
U d'/of OTTAWA
39003003937165

12-9-69

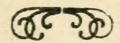
VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

HENRI CHAPOUTOT

—

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

L'Écrivain et le Philosophe



M. DELESALLE

ÉDITEUR

46, Rue Monsieur-le-Prince, Paris (VIe)

1908

LA JEUNESSE

DE

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

C'est en Bretagne, où il naquit à Saint-Brieuc, le 7 novembre 1838, que le comte Jean-Marie Mathias Philippe Auguste Villiers de l'Isle-Adam passa les vingt premières années de sa vie.

De bonne heure, sur le sol sauvage et tourmenté de l'Armorique, son imagination ardente s'éveilla.

Les prêtres qui l'élevèrent firent de lui un catholique bouillant, un royaliste fougueux, et l'influence des bons pères fut telle que, jusqu'à sa mort, Villiers-de-l'Isle-Adam servit Dieu et le roi !

Alors, cinquante ans ne s'étaient pas encore écoulés depuis les guerres de Vendée, la Chouannerie, les sanglants combats des bleus et des blancs, la pacification terrible de la Bretagne. On racontait aux enfants les massacres des Vendéens, les noyades de Nantes, les tueries de septembre, la mort du roi, celles de la reine et du dauphin ;

on exaltait les d'Elbée, les Charette et les La Rochejacquelein ; on allait en pèlerinage au *Champ des Martyrs*, et, les poings serrés, sur les places publiques où étaient tombées les têtes des derniers défenseurs du trône; le soir, à la veillée, dans les salles très sombres des vieux manoirs, comme dans les misérables chaumières des paysans, on rappelait tristement, au coin de grands feux, les jours maudits de la Révolution, l'agonie de la Royauté, l'Empire, et l'on évoquait l'image noble et majestueuse du roi légitime.

Il devait venir, on l'attendait, celui que Villiers de l'Isle-Adam se représentait souriant, de blanc vêtu, entouré de lumière. « Il viendra lorsque Dieu voudra ! » disaient les bons pères; aussi les enfants traçaient-ils ,en haut de leurs devoirs, ces trois caractères : « V. H. V. » ; cela signifiait « vive Henri V » ; et ils entouraient de fleurs de lys les pages de

leurs cahiers ; dans leurs promenades à l'ombre des grands chênes, ils chantaient en chœur une ancienne romance « *Vers les rives de France* » d'une poignante et touchante mélancolie :

Sur les vagues grises
De suaves brises
Embaument les airs
Du parfum des mers ;
Là-bas, une grève...
— N'est-ce pas un rêve
Pour nos yeux ravis ?
Non ! c'est le pays !

Et l'avenir, tout plein d'un lumineux espoir, apparaissait à leurs yeux naïfs et purs.

Si l'éducation qu'il reçut en dehors de sa famille fit de Villiers de l'Isle-Adam un catholique et un royaliste, il peut sembler que les ancêtres de Villiers, les leçons glorieuses et fécondes de leurs exemples, lui montraient toute tracée la voie dans

laquelle il demeura sans compromission. Comme eux, il fut un homme au cœur vaillant, au courage magnanime, à l'ardeur héroïque, au caractère noble et sans tache

Leur influence fut aussi profonde, elle est aussi sensible sur Villiers de l'Isle-Adam que celle de l'âpre et rude sol breton.

Car il l'aimait, et il l'aimera toujours sa chère Bretagne où son esprit s'éveilla.

Dans la brume épaisse du matin, les pensées encore endormies, il s'avançait solitaire au milieu de landes mornes et silencieuses, des rochers sauvages, des pins majestueux et tristes.

Il allait, il songeait, et tandis que le soleil se levait sur la campagne et les bois mystérieux, en faisant étinceler les eaux bruissantes des torrents, les bruits rauques et les souffles puissants de la mer évoquaient en lui l'âme des choses.

Après avoir traversé les plaines florissantes aux couleurs douces et variées, Villiers de l'Isle-Adam arrivait, près des étangs aux eaux assombries par d'épais roseaux, et sous le charme des senteurs des bois adoucissant l'air plus rude de la mer, aux arbres antiques et vénérables de Coët-an-die, Coët-an-nôs (bois du jour, bois de la nuit), et à la mystérieuse futaie de la forêt de Brocéliande.

Et là c'étaient les plus poétiques légendes de la vieille Bretagne qui revenaient à la pensée de Villiers de l'Isle-Adam, c'étaient les dieux gaéliques, Teutatès, Gwian, et tous les héros calédoniens luttant désespérément contre les Barbares. Comme un peu plus tard Louis II, Villiers de l'Isle-Adam tournait

Vers les jours évanouis d'Arthur
Des yeux couleur de mer et de mélancolie,

car c'étaient aussi, sous les voûtes énigmatiques du bois sacré, Merlin

l'enchanteur s'enfonçant, appuyé sur son bâton de houx, dans les solitudes, Viviane, la fée des bois, c'étaient Lancelot du Lac et les paladins de la table ronde ; c'étaient les druides, c'étaient enfin les bardes chrétiens.

D'autres fois, parcourant les landes grises et arides, où les ajoncs dorés mettaient au milieu des genêts d'odorantes taches d'or, Villiers de l'Isle-Adam évoquait toute l'histoire même de la Bretagne, de ses fils héroïques sans cesse en lutte pour leur liberté.

Ainsi il se trouvait porté à se rappeler souvent les hauts faits de ses redoutables aïeux, Pierre, porte-oriflamme de France, Jean, maréchal de France, Philippe enfin, le grand maître de l'ordre de Malte.

Le soir, la nuit, au bord des flots, où, à la lueur blafarde de la lune, les lames écumantes venaient briser leurs lignes d'argent contre les rocs aux formes fantastiques de la côte âpre et déchirée d'Armor, Villiers de

l'Isle-Adam revoyait, sur la terre sainte, les bons chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, leur séjour à Rhodes, le siège de la ville et leur résistance formidable aux assauts furieux des mécréants.

Avec eux, sous leur bannière, il luttait désespérément pour la croix, pour le Christ, contre les farouches soldats de Soliman, et il revivait les années courageuses de Philippe Villiers de l'Isle-Adam, l'énergie de sa défense, son exil enfin, sa mort chrétienne ; c'était un homme, celui-là

..... La même vertu,
La vaillance et l'honneur de son temps...

c'étaient des braves, tous ses compagnons, et c'était leur conduite qu'il fallait imiter dans la vie, en la traversant sans peur et sans reproche.

Et si, au milieu du dix-neuvième siècle, il n'était plus possible de combattre les infidèles, de défendre Dieu, d'être le champion de la foi ou le dé-

fenseur du roi, il était encore de beaux rêves à vivre...

Inspiré seulement par l'aspect de la nature bretonne, par celui de l'Océan, Villiers de l'Isle-Adam acquit bien vite, dans la solitude, une mélancolie, une misanthropie, une rudesse même auxquelles les souvenirs de sa race et la sérénité de sa foi ne manquèrent pas d'ajouter la plus mystique fierté.

Loin des villes, loin des hommes, Villiers de l'Isle-Adam avait des enthousiasmes juvéniles pour la Beauté, la Vie, l'Amour, la Poésie, et, lisant Victor Hugo, Lamartine, Musset, s'imprégnant de leur romantisme, de leur lyrisme et de leur génie, déjà il s'apprenait à balbutier la langue éternelle des Dieux. Baudelaire, dont les œuvres paraissaient alors, Alfred de Vigny surtout eurent sur son esprit la plus grande influence. Ah ! Baudelaire et les rêves tourmentés et troublants de ses hallucinations maladives ; ah ! le comte de Vigny et la morne

sérénité de son austère et amère philosophie !

Une imagination ardente, formidable, suggérait à Villiers de l'Isle-Adam les pensées les plus diverses, les plus originales, et c'est avec une telle netteté, une telle précision qu'il évoquait les figures passées, les héros des siècles évanouis, qu'il se demandait souvent si ses impressions récentes de faits et d'hommes inconnus n'étaient pas des impressions seulement oubliées ; il les avait déjà ressenties peut-être, et, s'il portait en son cœur le reflet étincelant des vaillances et des gloires d'un grand nombre d'aïeux depuis longtemps disparus, c'est peut-être aussi qu'il avait déjà connu tous ceux qu'il évoquait alors, qu'il avait combattu à leurs côtés, accompli avec eux les plus dignes et valeureux exploits, vécu leur vie...

Dès lors, si Villiers de l'Isle-Adam pouvait disposer à son gré de toutes les splendeurs de son imagination

magnifique et des somptuosités de ses rêves, l'imaginaire devint pour lui seul réel.

Pourquoi se serait-il abaissé alors à prendre part aux mesquineries, aux bassesses et aux ignominies de la vie, à ce que le vulgaire appelle la réalité, le positif ?

Les honneurs, l'argent ? Pourquoi les rechercher, et qu'en ferait-il ? Avait-il besoin de grades et de richesses puisque les songes de son cerveau d'artiste pouvaient le rendre supérieur à tous et faire étinceler autour de lui, quand il marchait avec ses rêves l'opulence scintillante des plus précieuses pierreries. « Vieille terre » dira Axel « je ne bâtirai pas les palais de mes rêves sur ton sol ingrat ». Villiers de l'Isle-Adam n'imiterait donc pas son père, fouillant fiévreusement la Bretagne pour y découvrir des trésors cachés par des châtelains en des souterrains oubliés, La gloire ? Mais, il le dira un jour

celui qui, en naissant, ne porte pas dans son cœur sa propre gloire, ne connaîtra jamais la signification réelle de ce mot.

Ah ! s'il lui fallait un jour connaître le monde, la tristesse bruyante de Paris, certes il saurait, noble et pur, traverser la vie en artiste, sans nul autre souci que celui de l'Idéal et de la Beauté...

Tel était Villiers de l'Isle-Adam lorsque, à vingt ans, il quitta la Bretagne.

I

LE MONDE TEL QU'IL EST D'APRÈS VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

Comme le poète de Baudelaire

> .....semblable au prince des nuées
> Qui hante la tempête et se rit de l'archer

Villiers de l'Isle-Adam, venu à Paris, éprouve les mêmes souffrances et les mêmes douleurs.

> Exilé sur le sol au milieu des huées
> Ses ailes de géant l'empêchent de marcher.

Là, plus d'arbres, plus de forêts, plus d'air ; au lieu des magnifiques héros rêvés, des hommes d'affaires cupides ; au lieu de la liberté, des chaînes ; au lieu des songes et de leurs somptueuses féeries, la réalité avec son cortège de platitudes et de bassesses.

Qu'allait devenir Villiers de l'Isle-Adam, le poète et le rêveur, au milieu des hommes épais et positifs qu'il était obligé de coudoyer ? Allait-il, lui aussi, se plier aux exigences de la vie,

devenir l'esclave et l'amuseur de la bourgeoisie sentimentale, faire de la littérature comme d'autres font de l'épicerie et prostituer honteusement son cerveau et sa plume ?

Allait-il au contraire se révolter, le cœur soulevé de dégoût, et flageller sans pitié les bandits rencontrés dans chaque classe de la société, ces êtres sans scrupule et sans conscience, prêts à vendre tout sans honte, leur âme même ?

Il semble que Villiers de l'Isle-Adam n'hésita pas ; la noblesse mystique de son caractère, la pureté supérieure de son esprit ne pouvaient d'ailleurs le lui permettre.

Tout d'abord, insoucieux, il chanta le vin d'Espagne, les sérénades :

Voici l'heure des sérénades
Où brille, loin des colonnades,
Au cristal du fleuve changeant,
L'astre d'argent.

(Guitare.)

Il chanta aussi l'Orient :

Allah ! comme vous êtes belle !
Veux-tu fuir ce désert maudit ?
Je t'aime et te serai fidèle.

(Zaira.)

Mais la nature surtout l'inspirait :

L'Aubépine a fleuri sur les collines vertes ;
Et le vent du matin, sur les plaines désertes,
Entr'ouvre, en les penchant, les roses de la nuit.
Les roses de la nuit, comme des auréoles,
Le long des buissons noirs inclinent leurs corolles.
(*Natura divina.*)

Splendide était la nuit ; les reflets des étoiles
Se roulaient dans les flots, et les flots alanguis
Balançaient mollement au loin les blanches voiles
Comme des goélands sur la brise endormis.
(SUR UN ROCHER.)

Voici les premiers jours de printemps et d'ombrage,
Déjà chantent les doux oiseaux ;
Et la mélancolie habite le feuillage :
Les vents attiédis soufflent dans le bocage,
Et font frissonner les ruisseaux.
(*Primavera.*)

Bientôt Villiers de l'Isle-Adam se mit à rêver :

Rêvons ! Les flots d'argent s'étendent, solitaires !
Leurs cimes vont briller au fond de l'horizon...
Et notre esquif, bercé par les vagues légères,
Flotte au loin, comme un alcyon.
(BARCAROLLE.)

Mais celui qui regarde, intrépide et tranquille
Les hommes et les flots, à qui la mer stérile
Toujours offre un écueil,
Il s'y dresse en silence et lutte solitaire.
Toute voile pour lui n'est au fond qu'un suaire,
Tout esquif qu'un cercueil.

L'ancre qu'il veut jeter, la foudre la dénoue ;
Enfin, pâle, il saisit son cœur et le secoue.....
Et toute illusion,
Espérance, amitié, charité, foi sublime,
Tombent autour de lui. — Naître, serait-ce crime
Ou malédiction ?
(A MON AMI AMÉDÉE LE MENANT.)

Bientôt aussi il se rappelle les lieux où s'est écoulée son enfance, et il se les rappelle tristement, avec regrets.

Hélas, quand, dans Paris, la vivante fournaise,
Moi, le fils de l'exil, je pense à la falaise
Où se mêle une voix de vierge aux voix des flots ;
Quand je songe aux forêts où va rêver ton âme...
. . . .
Ah ! mon cœur solitaire étouffe des sanglots.
... Et vous, rochers de l'île aux cimes empourprées,
Vous, que j'aime toujours, pourquoi vous ai-je fui ?
... Oh ! quand pourrai-je voir cette grève, où, naguère
Des poissons argentés l'écaille de lumière
Scintillait sur le sable... et ce pays vermeil
Où chantent les oiseaux.....
(EXIL.)

O charmants églantiers ! soleil, rayons, verdure,
Frais salut que la terre offre dans un murmure
De zéphyrs renaissants aux cœurs remplis d'espoir,
Bocage encore tout plein de chastes rêveries,
Six mois se sont passés loin de vos fleurs chéries ;
J'avais besoin de vous revoir.
(*De profundis clamavi.*)

Ce qu'il regrette, c'est la vie à Paris, la vie actuelle, avec son absence de dieux et de rois.

Encore, loin d'un siècle immonde,
Libre et seul dans les bois déserts,
Si j'avais pu venir au monde
Aux premiers jours de l'Univers ;

Quand sur sa beauté découverte
Eve promenait son œil bleu,
Quand la terre était jeune et verte
Et quand l'homme croyait à Dieu.
(DÉCOURAGEMENT.)

C'est aussi la vie elle-même, ce sont tout au moins les hommes qu'il est obligé de coudoyer :

Loin de moi cette foule au bégaiement confus !
Mon esprit est semblable aux rochers dont les cimes
Voyant s'enfuir les flots, penchent leurs antres nus
Sur leurs propres abîmes.
(*Lasciate ogni speranza.*)

Aussi Villiers de l'Isle-Adam songe-t-il bientôt à s'envoler ailleurs.

Je m'envolerai dans les profondeurs !
Je fuirai la vie et ses lois moroses !
Et je cueillerai d'immortelles roses
Loin de vos hideurs.

Je m'élancerai vers vous, o silences,
L'oubli loin d'ici m'attend, vaste mer.
Pour mon cœur percé de vieux coups de lances
Plus rien n'est amer.

Je m'envolerai, moi l'oiseau sauvage,
Vers tant de pays ignorés de tous
Car l'indifférence est le seul hommage
Dont je suis jaloux.
(REVUE D'AUJOURD'HUI.)

Il le dira encore, ce n'est pas seulement l'habitant de Paris qui le dégoûte et l'effraie, c'est l'homme.

« Donc, puisqu'ils sont comme s'ils n'étaient pas, — faute d'un peu d'âme et de bonne volonté, — le penseur ne doit pas en tenir compte. Ils sont pareils à ces lacs maudits, aux eaux mortes, dont les vapeurs tuent les oiseaux du ciel, si leurs ailes ne sont pas assez puissantes pour les franchir d'un trait. »

(Isis.)

Mais la pensée de quitter volontairement la vie, celle plus simple de se retirer du monde, sont loin de l'esprit de Villiers de l'Isle-Adam.

Pour les cœurs vraiment grands, les grands chagrins vécus
Encouragent à vivre.
(*Lasciate ogni speranza.*)

Au contraire, n'est-il pas intéressant de contempler avec sérénité le spectacle navrant d'un monde corrompu et sans idéal, d'étudier d'un œil curieux et ironique les personnages variés de la comédie humaine ? Il faut savoir regarder, noter des faits, des impressions, faire des observations, se mêler même à ce monde haï, coudoyer ses représentants les plus divers. Pourquoi pas ?

Quand on se sent supérieur à ces fantoches, n'est-il pas possible de les fréquenter sans être contaminé par eux, de vivre avec eux simplement pour se servir d'eux, en étudiant leur vie, leur ignorance, leurs passions, leurs crimes, en les contemplant de haut, dans un rêve plein de tristesse et d'amertume. A leur contact, Villiers de l'Isle-Adam ressentit un étrange plaisir ; d'une autre essence que les vulgaires humains, il plana, l'imagination pleine d'enthousisme ; bientôt la haine et le mépris du monde moderne se condensèrent dans son cerveau sous la forme de nombreux personnages qu'il fit évoluer tour à tour dans des romans, dans des contes.

Ce furent d'abord, dans *Elen*, *Morgane*, *La Révolte*, *Tribulat Bonhomet*, les *Contes cruels*, les plus étranges figures des lamentables humains, les types les plus variés de la bêtise moderne ; puis, par un contraste lumineux, dans divers contes, dans l'*Eve Future*, dans *Axel*, les personnages des rêves de Villiers, chastes et purs. Ah ! ceux-ci sont bien éloignés de la réalité, de l'horrible réalité où se complaît et se vautre l'homme actuel.

Aujourd'hui le monde pardonne tout, excepté « l'âme », maladie natale, incurable, qui, détournant l'homme de toute préoccupation oiseuse, porte ses pensées vers le Beau, le Juste, l'Idéal et le Ciel. Si l'on veut être officiellement coté, considéré, encensé, ne jamais rester étranger à son entourage, ne pas être moqueusement traité par lui d'être supérieur, de rêveur, voire de poète, il convient de ne parler que de choses positives, solides, de politique par exemple, et de n'avoir à la bouche que les mots d'affaires, d'intérêts, d'argent.

Combien les héros de *Virginie et Paul* diffèrent des poétiques enfants dont Bernardin de Saint-Pierre a conté naïvement la touchante aventure ! Paul, sous la lune argentée, quand chante le rossignol à la voix argentine, apporte à Virginie un bouquet cueilli dans le jardin de son papa, et qui « ne coûte pas d'argent, mais c'est de cœur ». Il vient tard, car il était resté auprès de son père pour recevoir un peu d'argent ; il veut être avocat, car on gagne un peu d'argent, souvent beaucoup d'argent ; et, vite, il rentre, car

si on s'apercevait de son absence, on ne lui donnerait plus d'argent. Heureux Paul ! Douce Virginie ! Elle aime la campagne, la ferme qui rapporte un peu d'argent, et qu'elle agrandira quand une tante, qui est vieille, lui aura laissé un peu d'argent. « O jeunesse, printemps de la vie ! » ajoute Villiers de l'Isle-Adam en terminant le récit de ce bien moderne rendez-vous.

C'est de l'or, et non des mots, qu'il faut manier, pour être heureux. A quoi bon s'inquiéter de l'Art, du Beau Idéal, de l'Ame, fumisteries bonnes tout au plus à vous assurer le grabat, la voirie (1). Aujourd'hui « au lieu de soleil, nous avons des lustres, au lieu de visages, des masques, au lieu de sentiments, des sensations. Vous vous attendez à des hommes, à des femmes, à des jeunes gens ? Ceux qui nient les spectres ne connaissent pas le monde » (2). Partout des fous, des ennuyés, des aveugles, que rend ivres un orgueil risible et puéril.

Pour ceux-là qui, par ignorance, par

(1) *Mᵉ Pied.*
(2) *Isis*, p. 23.

bêtise, ou sous prétexte d'illusions perdues, passent leur vie à ne rien voir nulle part, et qui d'ailleurs, avec la meilleure volonté du monde, ne pourraient rien voir nulle part, pour ceux-là qui n'ont qu'un désir, celui de faire des affaires, de spéculer, d'attirer à eux l'épargne et la fortune de leurs voisins, il n'est qu'une devise : « Sois médiocre ».

Les recherches intellectuelles ne sont bonnes que pour les sots, les fous, les êtres « supérieurs » dont on rit dédaigneusement, et qui, dans le feu de leurs illusions sacrées, comptent sur le talent et le génie pour se faire connaître de leurs contemporains, pour acquérir la gloire.

Etre glorieux, aujourd'hui, c'est avoir gagné, comme on dit, son pesant d'or. Qu'il est triste, qu'il est amer, et qu'il est vrai, sous son apparence paradoxale, le conte des *Deux Augures*. Ah! certes, avant de l'écrire, Villiers de l'Isle-Adam a dû beaucoup souffrir, supporter beaucoup d'avanies, éprouver bien des déboires ! Il a dû fréquenter les hommes, êtres positifs, terre à terre, au sens commun épais, ennemis de toute

clarté, de toute intelligence et de toute lumière, n'ayant de l'art nul souci et n'écrivant que pour flatter les goûts bas et vils de la foule.

Entre l'homme vulgaire et l'homme dépourvu de brutalité, entre les sordides lieux communs et les idées exemptes de toute trivialité, entre la littérature d'occasion et l'art, ce n'est pas une différence qui existe, c'est un infini. (1)

Quoi de plus facile d'ailleurs que de devenir un homme de l'Humanité, ayant l'oreille fermée à la gloire, à l'honneur, au courage, à ces vocables démodés qui sont la générosité, la foi, le désintéressement, l'âme immortelle ? Par une opération rapide et sans danger le docteur Tristan (2) dont la devise est : « Tout pour le bon sens et par le bon sens ! » sait vous empêcher d'entendre toutes les voix, même celle de la conscience ; l'on sort de ses mains supérieur à toutes les hontes !

Les hommes, dans toutes les classes de la société, paraissent à Villiers bien

(1) *Sentimentalisme.*
(2) *Le traitement du docteur Tristan.*

différents de ceux que, dans les rêves de sa jeunesse, il s'est plu à évoquer.

Pour Villiers de l'Isle-Adam, le roi, hélas, le roi lui-même a dérogé. Ce fut certes un héros que le banni de Goritz qui « préféra son noble suaire, pour garder pure sa parole, au souverain manteau de ses devanciers » (1). Rien n'avait troublé sa foi, mais ses successeurs ne veulent être que les rois raisonnables d'une vraie république, ils veulent faire de la politique sérieuse, dépourvue de tout sentimentalisme, car pour eux de trop grands sentiments ne sont plus de mode. Où donc est le temps des Saint Louis, de François Ier, des Henri IV et même des Charles X ?

A roi pratique, usant d'adresse, noblesse intéressée, de foi tempérée et assagie. Pour un duc qui ne veut du trône de France que l'honneur (2) en attendant que Dieu lui en accorde le profit, combien de chevaliers prêts à tous les arrangements et à toutes les compromissions ! Combien aussi de ces êtres blasés, comme le commandant

(1 et 2) *Entre l'ancien et le nouveau.*

Kaspar d'Auërsperg, qui n'hésiterait même pas devant un assassinat !

Les courtisans ne montrent que des caractères pusillanimes, lâches ou bas. Le vice-amiral Spéciale de Saintos, le comte Ricci, le comte Ettore de Montecelli, le baron de Cleesbur sont prêts à trahir leur souverain et paraissent doués d'une intelligence très ordinaire : mais peut-être ne faut-il pas attacher trop d'importance à ces divers personnages qui figurent dans *Morgane*, œuvre de jeunesse de Villiers.

Plus rien n'est respecté. Les anciennes croyances ne sont demeurées l'apanage que de rares esprits, aptes à désirer et à comprendre la Lumière divine. C'est pour Villiers de l'Isle-Adam avoir les yeux voilés que de ne pas connaître l'absolutisme de la Foi, fille du miracle. Mais la science, prestigieuse, détourne de Dieu les esprits ; des gens même qui se disent chrétiens travestissent l'Evangile, le versifient et font de Jésus-Christ un fantaisiste messie de théâtre.

Quant à la Justice, elle est rendue de telle façon, de manière si imprudente et si inhumaine, que bien rarement on

peut dire avec tranquillité : « Justice est faite ! »

Les vulgarités modernes ont transformé les choses les plus nobles et les ont dépouillées de leurs antiques caractères : il eût été bien étonnant que l'amour, la poésie et l'art résistassent à ce flot de banalités, d'égoisme et de laideurs.

Triste amour que l'amour moderne ! Où sont les pipeaux des bergers d'Arcadie, les pastorales virgiliennes, les idylles du dix-huitième siècle ? Quand Virginie et Paul, après avoir parlé d'amour, se séparent, il n'y a qu'un mot que l'écho répète vaguement, c'est : « ...De l'argent ! un peu d'argent ! » D'ailleurs, est-on sur terre pour s'amuser ? Qu'est-ce donc que l'amour sans l'argent ? Du libertinage, tout simplement ; l'argent, c'est la circonstance atténuante, la rédemption de ce que dans l'amour on appelle le plaisir. Lisons *Sylvabel*, *Les amies de pension*, *Les demoiselles de Bienfilâtre*, *Sentimentalisme*, *Maryelle* : partout nous trouverons l'amour vénal. Mais c'est surtout dans l'*Eve Future* que Villiers de

l'Isle-Adam flagelle les femmes chez qui le calcul a remplacé les élans juvéniles et purs de l'amour, les femmes honnêtes qui ne le sont demeurées que par intérêt, et les filles déçues qui ne regrettent dans leur faute que le bénéfice qu'aurait pu leur apporter, prudemment conservé, ce qu'on appelle l'honneur.

Comme l'amour, devenu un commerce, la poésie et l'art, chez d'aucuns, se sont transformés en métier. S'il est des enfants du rêve, au-dessus et en dehors de toute réalité, il est des littérateurs cyniques qui n'ont qu'un but : flatter la vilenie bourgeoise ; ce sont les amuseurs, les retapeurs de banalités, qui hébètent et crétinisent le cerveau public. Il est aussi une foule de prétendus artistes, qui ne connaîtront jamais le Beau, car ils ne l'ont pas en eux-mêmes: peut-être ont-ils de l'habileté de main, de la grâce, de la grandeur même, et néanmoins ils ne feront jamais que des toiles sans *véritable* valeur.

De même, nous voyons, au théâtre, les habiles manieurs de péripéties

extraordinaires, les malins aux ficelles surannées, qui trichent avec l'art et savent parer de mots éclatants ou tapageurs les plus notoires niaiseries.

Ils mentent à l'art aussi, les « vils singes » qui démarquent les révélateurs de l'Harmonie et massacrent les chefs-d'œuvre.

Les hommes de lettres, comme les artistes, ne pensent qu'à une chose : flagorner la foule, tirer parti de ses bas instincts, et, comme la mode n'est pas au génie, l'écrivain sérieux, donc volontairement médiocre, ne peut avoir que des convictions momentanées et qu'adopter une seule couleur, celle du journal auquel il appartient. « Le public ne lit pas un journal pour penser ou réfléchir, que diable ! » et ce n'est pas de la poésie qu'il lui faut ; « une filandreuse chronique, suintant la suffisance repue, le cynisme quiet, la nullité sentencieuse », voilà son véritable régal.

Le public — Villiers de l'Isle-Adam le répétait — n'a que ce qu'il mérite, en littérature comme en art, théâtre, poésie ; il n'a pas besoin d'idées, qu'il

ne comprendrait pas ou tournerait en ridicule : des mots ronflants et creux suffisent à sa sordide médiocrité, à son indécrottable niaiserie.

On voit que, parmi les si tristes individus que sont nos contemporains, Villiers de l'Isle-Adam a su évoquer d'étranges types de laideur morale et d'indigence spirituelle : il passe du riche au pauvre, du puissant au misérable, du savant à l'ignorant, du magistrat à l'accusé, du prêtre à l'athée, et partout, hélas ! il trouve matière à ironie ; dans chaque classe de la société il peut observer les ridicules et les vices des hommes, et les noter en traits incisifs.

La misère humaine, quels que soient les régimes, sera toujours impitoyable et douloureuse ; toujours aussi cependant sa voix mystérieuse ou prophétique sera voilée par les clameurs, les vivats, les bruits de fête qui illusionnent le peuple et lui masquent les deuils, les souffrances, la Vérité (1).

La foule aime à être cajolée, encensée

(1) *Vox populi.*

et se laisse duper trop facilement par les politiciens, êtres sans vergogne, frivoles rhéteurs ou énergumènes prétentieux.

Jamais Villiers de l'Isle-Adam n'a laissé échapper l'occasion de fustiger allègrement le monde parlementaire, et il suffit d'être candidat à une fonction politique pour être accablé de ses sarcasmes comme le député, le sénateur, le ministre ou le Président de la République.

D'ailleurs, qu'est-ce donc que l'éloquence parlementaire ? On peut, pour Villiers de l'Isle-Adam, être un très bon député, en sachant seulement dire de temps en temps : « Très bien ! — Oui ! oui ! — Aux voix ! — Vous en avez menti ! — Non ! non ! — Je demande la parole ! — Continuez. » (1) Pourquoi en demander davantage aux « anciens-forçats, incendiaires et échappés de bagne » à qui l'enthousiasme populaire décerne des ballots de bulletins, à tous ces grossiers braillards aux poumons forains, qui ne rugissent jamais, mais que l'on entend quelquefois « bubulants

(1) *La machine à gloire.*

grouïnants, canquetants, coraillants, ucubérants, coquelicants, cacardants, coucouants, crètelants, fringottants, glougloutants, huïssants, margottants. gloussants, stridulants, tirelants, trompettants et tutubérants » (1).

Un autre héros de Villiers de l'Isle-Adam, Pantaléon Gambade — dans lequel il est facile de reconnaître Gambetta — n'est devenu un miraculeux orateur que par un moyen très simple : il a recueilli sur des bouts de papier deux cent cinquante sept mots de sept et huit syllabes qui ont émaillé les discours ayant « porté ».

Ce sont, par exemple : *gouvernemental*, *constitutionnel*, *parlementarisme*, *concordataire*, *dans cette enceinte*, etc... Il a mis ces bouts de papier dans un chapeau, et il lui suffit de les remuer ensuite, d'une main légère, pour donner des combinaisons de phrases à perte de vue, et sans qu'il soit besoin d'aucune idée autre que celles que ces mots ont l'air de représenter par eux-mêmes (2).

(1) *La couronne présidentielle*.
(2) *Le socle de la statue.*

A côté de ces êtres sans valeur, mais sans méchanceté, Villiers de l'Isle-Adam a tracé toute une série d'hommes d'affaires qu'aucun scrupule n'aurait arrêtés dans leur route, prêts à tout broyer et à fouler aux pieds leurs semblables pour se procurer des succès, des honneurs, des jouissances, de l'or ; ah ! certes ils ont dû « assassiner leurs âmes » ces hommes au visage couleur du temps, aux regards sans pensée, à l'aspect sinistre et terrifiant : ce sont les forbans du trottoir parisien, les écumeurs du boulevard.

A leur avis, il suffit de réussir pour être glorieux et capable. Or, comme réussir c'est gagner de l'argent, ils font tous les métiers pour parvenir à ce peu noble but ; aussi bien, non satisfaits de ce qu'on appelle les affaires, ont-ils même inventé de nouveaux métiers. A l'agence du Chandelier d'or, on va jusqu'à fournir des hommes de paille, grâce au concours très rémunéré de qui les époux modernes tournent les articles les plus formels du Code civil (1).

(1) *L'agence du Chandelier d'Or*, et *Une profession nouvelle.*

Ces tristes personnages sont bien de leur siècle, de ce siècle où Torquemada est dépassé en rigueur par le Progrès, où l'on doit être plus sensé que Kant(1), et où la réalité dépasse de beaucoup tout ce que la poésie et la mythologie des anciens avaient pu rêver de colossal et d'étrange ; les dieux ne sont plus de force (2) aujourd'hui où le naturel n'est qu'un rêve : pendant une promenade dans la forêt de Fontainebleau, le chef de l'Etat rencontrera Daphnis et Chloé, qui le lui démontreront et l'obligeront à rire de leur narquoise ironie (3).

Si Villiers de l'Isle-Adam n'avait pas de l'homme en général une très bonne opinion, c'est aussi sous des traits peu séduisants qu'il a esquissé le portrait de la femme moderne. Ici encore, les rêves valent mieux que la réalité. Elles sont rares, celles que Villiers de l'Isle-Adam appelle les *femmes pour tout de bon*, qui sont le contraire des mondaines. Villiers de l'Isle-Adam certes

(1) *Tribulat Bonhomet*, p. 175.
(2) V. *Isis*, p. 105 et suiv., 114 et suiv.
(3) *L'amour du naturel*

ne doute pas, comme le concile fameux, que la femme ait une âme, mais il ne paraît pas être bien certain qu'elle ait une conscience (1). Pour lui il est des femmes qui sont moins distantes de l'espèce animale que de la nôtre : ce sont celles dont toute la « pensée » commence et finit à la ceinture (2), celles qui semblent belles, mais ne peuvent être belles dans un sens acceptable du mot ; leurs laideurs, leur vacuité morale se démasquent et se découvrent insensiblement : grâce à l'illusion de l'homme, elles deviennent des avantages, et ainsi la réalité (souvent affreuse) disparaît voilée par la vision initiale (souvent charmante).

Maryelle, la belle Ardiane, Sylvabel, Simone Liantis, etc... sont des femmes névrosées, maladives physiquement ou moralement, chez qui la perversion n'est quelquefois pas dénuée d'une certaine candeur. A côté d'elles, les filles apparaissent très fréquemment dans l'œuvre de Villiers de l'Isle-Adam : les demoiselles de Bienfilâtre, Féli-

(1) L'*Eve future*, p. 143.
(2) *Id.*, p. 185.

cienne, Georgette, ne sont que d'excellentes commerçantes, accomplissant aussi dignement que possible leur tâche si ingrate, souvent même si pénible ; au contraire Annah Jackson, Lucienne Emery, etc... ont acquis, en fréquentant d'aristocratiques viveurs, des allures et un esprit plus relevés : elles ne dédaignent pas les pointes et les sarcasmes, et se risquent parfois même à philosopher.

Les principaux personnages à étudier dans l'œuvre de Villiers de l'Isle-Adam, pour retrouver les idées rassemblées dans ce chapitre, sont disséminés en une dizaine de volumes : ce sont Félix, le commandeur Kaspar d'Auërsperg, Rousseau Latouche, Forsiani, Me Pied, Edward Anderson, mais surtout Tribulat Bonhomet. Parmi les femmes, il convient surtout de citer Alicia Clary, Morgane de Poleastro, Emma Lyonna Harte, et Evelyn Habal.

Villiers de l'Isle-Adam, dans *Le Candidat*, a déclaré : « La sottise est l'hydre à tête de colombe, le repentir du Créateur, l'ennemie éternelle, il n'y

a pas de merci à lui faire. Notre devoir est de la décalquer sans pitié ; car, pour elle, quel châtiment est comparable à celui de *s'apercevoir elle-même* ? »

Eh ! bien, Tribulat Bonhomet, c'est, sous toutes ses formes, la bêtise actuelle ; docteur de diverses facultés, membre honoraire de plusieurs académies, professeur agrégé de physiologie, le héros de Villiers de l'Isle-Adam se croit l'archétype de son siècle, dont il se vante d'avoir à lui seul la physionomie ; mais il ne représente que la suffisance, la sottise, la jactance, l'orgueil, l'ignorance et la banalité de son siècle.

Claire Lenoir le dépeindra tout entier quand elle dira devant lui : « ... Il est des êtres ainsi composés que même au milieu des flots de lumière. ils ne peuvent cesser d'être obscurs. Ce sont les âmes épaisses et profanatrices, vêtues de hasard et d'apparences, et qui passent, murées, dans le sépulcre de leurs sens mortels » (1). Cependant, malgré leur nu lité, le néant même de

(1) *Tribulat Bonhomet*, p. 114.

leurs pensées, les Tribulat Bonhomet ne sont-ils pas des êtres nécessaires : « O Flambeaux !... que serait, après tout, votre gloire, sans les Ténèbres ? Cependant... il est des ténèbres méphitiques qui, incapables de recevoir la lumière, éteignent les flambeaux » (1). Le docteur Bonhomet ressemble à ces ténèbres.

Il tient à la fois de Joseph Prudhomme et de Homais ; contemporain de ce dernier, il précéda de vingt années environ dans le monde Bouvard et son ami Pécuchet, dont la parenté avec lui est évidente. Comme Prudhomme, il est d'une magistrale solennité ; comme lui il est satisfait de sa personne ; comme lui aussi il est d'une lamentable nullité ; mais, moins connu que l'élève fameux de Brard et Saint-Omer, il n'a pas, comme le célèbre type de Henri Monnier, donné plus spécialemeut son avis sur l'art, la politique, la littérature d'une période seulement de notre histoire ; il est plus universel que Joseph Prudhomme ;

(1) *Id.*, p. 155.

en outre son auteur n'a pas entendu faire de lui un cas isolé, un type rare, il a voulu représenter en Tribulat Bonhomet, qui n'est qu'un moyen, la sottise d'un siècle.

Certes Tribulat Bonhomet est banal comme Joseph Prudhomme, mais il est plus instruit, d'une sottise plus scientifique, d'une rhétorique moins vulgaire, quoique également emphatique. Jamais il n'aurait prononcé d'aussi solennelles niaiseries que celles qui immortalisent Prudhomme, par exemple : « Ce sabre est le plus beau jour de ma vie » ou « Le char de l'Etat navigue sur un volcan » ; en outre sa vanité est basée sur des lectures historiques et philosophiques absolument inconnues de son prédécesseur fameux.

Le docteur Tribulat Bonhomet tient beaucoup plus de M. Homais que de Prudhomme. Lui aussi, le pharmacien de Yonville-l'Abbaye a fait des études supérieures ; conscient de sa valeur, il a de l'imagination, des saillies et obtiendra la croix d'honneur qu'il saura solliciter. Comme Bonhomet,

il est l'ennemi de l'ignorance turpide où croupissent les populations ; comme lui, il n'admet pas les croyances opposées à toutes les lois de la physique, comme lui aussi il est d'une cordiale obsèquiosité, sait faire étalage de sa suffisance orgueilleuse, de sa science superficielle ; comme lui enfin, et même plus que lui, il est anticlérical.

La phraséologie, le spécieux, les lauriers littéraires, les belles-lettres et leurs suppôts, la métaphysique, l'abstrait, foin de tout cela... Il faut à Bonhomet des choses vraies, des choses qui arrivent, des choses sérieuses enfin ! Pour lui, ce qui est poétique est par cela même grotesque. Si son ami Lenoir, si Claire Lenoir émettent devant lui sur la matière, l'apparaître de l'univers, les sciences noires, la réalité, la mort, des théories pleines des plus lumineuses idées, Bonhomet trouve fort vaines ces belles spéculations. Au reste, et pour lui c'est tout dire, à quoi peuvent bien rimer, dans le domaine pratique et positif, des théories manifestement dépourvues de tout côté utilitaire ?

Il convient de ne jamais offenser le sens commun. Or les artistes, les insipides barbouilleurs de papier, sont des ennemis du sens commun, qui gouaillent le progrès. Aussi Bonhomet trouve-t-il que Platon était trop indulgent quand il voulait que l'on couronnât de roses les poètes, en les jetant à la porte de la République !

Jamais ils ne gagneront leur pesant d'or avec leurs livres — et ce serait pour le docteur Bonhomet la meilleure des recommandations — ces artistes, ces rêveurs qui peuvent se repaître de mots et ne se préoccupent que des étoiles, des horizons, des couchers de soleil, des fleurs et des oiseaux !

De quelle sombre, symbolique et terrifiante mélancolie Villiers de l'Isle-Adam n'a-t-il pas empreint le *Tueur de cygnes !* En ce conte splendide, le rationnel docteur Bonhomet, assiste sous les ombrages de grands arbres, près d'un vieil étang sacré, à la mort de cygnes aux yeux pleins de rêves, dont l'âme s'exhale en un chant « d'immortel espoir, de délivrance et d'amour » ; mais il ne

goûte que le timbre de leurs voix expirantes.

Contre ce que cet horrible vieillard appelle l'épaisse cuirasse de son sens commun, viennent se briser toutes les aspirations poétiques, toutes les pensées élevées, généreuses et enthousiastes. Il glace et atrophie la fantaisie, le rêve, l'imagination, il tue l'Idéal et la Beauté.

L'amour du positif, du bon sens, du sens commun, on le retrouve chez *Félix*, qui, dans *La Révolte*, contraste si singulièrement avec sa femme Elisabeth.

Pour lui, les affaires avant tout ! Quel but pourrait-on avoir dans la vie, si ce n'est d'augmenter, grâce aux bonnes occasions, sa fortune, mais honnêtement, car il y a quelquefois un véritable intérêt à rester honnête... de l'honnêteté d'aujourd'hui. Félix affectionne les aphorismes. Il déclare sentencieusement qu'on doit fréquenter les gens, ne serait-ce que par intérêt » ; que « les capitaux sont de la considération et de l'estime en portefeuille », etc...

Il a sur l'éducation des femmes, sur la poésie, des idées qui n'auraient pas été déplacées dans la bouche du docteur Tribulat Bonhomet. La tenue des livres, les notions saines, la vie utile et active, voilà ce qu'une femme doit connaître. La campagne, c'est bon pour les petits oiseaux, et la poésie pour les imaginations dévergondées, ces étranges esprits qui, aux opérations fructueuses, aux questions contentieuses, à leurs devoirs, préfèrent le sublime et les chimères.

Félix a moins d'envergure que Tribulat Bonhomet : il ne se pique pas de littérature, ni de connaissances scientifiques. Banquier, il reste confiné dans ses opérations financières hors desquelles il ne voit rien d'intéressant, et hors desquelles aussi il ne peut rien comprendre. Il est narquois, moqueur ; souvent il ricane ; cependant il éprouve pour sa femme un véritable amour; certes il aime Elisabeth parce qu'elle est pour lui un excellent employé, fort utile au moment de la balance du semestre, mais il a aussi pour elle une certaine tendresse, il n'est dénué ni de cœur ni de pitié.

Tout autre est le commandeur *Kaspar d'Auërsperg*, véritable forban, prêt à tous les crimes, au vol, à l'adultère et à l'assassinat. « Blafard comme l'argent, il est couleur de Judas », ce répugnant personnage que, dans *Axel*, Villiers de l'Isle-Adam a su si solidement camper : il a fait du noble commandeur un reître moderne qui, sous les dehors aristocratiques d'une suprême politesse, sous des manières courtoises, franches, cache les désirs cupides, les bas instincts et la bestialité grossière des soudards du moyen âge.

Lui-même le dit : « Tout homme qui, vers la quarantaine, s'intéresse à d'autres qu'à soi-même, n'est pas digne de vivre ». Aussi joint-il, avec une rondeur calculée, l'égoïsme à l'ambition, n'ayant qu'un but, faire son chemin dans le monde, et prendre, de gré ou de force, la place en laquelle il désire s'asseoir. Il s'appelle la vie réelle.

Quel beau rêve pour lui que celui d'un Pactole où un fretin d'or massif emplissait les filets d'un roi de Lydie. Avec un peu d'or, quelles fêtes à la

cour ! Que de festins, parmi les fleurs et les lumières, auprès de femmes au teint blanc, au sourire ensorceleur, et quelle ivresse de ravir ces beautés à leurs époux !

Perfide et tortueux, malgré son emphase qui n'est pas dépourvue d'élégance, et sa bonhomie voulue où ne transparaît pas sa fausseté, le commandeur Kaspar d'Auërsperg a l'âme desséchée ; son cœur aux sinistres arrière-pensées ne connaît que le tangible et le stable.

Rousseau-Latouche, Forsiani, Me Pied, Edward Anderson sont des figures de moindre importance.

Rousseau-Latouche et Me Pied sont des politiciens, Forsiani un diplomate et un vieux courtisan, Edward Anderson simplement un homme, avec toutes les faiblesses humaines.

Rousseau-Latouche, député du centre, est le type du politicien banal ; il connaît la valeur des mots et sait tout ce qu'a de lucratif celui de Fraternité, répété d'un air sincère et convaincant, et combien il est nécessaire — presque suffisant —, pour être

réélu, de se dire hautement partisan de la science, de la lumière, du progrès...

Autrement curieux est Me Pied, ancien notaire, qui réussit à mettre en relief son nom vulgaire, le signaler à l'attention, à l'intérêt, à l'enthousiasme des masses électorales par l'accomplissement d'un acte que très ironiquement il expliquera : incendiaire, il peut prétendre à tout et se réjouit d'avance à la pensée de faire — plus tard — des lois qu'appliqueront les mêmes juges qui l'ont condamné aux travaux forcés.

Me Pied, malgré la simplicité subtile de son arrivisme, n'aurait peut-être pas été compris du prince Forsiani : celui-ci, espèce de Talleyrand contemplateur, dissimule sous un masque fin et froid une âme fière, que l'observation acérée des hommes a remplie de mélancolie. Pendant cinquante ans il a fréquenté les cours, où il n'a trouvé que bassesses, perfidies, haines, crimes et trahisons ; aussi s'est-il confiné dans la solitude.

N'était-ce pas à sa jeunesse en Bretagne, à ses premières impressions de

Paris que songeait Villiers de l'Isle-Adam quand, par la bouche de Forsiani, il était sur le point de conseiller au comte de Straliv d'Anthas de quitter le monde et de ne pas oublier de secouer la poussière de ses bottes, sur la frontière, de peur d'en empoisonner ses forêts, ses montagnes et sa vie.

Quant à Edward Anderson, bon garçon, sympathique, plein de cœur, s'il apparaît dans l'*Eve future*, c'est surtout comme victime d'une femme fatale, Evelyn Habal, que nous retrouverons quelques pages plus loin. Evelyn Habal d'ailleurs, aussi bien que Morgane de Poleastro et Emma Lyonna Harte ne sont que des comparses sans importance à côté d'Alicia Clary.

Jeune, svelte, harmonieuse, Alicia Clary est la « splendeur de la *Venus victrix* humanisée ». Mais entre son corps, d'une magnificence à surprendre les plus grands statuaires, et son âme mesquine, d'une sottise pleine de suffisance, de positif et de bon sens, c'est plus qu'une disproportion qui existe, c'est un disparate. Artiste terre à

terre, elle trouve creuses les inspirations du génie, froides et peu distinguées les plus éblouissantes créations de la statuaire. Tribulat Bonhomet n'aimait pas les montagnes trop hautes ; Alicia Clary se sent écrasée par elles. Tout ce qui n'est pas vulgaire et sérieux constitue pour elle « les étoiles » et sous ce terme elle enveloppe les œuvres éternelles des meilleurs poètes, les inspirations des rares génies de la musique. Son métier d'artiste la fait rougir, et elle croit s'abaisser en se servant, au théâtre, d'une voix enchanteresse qui n'est pour elle qu'un indigne gagne-pain.

La candeur de sa misère morale est d'un cynisme impressionnant. Sous les dehors marmoréens de son corps divin, aux formes impeccables, se cache une âme médiocre, suffisante, d'une nullité incommensurable. Et c'est là justement ce qui nous étonne, nous émeut, et remplit lord Ewald d'une si sombre tristesse que la présence même de miss Alicia, sphynx sans énigme, suffit pour le plonger dans le plus incurable spleen.

Pourquoi veut-elle toujours être « sur la terre », cette réincarnation de la *Venus victrix* ? Pourquoi croit-elle qu'une grande artiste se mesure à l'argent qu'elle gagne ? Pourquoi son art n'est-il pour elle qu'un métier ? Pourquoi enfin n'est-elle pas digne de sa beauté ?

Mais pourquoi aussi lord Ewald demande-t-il à Alicia Clary d'être pareille à l'âme de sa forme ? Pourquoi meurt-il d'une supériorité d'intelligence et d'amour qui lui interdit à jamais de partager bourgeoisement son existence avec cette femme dont la banalité est plus que suffisamment idéale pour combler les vœux de milliers d'individus ?

Evelyn Habal n'a pas plus l'envergure d'Alicia Clary qu'Edward Anderson n'a celle de lord Ewald : au reste l'un et l'autre n'apparaissent que racontés par Edison. Il fallait une illusion durable pour *surajouter* des attraits à la pénurie d'Evelyn, banale au physique comme au moral. L'habitude a empiré l'illusion d'Edward Anderson, qu'avaient attiré ces attraits,

et a fait de lui une proie servile. Ils sont pourtant bien factices et mensongers, ces attraits séducteurs et irrésistibles qui font succomber l'homme faible : quelle exhumation que celle des charmes d'Evelyn Habal, sous la main d'Edison ! Où sont le teint de lis, les cheveux d'or, la grandeur des yeux, l'arc des sourcils, les dents lumineuses, la nacre du col et de la gorge ? Que de nattes postiches, de fils d'acier, de formes détraquées, de tournures rembourrées d'étoupe, grâce auxquels la plus hideuse sorcière se transforme rapidement en belle fille moderne !

Edison a rassemblé dans un tiroir les truquages de la sémillante Evelyn Habal, et c'est pour le contenu de ce tiroir qu'Edward Anderson ruina sa femme et ses enfants, et se plongea dans la plus crapuleuse débauche.

Qu'il est différent, le sourire de ces jeunes filles, rêveuses et ingénues, à l'âme pleine d'espérances infinies, que Villiers de l'Isle-Adam a su quelquefois dépeindre avec tant de grâce et de beauté, et « dont les joues deviennent

couleur des matinales roses aux premiers mots sacrés du jeune amour ».

Celles-là comprennent l'amour — complètement inconnu d'Evelyn Habal — autrement aussi que Morgane de Poleastro et qu'Emma Lyonna Harte, duchesse d'Hamilton. Ces deux ennemies, ces deux rivales ne sont certes pas dénuées d'intérêt, mais elles manquent l'une et l'autre de vraisemblance. *Morgane*, comme *Isis*, est une œuvre de jeunesse, et aucun de ses personnages ne reflète l'esprit de Villiers de l'Isle-Adam, qui ne songeait en 1866 qu'aux mélodrames, et non aux nobles idées, d'un style impeccable, qui placent aujourd'hui ses œuvres à un si haut rang dans la littérature contemporaine.

Habile, hautaine, froide, impassible, d'une fausseté perverse, d'une astuce diabolique, la duchesse d'Hamilton est, chez Villiers de l'Isle-Adam, un personnage purement artificiel : elle voit tout, devine tout, sait tout, découvre une conspiration que dirige Morgane de Poleastro, arrête une révolution à ses débuts, envoie des conjurés à la

mort et sauve un roi sur le point de perdre sa couronne.

Il ne faudrait pas trop insister sur ce personnage d'une pièce à ficelles, pas plus d'ailleurs que sur la duchesse de Poleastro ; celle-ci, néanmoins, grâce à son amour orgueilleux et un peu intéressé pour Sergius d'Albamah, est plus vraisemblable que son ennemie triomphante, dont elle devient la proie, la dupe et la victime.

Toutefois, ne nous y arrêtons pas trop longtemps. Après Tribulat Bonhomet, Alicia Clary, Félix, Me Pied, Rousseau-Latouche, etc..., après tous ces êtres que nous avons passés en revue et dont s'est servi Villiers pour nous permettre de reconnaître tout ce que dans la vie il trouvait de bas, de vil, de banal, de honteux et de vain, on a hâte de s'évader des ténèbres et de l'inintelligence, du positif et du terre à terre pour retrouver la Lumière et la Beauté, et tous les personnages épris d'idéal et d'harmonie dans la bouche desquels Villiers de l'Isle-Adam a placé les rêves ardents et magnifiques de son imagination poétique et de son génie.

II

LE MONDE IDÉAL D'APRÈS VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

A côté des laideurs, des faiblesses, des tares morales, à côté de la bêtise et de la méchanceté, Villiers de l'Isle-Adam a toujours laissé place à la beauté, à l'énergie, aux vertus, à l'intelligence et à la bonté. Par un contraste fréquent, dans chacune de ses œuvres, il étudie et met en lumière, non pas un caractère, mais deux caractères absolument différents ; chacun de ses personnages a, en quelque sorte, dans la même œuvre, une seconde face, et l'antithèse est proche de la thèse, qu'elle fait naître, grandir, évoluer, s'épanouir. Kaspar d'Auërsperg est le « repoussoir » d'Axel ; quant à Tribulat Bonhomet, le spectre de bien des vivants, sa hideur ne nous est perçue que grâce à la présence, près de lui, de Claire Lenoir.

L'enthousiasme, l'amour de ce qui est noble ou sacré, la foi, la haine du banal, du positif, la recherche enfin

d'un idéal fort éloigné des mirages de la science moderne restent l'apanage des seuls nobles esprits, que l'on rencontre encore fréquemment à la vérité, et dans la société desquels Villiers de l'Isle-Adam sut prendre rapidement une place prépondérante.

Oui, les grands sentiments, les pensées pures et élevées sont encore goûtés par des hommes qui, dédaigneux des illusoires satisfactions de la réalité, savent préférer, aux vains plaisirs des mondaines fréquentations, les âpres satisfactions de l'intelligence et de l'esprit ; ils n'ont souci, ceux-là, ni d'affaires ni de politique et dépensent leur temps à de plus hautes et moins utilitaires spéculations ; délivrés de toutes attaches humaines, ils se préparent vers la sagesse et la renonciation une assomption divine ; ils ne vivent pas de mirages, ils sont délivrés ; sans hésitation, sans regard en arrière, hors de la geôle du monde, ils se sont évadés du Devenir, ils sont les élus de l'Esprit.

Il est aussi des femmes à l'intelligence admirable, au cerveau ouvert à la discussion des plus hauts problèmes de la

science et de la philosophie, esprits véritablement supérieurs, aptes à comprendre et à discuter les plus nobles questions de l'Univers, qui savent rêver et se sentent éternelles. Nul ne comprimera leurs pensées, nul n'avilira leurs âmes ; elles planeront au-dessus des frivoles et futiles réalités, soucieuses seulement de l'idéale Beauté.

De même aussi des jeunes gens, droits et délicats, détachés de toutes les ambitions, de tous les désirs, savent être, par un goût divin, et non par métier, artistes, poètes, peintres, musiciens ; ils unissent le savoir à l'enthousiasme, le métier à la passion ; le souffle du génie les réchauffe, les anime et les enflamme ; leur cœur n'est pas aride et desséché ; ils savent se donner ; ils sont capables d'aimer, d'aimer de toute leur âme, sans hypocrisie et sans arrière-pensée ; êtres d'au-delà aux regards éblouis de reflets surnaturels et harmonieux, ils ont l'esprit sans cesse tendu vers d'autres mondes.

Ces hommes, ces femmes sont de ceux que Villiers de l'Isle-Adam se plaît à appeler « les gens atteints d'âme ».

Etre atteint d'âme est, pour Villiers de l'Isle-Adam, la suprême glorification d'un de ses héros, car « les êtres *trop* équilibrés ne pardonnent pas volontiers l'âme, lorsque, par des riens inintelligibles pour eux (mais très sensibles), elle les humilie de son inviolable présence. L'âme prend alors, à leurs yeux, la proportion d'un grief ».

Etre atteint d'âme, c'est être d'une spontanéité naïve, d'un caractère franc, ouvert, c'est aimer se réfugier dans les plus éblouissantes profondeurs des réflexions, des raisonnements, des méditations, c'est avoir un esprit en fleurs, rayonnant, lumineux et vibrant.

Etre atteint d'âme, c'est aimer l'art, l'espace, les forêts, la poésie, la musique, autrement qu'en amateur, en démarqueur, en pasticheur.

L'être d'exception, atteint d'âme, n'aime exclusivement et sans aucune concession que « cette musique dont l'art porte les intelligences bien nées vers ces régions suprêmes de l'Esprit qu'illumine la persistante notion de Dieu — d'une espérable immortalité en cette incréée « Lumière » où toute

souffrance mortelle est oubliée » ; il ne lit que les livres où vibre la spiritualité d'un style pur ; il préfère l'isolement aux fêtes officielles, la solitude absolue à l'isolement ; il ne tente d'effort que vers les buts élevés, dignes, désintéressés, enfin il se soucie peu des luttes quotidiennes de l'humanité.

Le Génie dédaigneux de la foule — et qui a le droit d'être dédaigneux des façons des autres hommes — n'a pas besoin d'être entendu ou compris d'eux. Il faut savoir, hors de la vie ou hors du monde, se ménager une existence toute d'intelligence et de pensée, s'isoler, se détacher, se libérer, car — Villiers de l'Isle-Adam l'a dit bien avant Ibsen — l'homme grand, l'homme supérieur, c'est l'homme seul.

Qui est réellement seul ? Qui est réellement libre ? si ce n'est l'homme qui a su franchir la hiérarchie des idées, qui ne s'inquiète pas plus de la joie que de la souffrance, de la vie que de la mort, qui ne prend pas part à l'agitation terrestre, et, l'œil fixé sur l'idéal, poursuit son chemin, soucieux seulement d'évocations merveilleuses que

lui permet l'expansion toujours grandissante de son intelligence solitaire.

Si Villiers de l'Isle-Adam a communiqué à quelques uns de ses héros les plus nobles idées, les plus purs sentiments, s'il les a enflammés des plus délicats et des plus divins enthousiasmes, c'est que lui-même, dédaigneux de tout ce qui était bas ou vil, se complaisait à Paris au milieu des groupements de vrais littérateurs, de vrais artistes, de vrais musiciens, d'amis attenits tous d'âme.

Avec quelle joie, avec quelle émotion Villiers de l'Isle-Adam retrace en divers contes les plaisirs intellectuels de sa jeunesse, alors qu'il fréquentait Leconte de Lisle, Dierx, Stéphane Mallarmé, Jean Richepin, Catulle Mendès, Charles Cros, Auguste de Châtillon, etc... et se livrait tout entier, en leur compagnie, aux fantaisies souvent paradoxales de son esprit primesautier et caustique.

Chez Augusta Holmès, Villiers de l'Isle-Adam rencontra Richard Wagner, et souvent — dans *La légende moderne*, *Souvenir*, *Augusta Holmès* — il évoque

la figure inspirée et impérissable du maître puissant ; l'on sent l'enthousiasme que communiquait à ses jeunes années le contact du grand musicien qui vécut jusqu'à « l'heure divine » (1) et, après la détresse et les dédains, connut enfin tous les triomphes de la Gloire.

Les amis de Villiers de l'Isle-Adam n'étaient aucunement des solitaires, mais, au milieu de leurs réunions fantaisistes et charmantes, ils accueillaient mal les intrus, les curieux, les amateurs. A ceux-là on tendait de monstrueux paradoxes, auxquels ils se prenaient comme à de la glu, et l'on attendait leur départ pour écouter mélancoliquement les vers enchanteurs des amis, ou leurs mélodies évocatrices.

L'homme, en effet, s'il n'est pas seul, peut, où qu'il soit, s'isoler. Axel dira au Commandeur : « Tes inconvenantes et indigentes paroles, je devais les tolérer d'un hôte assis à mon foyer... mais, en moi-même, j'écoutais d'autres voix que la tienne. — Je t'ai entendu,

(1) *La légende moderne.*

cependant, comme on entend les cris vagues des animaux au loin dans les bois ».

Ainsi Paule de Luçanges, ainsi le duc Valleran de la Villethéars (1), âmes désenchantées, quittent le monde, pour ne pas succomber aux atteintes de la médiocrité universelle, et, dans une retraite inconnue, vivent — enfin — sous le charme d'impressions mystérieuses et inoubliables.

Jeunes encore, ils se sentirent épris des seules choses du ciel. Esprits solitaires, ennemis des distractions chères à la jeunesse élégante, détournant les yeux des viles théories profanatrices de la beauté, ils s'attendaient, « promis de l'Espérance ». Sans paroles, ils s'aimèrent, et, bientôt, disparurent. Bien loin, au nord de la France, dans la *Maison du bonheur*, leurs cœurs s'épanouissent en une félicité extra-mortelle.

Déjà, en 1862, alors que son esprit s'éveillait à la beauté, Villiers de l'Isle-Adam avait confié les aspirations de son intelligence naissante à Strally d'Anthas, Isis, Samuel Wissler, tous

(1) *La maison du bonheur.*

assez semblables aux habitants de la Maison du bonheur. Le moins intéressant des trois est évidemment Wilhelm de Strally d'Anthas, jeune homme naïf encore, ingénu, qui se laisse conseiller et guider par le prince Forsiani, Talleyrand rassis et pessimiste.

Samuel Wissler, désenchanté, travaillé par « l'inquiétude du ciel », cherchait en vain, dans sa jeunesse, un idéal digne de lui, quand, éclairé subitement, il acquit soudain la certitude que cette vie influait sur une autre. Les sens, c'est la terre, la chair, c'est la nuit : mais il est un soleil devant lequel on doit se mettre à genoux. Samuel Wissler s'attarda, par une soirée d'orgueil, d'amour et de triomphe. « et la nuit foudroya ce mage de l'Ether ». Oui, dans les bras d'Elen, il oublia les cieux, et toutes ses espérances s'évanouirent : ce fut la mort de son esprit. L'ombre d'Elen, projetée sur son génie, a souffleté son idéal. « L'exil, la prière, la nuit » seront le refuge de Samuel dont la conscience se sent à tout jamais déshonorée.

C'est qu'il ne convient pas de pactiser

avec l'idéal que nul acte et nulle pensée ne doivent ternir. « Trop tard, je n'ai plus d'âme ! » s'écriera *Elisabeth* lorsque, révoltée, voulant vivre, elle quitte Félix et l'esclavage pour goûter enfin la solitude et la liberté, et se voit rapidement obligée de revenir, sans force, brisée : elle n'a pas le courage des héroïnes d'Ibsen, de Nora, de la dame de la Mer, qu'elle a de longtemps précédées.

Ses parents, commerçants positifs, n'avaient pu que méconnaître sa nature exceptionnelle ; amis de la vie réelle, contempteurs de tout ce qui n'était pas pratique, ils ont cependant pu voir leur fille préférer les nuages à la boue.

Avec indifférence et résignation, Elisabeth se maria ; mais, dira-t-elle à son mari, « on avait eu beau nous marier, on ne nous a pas unis ensemble ». A peine en effet, jetant aux pieds de son mari les trésors de son intelligence et de sa bonté, lui parla-t-elle de la vraie vie, de la réalité à choisir, que Frédéric, par son attitude, ses paroles, lui fit comprendre que, à ses côtés, elle mourrait de son vivant.

Or, elle voulait vivre, respirer le grand air du ciel et, pleine d'enthousiasme, s'élancer vers l'idéale Beauté, comme courent les fleuves à la mer.

Et, à la place des rêves, c'est le Néant que lui offrait Félix, toujours à la recherche de l'utile et des bonnes affaires.

Ce n'est pas une exaltation dévergondée, c'est un enthousiasme réfléchi qui la fait crier son dégoût. Quand, enfin révoltée, après quatre années d'abaissement, de honte de servitude et de lâcheté, elle rompt avec le monde pour renouer avec le Silence, c'est avec des phrases d'une hauteur symbolique, d'une âpre fierté, d'une sauvage indépendance qu'elle laisse entrevoir à son mari éperdu les horizons mystérieux et purs vers lesquels s'élancent ses rêves d'harmonie et de liberté.

La rupture lui fait sentir ses chaînes, et le poids de la solitude regretter l'atonie de son existence ancienne abhorrée. Elle est vaincue : « Sein brisé, ferme-toi ! Tu étais fait pour endormir le front généreux d'un compagnon de liberté. Il paraît que c'est inutile. Il paraît que demeurer sous ce toit, c'est

le devoir, l'honnêteté, la dignité de la vie ! »

Penchée sur ses livres de compte, Elisabeth oubliera-t-elle jamais les clartés lointaines auxquelles ses yeux s'étaient divinement ouverts ?

Frédérique d'Alleplaine, en épousant Rousseau-Latouche, en fréquentant son monde de politiciens aux idées négligeables, sait s'isoler dans la lecture, la musique et la prière.

Quand elle rencontre l'âme sœur, son cousin Bénédict, qu'elle reconnaît « du même pays » qu'elle, son honnêteté, leur droiture ne leur permettront de commettre vis à vis de Rousseau-Latouche aucune lâcheté, aucune indélicatesse même ; ils ne pourront que regretter, le cœur serré, un mariage sacré pour eux, et s'enfuir tous deux en des rêveries mystiques et des idéalités célestes.

Les époux *Lenoir* au contraire ont des intelligences unies, aptes à tout discuter et à tout comprendre. « L'intelligence de Claire est une glace profonde, limpide, où ne se reflètent que de sublimes vérités, et je suis fier d'aimer à

jamais son être admirable » dira le docteur Lenoir.

Et de fait ses pensées, tour à tour fines, ironiques, ou puissantes, profondes, savent éclaircir les problèmes les plus délicats de la métaphysique, de la science et de la religion, et jouer aussi avec les subtilités les plus ténues de la philosophie.

Son goût pour la musique, aussi pur que celui de Frédérique d'Alleplaine, ne lui permet d'admirer que les œuvres accessibles aux seuls esprits supérieurs, et dans lesquelles se révèle le génie. Chrétienne comme elle, elle croit l'esprit de l'homme sans limite « s'il est éclairé par l'humble et divine Révélation chrétienne ».

Nous la retrouverons, ainsi que son mari, le docteur Lenoir, en étudiant la philosophie de Villiers de l'Isle-Adam ; nous retrouverons aussi alors *Axel*. Celui-ci, enfermé dans son burg colossal et fantastique, au milieu du silence d'une forêt terrible et sombre, loin du monde de fêtes, de luxe, d'amours, reclus volontaire d'un « foyer d'exil en un lieu d'exil », vit probe et libre. Il a

d'autres soucis que ceux de rechercher les hommes, les richesses ; dédaigneux des princes et des rois, prêt à une résistance formidable et titanesque contre quiconque violerait le mystère de son impénétrable demeure, il est « le Vieux de la forêt ».

Ainsi, dans tous ces personnages « atteints d'âme » apparaît la sensibilité fine et délicate de Villiers de l'Isle-Adam ; ils se complètent l'un l'autre, et nous font connaître ainsi les pensées de leur créateur, toujours à la recherche de sensations nouvelles, mais de sensations supérieures, extra-terrestres en quelque sorte, de sensations internes aussi, que l'on n'évapore pas en clameurs, et que, au contraire, on note, on conserve, on sublime pour en faire vibrer tous les échos de son être.

On peut également deviner — en voyant passer dans ses œuvres d'autres personnages atteints d'âme eux aussi — la douleur et le désespoir de l'intelligence de Villiers de l'Isle-Adam, incompris de ses semblables, ou se sentant — sans orgueil — tellement supérieur à beaucoup d'êtres vulgaires et

bas qu'une réclame éhontée savait rendre populaires, qu'il finissait par éprouver un amer dégoût de vivre.

Le comte *Maximilien de W...* est de ceux-là. Eprouve-t-il des sentiments intimes qui l'agitent, le troublent, l'émeuvent, le désespèrent, nul frémissement ne trahira jamais l'intensité des sensations que subit son être. Il est artiste, il est poète, il sait scruter et analyser toutes ses pensées, mais il éprouve à les traduire la plus grande difficulté, au point de passer pour insensible et glacé.

Mais pourquoi taxer d'insensibilité ceux qui ont la pudeur de s'abstenir, d'exprimer avec des larmes ou des cris les félicités ou les souffrances de la vie ? Est-ce donc être insensible que de ne pas avoir une animalité débordante — ce qui, pour beaucoup, est la suprême expression de sentiments — et se contenter de joies intérieures, en un cœur où vibre à l'infini l'écho de toutes les sensations ?

Ce sont les « prolongements immédiats » des sensations qu'il ressent que Maximilien ne peut traduire ; de là

cette discordance entre ses pensées et son attitude lorsqu'il doit exprimer, à la manière de tout le monde, ce qu'il éprouve. Il ne lui agrée pas de se mal traduire en ces manifestations mensongères où les gens se produisent.« Ayant conquis une pureté de sensations inaccessible aux profanes, nous deviendrions menteurs, à nos propres yeux, si nous empruntions les pantomimes reçues et les expressions « consacrées » dont le vulgaire se contente. Nous nous hâterions, en conscience, de le dissuader, s'il ajoutait foi, ne fut-ce qu'un instant, au premier cri que, parfois, nous arrache une incidence heureuse ou fatale. — C'est à la juste notion de la Sincérité que nous devons d'être sobres dans les gestes, scrupuleux dans les paroles, réservés dans les enthousiasmes, contenus dans les désespoirs. » (1)

C'est donc la qualité de ses facultés affectives qui vaut à Maximilien une inculpation d'endurcissement, mais s'il ne sait exprimer sa douleur à la manière de tout le monde, il sait du moins,

(1) *Sentimentalisme.*

mieux que personne, sans pose et sans grimaces, en mourir.

Lord Cœlian Ewald, rongé par un chagrin incessant, est attristé à jamais par la douleur morale d'une passion malheureuse.

Jeune, beau, riche, confiné dans un manoir de famille, en un pays magnifique de pins, de lacs et de rochers, il s'estimait fort heureux dans la solitude de ses rêves lorsque sa froideur éblouie le fit s'éprendre subitement d'une voyageuse que le hasard mit sur son chemin.

La voyageuse, c'était Alicia Clary dont une ombre voila bientôt la rayonnante figure, ombre affligeante projetée sur son visage merveilleux par ses paroles plates et vulgaires, par son absence d'idées et son incompréhension des choses autres que terre à terre.

Ne dépendait-il pas de lord Ewald de transformer par de lentes transitions de transfigurer l'être frêle et charmant d'Alicia, et de modifier même ses pensées jusqu'à les rendre le reflet des siennes ?

Non, il ne put, hélas ! libérer miss Alicia, nulle et futile, de son incroyable

bêtise. Il ne put, davantage, s'affranchir du vide et rayonnant fantôme de la Beauté dont les liens — semblables à des lacets de tortionnaires — étaient entrés dans ses chairs asservies, ni éviter l'obsession radieuse d'une passion qui, pour être absurde, n'en était pas moins douloureuse.

Comment accepter la vie à côté d'une femme qui ressemble à « ces sources claires, aux murmures charmeurs, nées en des pays de soleil, à l'ombre d'antiques forêts. Si, au printemps, séduit par la beauté de leur onde mortelle, vous y plongez une jeune feuille verte et toute vivante encore de sève, vous la retirez pétrifiée » ? Comment sauver son être en n'ayant pas le pouvoir de se séparer d'une maîtresse dont le spectacle vous fait éprouver la sensation d'un temple profané ?

Dans le regard vague et profond de lord Cœlian Ewald, Edison a vu distinctement flotter le suicide. « Le spleen vous a jeté son linceul sur les pensées, et voici que ce froid conseiller de la Mort-volontaire prononce à votre oreille le mot qui persuade ». Hé quoi ! une

femme de hasard obligerait donc ce « trop » noble jeune homme à déserter l'existence sans qu'il puisse réaliser ses souhaits, accomplir son rêve tout entier?

Edison est là, prêt à répondre « C'est moi ! » quand, désespéré, songeant au corps merveilleux d'Alicia qu'anime une âme si niaise, si dépourvue de charme, lord Ewald s'écriera : « Ah ! qui m'ôtera cette âme de ce corps ? »

Ainsi l'Idéal « palpable, audible et matérialisé » se manifestera aux sens de lord Ewald dont la mélancolie illuminera une âme transformée selon ses vœux.

L'être qui apparaît chez Alicia n'est pas l'être qui fait l'objet des désirs de lord Ewald, ni celui qu'il s'y figure en vain, qui, imaginaire, est par conséquent seul réel : au contraire Hadaly, la création d'Edison, sera l'âme de lord Ewald dédoublée en elle, elle sera le fantôme désiré, l'illusion vitalisée.

Ainsi l'être atteint d'âme, divinisant ses sensations, puise chaque jour en son propre esprit des joies délicieuses et extra-mortelles.

III

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM PHILOSOPHE

Villiers de l'Isle-Adam fut « un idéaliste sublime, le grand voyant de l'Idéal, le grand prêtre de l'Idéal » (1).

Dès sa jeunesse, s'il attacha à ce qu'il pouvait voir, sentir, toucher l'importance qui convient, il s'intéressa rapidement beaucoup plus aux idées qu'aux choses ; certes le monde visible était d'une « contingence insignifiante », mais il existait par lui-même ; il exista tout au moins pour Villiers de l'Isle-Adam jusqu'à ce que la terre et les phénomènes ne lui apparussent plus que comme une vision rapide et fantastique.

Qu'est-ce qui est réel ? Les choses extérieures ont-elles une réalité ? Tel fut le problème qui, rapidement, se posa devant Villiers qui, dans ses *Pre-*

(1) Victor Charbonnel. — *Les mystiques dans la littérature présente.*

mières Poésies, se montrait déjà soucieux des questions élevées :

> .....Que m'importent les mondes,
> Les soleils, les hivers, les sables et les ondes !
> Mon rêve est au delà !.....

C'est dans *Isis* (1862) qu'apparaissent pour la première fois, mais fréquemment, les soucis philosophiques du jeune écrivain, soucis confus encore et assez obscurs et superficiels, intéressants toutefois en ce qu'ils indiquent les inquiétudes et les hésitations de son esprit à la recherche de la vérité et de la certitude.

A vingt-trois ans, Villiers de l'Isle-Adam a lu *Kant*, *Berkeley*, *Condillac*, *Fichte*, *Schelling*, *Hegel* ; les découvertes modernes, tout en lui donnant de la valeur de l'homme une haute opinion, éveillent en lui une tristesse irrémédiable, infinie..... « Le vide « nous enveloppe obstinément, nous ne « pouvons, en métaphysique, en n'ac- « ceptant que la raison, mettre la main « sur le troisième terme de l'actualité, « pas plus que sur l'activité vivante, « en médecine. Cela nous échappe et la

« question paraît devoir se reculer tou-
« jours, sans être jamais résolue, comme
« ces mirages dans les déserts. La nou-
« velle métaphysique matérielle — nous
« parlons des plus récentes données
« venues d'Allemagne — s'annonce de
« manière à continuer l'état de doute
« où nous sommes plongés ; — un sen-
« timent profond, et qui paraît indes-
« tructible, de la vanité de notre condi-
« tion lutte sans cesse, en nous, contre
« l'estime de notre tâche ; ce n'est plus :
« que sommes-nous ? » qu'il faut dire ;
« c'est « qui sommes-nous ? » Toutefois,
« à propos de cette question de l'être et
« du néant, disparus et formulés tous
« deux à la fois dans on ne sait quel
« éternel devenir, la théorie de l'idéa-
« lisme hégélien reste sans appel, l'an-
« tinomie qui affirme l'identité de
« l'opposition la plus abstraite, et la
« démontre, dans son *en-soi*, en recons-
« truisant logiquement la Nature, l'Hu-
« manité, la Pensée, — en forçant,
« pour ainsi dire, l'apparaître à expli-
« quer le motif de son explosion, — en
« mettant la Raison humaine de pair
« avec l'Esprit du monde, enfin, cette

« antinomie n'a pas été suffisamment
« ébranlée.

« Hélas, est-ce que nous serions le
« devenir de Dieu ? » (1).

On trouve en germe, dans ce passage, beaucoup des idées sur lesquelles Villiers de l'Isle-Adam reviendra dans chacune de ses œuvres avec une précision et une clarté grandissantes.

Les choses extérieures n'ont pas de réalité, et hors la pensée tout est illusion.

L'imaginaire est seul réel.

Voilà deux idées résumant à merveille les théories que Villiers de l'Isle-Adam développa fréquemment et que soutiendront beaucoup de ses héros. Elles s'enchaînent d'ailleurs, et ont entre elles la plus étroite corrélation.

Les choses extérieures n'ont pas de réalité, car l'homme, condamné par l'insuffisance de ses organes à une erreur perpétuelle, ne peut pas voir les choses telles qu'elles sont. « Le premier microscope venu suffit pour nous prouver que nos sens nous trompent » (2). D'ailleurs nous ne sommes qu'un *n'étant*

(1) *Isis*, p. 112.
(1) *Tribulat Bonhomet*, p. 132.

plus perpétuel ; le moment où je parle est déjà loin de moi, et l'univers ne varie-t-il pas à chaque instant, à chaque seconde ?

Ne varie-t-il pas aussi selon les yeux qui le regardent ? « Où le *moi* est-il bien lui-même ? Quand ? A quelle heure de la vie ? Votre moi de ce soir est-il celui qu'il sera demain ? celui d'il y a cinquante ans ? Non. Nous sommes les jouets d'une perpétuelle illusion, vous dis-je ! Et l'Univers est bien réellement un rêve ! » (1)

En effet, y a-t-il dans les choses autre chose que l'idée qu'on s'en fait, et ce qui est certain, n'est-ce pas uniquement ce qui est perçu directement par la conscience, et fait partie d'elle-même ?

Tout est illusion, hors la pensée, qui transfigure toutes choses et toutes idées: l'homme sans pensée a des oreilles pour ne pas entendre et des yeux pour ne point voir ; bien plus, toute beauté,

(1) *Tribulat Bonhomet*, p. 193. — V. aussi l'*Eve future* p. 107 : « Grave écureuil, l'homme s'agite en vain dans la geôle mobile de son Moi, sans pouvoir s'évader de l'illusion où le captivent ses sens dérisoires. »

toute noblesse s'évanouissent à son contact.

La pensée transfigure, elle crée aussi.

L'artiste, à la noble pensée, saura se créer un univers luxuriant et somptueux, il évoquera des royaumes disparus, des personnages lointains et mystérieux, des odeurs pénétrantes, des jardins délicieux ; des horizons toujours nouveaux charmeront sans cesse ses yeux émerveillés.

Entend-il, derrière une vieille porte condamnée que la chute d'une targette rouillée entr'ouvre subitement, les gémissements, les soupirs d'un vieux mendiant loqueteux qui meurt misérablement sur un grabat atroce, il s'écrie, lyrique, alors que ses amis inquiets, mais avides de réel, tiennent à voir, à vérifier ce qu'il peut y avoir derrière cette porte entre-bâillée: « Ah ! je le pressens et je le devine, moi, ce qu'il y a derrière cette porte ! Certes, ce doit être tel vieux roi de quelque Etat perdu de l'Orient, un dépossédé que les hasards de l'exil et la risée des gens du siècle auront conduit en ce taudion. Je songe qu'il est là, trônant sur un lit de camp, les yeux

pleins de mélancolie et de fureur ; auprès de lui gît quelque sacoche remplie de diamants et d'or, et, pensif, étreignant un sceptre emporté de nuit, il se laisse indifféremment agoniser. De là, ces profonds soupirs !... Eh bien ! pourquoi troubler sa suprême songerie ? Je pense que nous devons respecter sa solitude auguste et visionnaire. Laissez moi m'endormir, fier d'un tel voisin ! C'est là de quoi rêver de beaux rêves ».(1)

Les amis du jeune poète Alexis Dufrêne n'auront jamais de talent ; leur esprit vulgaire exige de la réalité ; ils s'en remettent à leurs sens épais et grossiers, ne sachant pas que « l'imaginaire est seul réel pour tout artiste sachant commander à la vie de s'y conformer ».

Faute de se concevoir eux-mêmes, des cris sublimes ne semblent au vulgaire que d'incohérentes paroles.

Aussi bien, des perroquets, à la mullité sereine, peuvent-ils démarquer le vacarme de la tempête, contrefaire « le fracas de l'électricité dans l'étendue,

(1) *L'Elu des Rêves.*

la plainte des longues rafales, les ruissellements de l'averse au travers des feuillées » (1) ; ils prospèreront ; l'île dont ils sont devenus les maîtres incontestés deviendra inhabitable pour tout le reste des bêtes naïves de ce séjour. Si un aigle, familier des rumeurs fulgurantes, et surpris des insolites éclats de leur tempête, effleure, de son aile terrible le sommet de leur habitacle, bientôt, les entrevoyant, il s'enfonce dans l'espace avec un cri dédaigneux.

Ne nous laissons pas illusionner par nos sens : « Oh ! le monde extérieur ! Ne soyons pas dupe du vieil esclave, enchaîné à nos pieds, dans la lumière, et qui nous promet les clefs d'un palais d'enchantements, alors qu'il ne cache, en sa noire main fermée, qu'une poignée de cendres ! Tout à l'heure, tu parlais de Bagdad, de Palmyre, que sais-je ? de Jérusalem. Si tu savais quel amas de pierres inhabitables, quel sol stérile et brûlant, quels nids de bêtes immondes sont, en *réalité*, ces pauvres bourgades, qui t'apparaissent, resplendissantes de

(1) *Les plagiaires de la foudre.*

souvenirs, au fond de cet Orient que tu portes en toi-même ? Et quelle tristesse ennuyée te causerait leur seul aspect !... Va, tu les as pensées ? il suffit : ne les regarde pas. La terre, te dis-je, est gonflée comme une bulle brillante, de misères et de mensonges, et, fille du néant originel, crève au moindre souffle, Sara, de ceux qui s'en approchent » (1).

« Tu vois le monde extérieur à travers ton âme : il t'éblouit ! » dira encore Axel à Sara.

C'est qu'en effet on ne peut trouver qu'en soi-même le réel bonheur et la beauté, et, Villiers de l'Isle-Adam le répètera souvent, nul ne peut posséder d'une chose que ce qu'il en éprouve. Un être vil et bestial ne retrouvera dans une chose, même belle et noble, que la platitude et la bassesse de ses instincts écœurants. Un artiste, au contraire embellira et saura illuminer, transfigurer et diviniser la chose la plus banale.

L'imaginaire deviendra alors effectivement le réel. Mais qu'est-ce que la vie, à côté de ses semblables, réserve à

(1) *Axel*, p. 285.

l'artiste dont intérieurement l'intense pensée saura accomplir réellement, absolument et parfaitement, le rêve ?

Sans doute la satiété, la maladie, les ennuis, la vieillesse.

Eh ! bien si les rêves, enfants d'une imagination ardente et poétique, sont resplendissants et merveilleux, pourquoi chercher à les réaliser en modelant chaque jour, à l'image du mirage « une poussière, toujours décevante, d'apparences extérieures ?» Ne serait-ce pas les dénaturer, les amoindrir, les détruire même ? Et vivre n'est-il pas un leurre pour qui a goûté l'infini du rêve ?

Nous trouvons très fréquemment les mêmes idées dans *Tribulat Bonhomet* et *Axel ;* là, elles ne sont plus éparses et Villiers de l'Isle-Adam, y ayant poussé plus à fond l'étude de divers caractères, nous permet ainsi de mieux connaître sa philosophie.

Au salon, les cigares allumés, Tribulat Bonhomet et le docteur Lenoir engagent rapidement une discussion philosophique à laquelle se mêle Claire Lenoir, la femme du docteur

Ce que je vois, ce que je sens, ce que je touche, voilà la réalité ! proclame Bonhomet. Un exemple suffit à Lenoir pour lui montrer ce que c'est que la réalité, et qu'elle différence il y a entre le réel et le devenir.

Laissons parler Bonhomet :

— « Voyons, mon ami, lui dis-je, abuseriez-vous de vos droits d'amphytrion jusqu'à vouloir insinuer que cette BUCHE, par exemple, n'est pas de la matière ?

— « Où voyez-vous la « Matière » en cette bûche ? répondit-il ?

« Je me voilai la face de mes deux mains : le naufrage de cette intelligence me faisait mal. Il voulait goguenarder avec moi !... avec moi !

— « Vous prétendez que vous ne voyez pas la Matière, lui dis-je avec stupeur : et que cette BUCHE...

— « Mais, enfin, c'est élémentaire, cela cria Lenoir, que mon apparente ignardise finissait par exaspérer et qui me regardait de travers. Je vois des attributs de *forme*, de *couleur*, de *polarité*, de *pesanteur*, réunis : j'appelle *bois* un certain agrégat de ces qualités. Mais ce

qui *soutient* ces qualités, la SUBSTANCE enfin, — que ces attributs couvrent de leur voile, où est-elle ?... Entre vos deux sourcils ! Et nulle part ! Vous voyez bien que la « Matière » en soi. n'est pas sensible ! ne se pénètre pas ! ne se révèle pas, et que la « Substance » est un être purement intellectuel dont le Monde sensible n'est qu'une forme végétative, un *repoussé* » (1)

La bûche est-elle jetée dans le feu ? La voilà disparue, devenue autre. Est-ce là de la réalité ? Belle réalité, qui dépend du hasard. est et n'est pas à la fois « C'est du *devenir*, c'est du *possible* ce n'est pas du réel ; car cela *peut être* aussi bien que *ne pas être* ».

Qu'est-ce donc qui est réel ? Quelles sont les seules choses méritant le titre de réalités ?

Tout relève de l'esprit; l'Esprit fait le fonds et la fin de l'univers ; l'idée est la plus haute forme de la réalité.

Le docteur Lenoir, par des exemples appropriés, plonge Tribulat Bonhomet dans le plus complet ahurissement :

(1 *Tribulat Bonhomet*, p 146.

il est malheureusement un peu trop bref, un peu trop succinct.

« Si les choses *sont*, si l'*apparaître* de l'univers se produit, ce ne peut être qu'en vertu d'une nécessité absolue. Il y a une raison à cela ! Eh bien, que cette raison soit l'Idée ou autre chose que l'Idée, c'est bien plutôt de l'être-sensible qu'il faudra douter, puisque tout ce qu'il possède de réalité lui vient nécessairement de cette raison-vive, de cette Loi créatrice, et que cette raison, cette loi, ne peut être saisie et pénétrée que par l'Esprit. — L'IDÉE est donc la plus haute forme de la réalité : — et c'est la Réalité même puisqu'elle participe de la nature des lois suréternelles, et pénètre les éléments des choses. D'où il suit qu'en étudiant simplement les filiations de l'Idée, j'étudierai les lois constitutives des choses, et mon raisonnement COÏNCIDERA, s'il est strict, avec L'ESSENCE même des choses, puisqu'il impliquera, en contenu, cette NÉCESSITÉ qui fait le fond des choses » (1).

L'univers, la nature, la lumière, la

(1) *Tribulat Bonhomet*, p 151.

mort, Dieu même sont des créations de l'esprit.

Si je pense la notion de la nature, mon esprit réfléchit cette notion, et j'en pénètre l'essence, selon ma pensée. La nature se confond donc avec mon esprit.

Hors de mon idée, il n'y a que des abstractions, des accidents.

Je pose la nature ; je puis dès lors la nier, et être en tant qu'esprit.

L'idée contient la nature ; la contenant, elle la dépasse.

Quant à Dieu, quand je le pense, dit Lenoir « je projette mon esprit devant moi aussi loin que possible, en le parant de toutes les vertus de ma conscience humaine, que je tâche vainement d'infiniser ; mais ce n'est jamais que mon esprit, et non Dieu. Je ne sors pas de moi-même. C'est l'histoire de Narcisse » (1) Par suite l'esprit, selon le plus ou moins d'abandon de la pensée vers Dieu, sera plus ou moins pénétré par Dieu, il participera donc plus ou moins de son essence.

(1) *Tribulat Bonhomet*, p. 134.

Dans *Axel*, l'archidiacre et Maître Janus ne pensent pas autrement : « Alors que tu n'étais pas, hier enfin, Dieu crut bien en toi, puisque te voici, toute appelée hors du Nul par la Foi créatrice ! Rends-lui donc l'écho de son appel ! A toi de croire en Lui ! A ton tour de LE CRÉER en toi, de tout l'*être* de ta vie !» (1)

Hé bien, dira encore l'archidiacre : « puisque nous ne pouvons devenir que notre pensée unie à la chair occulte de nos actes, pensons et agissons de manière qu'un Dieu puisse devenir en nous ! et cela tout d'abord ! si nous voulons acquérir la croyance, c'est-à-dire *mériter* de croire » (2)

« Tu n'es que ce que tu penses : pense-toi donc éternel » dira aussi Maître Janus, qui répètera : « Tu es le Dieu que tu peux devenir. »

Il est incontestable que c'est dans Axel que Villiers de l'Isle-Adam a le plus nettement précisé ses conceptions philosophiques de l'Esprit, de l'Idée, de l'Univers, conceptions qui, pour être

(1) *Axel*, p. 37.
(2) *Axel*, p. 39.

d'une suffisante clarté, laissent ici néanmoins place à diverses interprétations.

Il existe ou semble exister dans *Axel* une unité philosophique, malgré un parallélisme qui, dès le début du volume se montre entre deux races, deux caractères, deux esprits, deux renonciations, malgré enfin le mélange intime et continu de deux symboles.

Les familles d'Auërsperg et de Maupers ont, sur les conseils d'un mage, remplacé, à l'époque des Croisades, les deux lions qui supportaient leur écusson commun par deux sphynx d'or.

Leurs devises, inscrites au milieu de pierreries, d'émaux et de gemmes, sont mystérieuses.

Macte Animo ! Ultima PERfulget Sola est celle de la maison de Maupers. Celle de la famille d'Auërsperg, sur un même écusson, entouré des mêmes pierres, est étrange aussi :

AltiUs rEsurge Re SPERo Gemmatus !

A quel avenir de mystère songeait le mage du Soudan qui convainquit Maupers et Auërsperg de remplacer leurs lions d'or par des sphynx énigmatiques ?

Savait-il qu'un événement mystérieux, prophétisé par les étranges devises, mettrait quelques siècles, plus tard, en présence la dernière fille des princes de Maupers et le représentant de la maison d'Auërsperg ?

Prévoyait-il aussi les inévitables événements que crée dans *Axel* la rencontre du voile et du manteau, tous deux renonciateurs ?

Quel est l'œuvre enfin qui devait, par Sara et Axel, fatalement s'accomplir ? Et Axel n'est-il qu'un jouet aux mains de la Fatalité ?

Je crois qu'il ne faut attacher ici qu'une importance très minime à ces devises mystérieuses, à leurs suites ; il n'y a là, me semble-t-il, qu'un moyen dramatique, et Villiers de l'Isle-Adam, nous le verrons, n'était pas ennemi des ficelles mélodramatiques.

Aussi bien, quand Axel dit, avec un grave sourire, dans les caveaux de son burg : « Oui, ce serait à penser... qu'il est un destin ». c'est que Sara vient de lui montrer la bague familiale qui étincelle à un de ses doigts, et c'est qu'il a reconnu, sur l'antique émeraude,

des armoiries semblables aux siennes. S'il dit encore, laissant se réaliser l'illusion mystérieuse ou fatidique de ce destin ; « Nos êtres s'attendaient », bien vite il écarte et oublie tout souci que pourrait lui causer même l'idée d'une influence extérieure agissant sur son esprit ou ses actions.

Eve-Sara-Emmanuèle, princesse de Maupers, depuis que, jeune encore, elle a été confiée par son père et sa mère mourants à l'abbesse d'un monastère de Religieuses-trinitaires, le cloître de Sainte-Apollodora, n'a jamais souri. Elle est la plus sombre des vierges, indifférente et taciturne ; jamais elle ne s'est mêlée aux jeux des enfants ; jamais son visage pâle et rêveur n'a laissé transparaître ses pensées : toutefois les harmonies qu'elle tire de l'orgue sont si sombres qu'elles ont trahi les rêves, ceux peut-être d'un orgueil ancien, qui illuminent son âme obscure, son esprit inquiet, son cœur fermé et mystérieux.

C'est que, souvent, la nuit, quand, à la faible lueur d'une lampe, elle veillait dans la bibliothèque du couvent, elle

lisait les livres poudreux abandonnés dans l'abbaye par une secte très ancienne de Rose-Croix.

Elle a fouillé les vieux grimoires, les documents occultes et les parchemins séculaires ; et un soir, sur la première feuille d'un gothique livre d'heures provenant de la châtelaine d'Auërsperg, elle a trouvé et pu traduire des phrases contenant un ténébreux avis. Bien vite elle a brûlé le feuillet qui lui livrait un important secret et faisait briller sur ses traits l'empreinte d'une joie profonde et terrible.

Pourquoi ne peut-elle plus vivre en ce cloître où son âme orgueilleuse étouffe ? Pourquoi, lorsque l'archidiacre offre à sa foi « la lumière, l'espérance et la vie » répond-elle « Non » et refuse-t-elle de prononcer les vœux qui engagent ?

C'est qu'elle veut vivre, et qu'il lui faut les richesses fabuleuses ensevelies au milieu de Schwartzwald et dont les hiéroglyphes des Rose-Croix lui ont révélé l'existence.

Le trésor scintillant et torrentiel, elle saura le dédaigner, si ce trésor, qui vaut un sceptre, est transformé, par un

partage offert ou par le méprisant souvenir d'une grâce offerte, en une aumône capable d'avilir ses « joies et fiertés futures ». Pourtant cet amas d'or et de pierreries donnait aux rêves de Sara l'illusion du pouvoir et de la puissance, de même que la succession de mirages que, avec Axel, elle évoque comme un songe, dans la crypte du burg d'Auërsperg.

Après avoir connu la volupté de vivre, elle ne s'enfuira pas à tous les pays de son espérance et saura mourir sans chercher à réaliser et à amoindrir ses rêves.

Axel répondra aussi « Non » à Maître Janus quand celui-ci lui offrira, comme l'archidiacre à Sara, la Lumière, l'Espérance et la Vie.

Quels sont donc les désirs d'Axel et pourquoi, renonciateur, se réfuge-t-il dans la mort ?

Nous avons déjà dit quelques mots d'Axel d'Auërsperg, et nous l'avons vu confiné solitairement dans le silence de la grande forêt qui entoure le burg des margraves ses aïeux.

La deuxième partie d'Axel « Le monde tragique » nous le montre aux prises

avec son cousin le commandeur Kaspar d'Auërsperg, et nous le fait assez intimement connaître, avant même que le dialogue avec Maître Janus nous ait dévoilé les désirs et les rêves de son intelligence et de son imagination.

S'il méprise les vains plaisirs, les écœurantes joies que, pour le tenter énumère cyniquement Kaspar d'Auërsperg, s'il dédaigne le monde, la volupté les richesses, les honneurs, la puissance, c'est qu'il a brisé les servitudes du monde extérieur..

Il n'ignore pas l'existence de fabuleux trésors, enfouis sous un amoncellement de rochers que recouvre un amas de mousses et d'herbes, près de son féerique château ; mais à l'or il préfère le silence de la forêt inviolée, bien sacré où il ne permettra à personne de troubler le calme et la sérénité de sa vie : personne ne doit saccager l'univers dont son moi est le centre.

Les vieux livres et les leçons de Maître Janus ont appris à Axel toute la différence qu'il convient de préciser entre son être et son devenir : le devenir n'est qu'une besace misérable, et il faut

se libérer de son esclavage, être une intelligence « affranchie des vœux et des liens de l'instant ».

Tout est illusion. Tu ne peux voir clairement l'univers, dira Maître Janus à Axel « ni le connaître, en distinguer même un seul point tel que ce mystérieux point doit être en réalité. Si, par impossible, tu pouvais, un moment, embrasser l'omnivision du monde, ce serait encore une illusion l'instant d'après, puisque l'univers change — comme tu changes toi-même — à chaque battement de tes veines, — et qu'ainsi son apparaître, quel qu'il puisse être n'est, en principe, que fictif, mobile, illusoire, insaisissable » (1).

Et la conclusion, c'est qu'il n'est d'autre univers pour l'homme que celui qui se réfléchit au fond de ses pensées : «Tout verbe, dans le cercle de son action crée ce qu'il exprime ». Dès lors c'est à l'homme de spiritualiser et de sublimer ses pensées. Si son cœur est desséché, glacé, si son âme est sèche, atrophiée, ses mots, ses phrases ne pourront

(1) *Axel*, p. 220.

jamais évoquer les images réelles des choses, et ne leur prêteront nul charme. En effet « sous le voile de ce dont il parle, nul ne traduit, n'évoque et « n'exprime jamais que lui-même ».

Si donc l'homme, grâce à sa volonté, à son énergie, sait imaginer dans son esprit de belles fictions, il réalisera, renforcera ou créera son univers. A lui de s'élever, de ne jamais se retourner orgueilleusement pour mesurer le chemin parcouru, de ne jamais redescendre même dans son propre regard : car il est des abîmes vertigineux auprès desquels il ne faut pas s'attarder. « Si tu veux posséder la vérité, crée-la ! comme tout le reste !... Le monde n'aura jamais pour toi, d'autre sens que celui que tu lui attribueras... Puisque tu ne sortiras pas de l'illusion que tu te feras de l'univers, choisis la plus divine ».

L'archidiacre disait à Sara : « Tout S'EFFORCE autour de nous. Le grain de blé, qui pourrit dans la terre et dans la nuit, voit-il donc le soleil ? Non, mais il a la foi. C'est pourquoi il monte, par et à travers la mort, vers la lumière. Ainsi des germes élus, de

toute chose, excepté des germes incrédules, où dorment le Doute, ses impuretés et ses scandales, et qui meurent, indifférents, tout entiers. » (1) La foi, Maître Janus la remplace par la volonté : « Surgis ! Moissonne ! Monte ! Deviens ta propre fleur ! Tu n'es que ce que tu penses : pense-toi donc éternel. Ne perds pas l'heure à douter de la porte qui s'ouvre, des instants que tu t'es dévolus en ton germe et qui te sont laissés »(2). Maître Janus dira encore : « Renonce ! Délivre-toi... Ainsi tu annuleras en toi, autour de toi, toute limite. Et, oublieux à jamais de ce qui fut l'illusion de toi-même, ayant conquis l'idée, — libre enfin, — de ton être, tu redeviendras, dans l'Intemporel, — esprit purifié, distincte essence en l'Esprit absolu, — le consort même de ce que tu appelles Déité » (3).

Il dépend d'Axel seul, de sa volonté et de son énergie, que le possible devienne le réel : « A toi, si tu le veux, l'Accomplissement ! La Volonté-vibrante, qui

(1) *Axel*, p. 40.
(2) *Axel*, p. 206.
(3) *Axel*, p. 213.

brise et transforme les lois de la nature ! l'empire des forces cachées ! l'auxiliatrice possession de la vertu, la délivrance des tentations proscrites ! l'amour du Bien pour sa pure sublimité ; la communion avec la Raison-d'être, la Toute-puissance, enfin, sur l'apparent univers — ton ombre ! — vaincu et redevenu TOI-MÊME.

« Alors, génie, emporté par l'Instinct céleste, tu fouleras de tes pieds intrépides les cimes de ces empyrées, parvis de l'Esprit du monde. Pénétré de ton Idéal, passé toi-même en lui, trempé dans les flammes-astrales, rénové par les épreuves, tu seras l'essentiel contemplateur de ton irradiation. Inaccessible aux appels de la Mort et de la Vie — c'est à dire à ce qui est encore *toi-même* — tu seras devenu, dans la Lumière une liberté pensante, infaillible, dominatrice » (1).

Axel sait qu'il n'est que ce qu'il pense ; il sait qu'il est le Dieu qu'il peut devenir ; il sait qu'il est son futur créateur. Tel nous le voyons, débarrassé de toute convoitise, ayant vaincu

(1) *Axel*, p. 224.

toutes passions, détaché de tout ce qui est humain, lorsqu'il écrase la vulgarité cupide du commandeur sous la puissance et la splendeur de ses arguments.

Et chaque jour il s'accomplit en une assomption divine : sa pensée sans limites transfigure ou crée les devenirs, car à chacune de ses idées il incorpore un peu de son être sublime. Consort de ce qu'on appelle déité, il a définitivement conquis l'idée de son être.

Mais des instincts d'en bas ne fermentaient-ils pas en Axel, malgré ses paroles exclusives de toute infériorité ? Axel ne s'était-il pas encore assez élevé au-dessus des insalubres distractions du monde pour que rien d'impur ne vînt ternir ses resplendissantes et pures pensées ?

Voici que l'or, dont il voulait, même au prix de la mort d'un parent, sauvegarder l'oubli, les « torrentielles richesses radieuses », pour la possession desquelles Kaspar d'Auërsperg n'aurait pas reculé devant un crime, éblouissent Axel. La vie appelle sa jeunesse.

Voilà que lui apparaissent pour la

première fois les taches d'ombre du monde prestigieux dont jusqu'alors il n'avait vu que la lumière.

Son cœur bondit hors des froides murailles où l'éleva Maître Janus. Le doute l'envahit. Il n'écoute plus qu'avec distraction les paroles sacrées du détachement. Pourquoi languir désespéré dans un château glacé quand la terre est si belle, quand on sent couler dans ses veines un sang de flamme, et quand la Science n'apparaît plus à l'esprit inassouvi que comme la fille aînée des chimères ?

Mais Axel porte en lui son propre exil : s'il tient à y rester solitaire, c'est pour que nulle ombre ne vienne se projeter sur ses espoirs ou sur ses pensées. Il saura détruire lui-même les tentations destructives de ses rêves anciens, il saura dédaigner définitivement, après en avoir mesuré la vanité, tout ce qu'il a rêvé, et bien vite, même s'il a été troublé un instant par la vaine volupté de vivre, il abandonnera l'inanité des évidences de la terre.

Il est en effet des rêves si beaux que, pour leur conserver leur intégrité ra-

dieuse, il était indispensable, nécessaire, de ne pas les réaliser. L'avenir et ses réalités sont épuisés quand on a vécu les mirages d'une imagination débordante : « Rassassiés par une éternité, levons-nous de table et, en toute justice, laissons aux malheureux dont la nature est de ne pouvoir mesurer qu'à la Sensation la valeur des réalités, le soin de ramasser les miettes du festin » (1)

Avoir la faculté de mourir, n'est-ce pas la preuve absolue et suprême de la toute-puissance de son moi ? Et Axel ne rend-il pas les dieux jaloux lorsque, après ces ivresses idéales, il se libère des déceptions et des désillusions à venir ?

Jamais le monde extérieur ne pourra donner à Axel les instants miraculeux, les pures voluptés qu'il a éprouvés à côté de Sara dans les caveaux de son burg. Le monde extérieur « ne peut nous donner une seule heure comparable en intensité d'existence, à une seconde de celles que nous venons de vivre. L'accomplissement réel, absolu, parfait, c'est le moment intérieur que nous

(1) *Axel*, p. 283.

avons éprouvé l'un de l'autre, dans la splendeur funèbre de ce caveau. Ce moment idéal, nous l'avons subi : le voici donc irrévocable, de quelque nom que tu le nommes ! Essayer de le revivre, en modelant, chaque jour, à son image, une poussière, toujours décevante, d'apparences extérieures, ne serait que risquer de le dénaturer, d'en amoindrir l'impression divine, de l'anéantir au plus pur de nous-mêmes. Prenons garde de ne pas savoir mourir pendant qu'il en est temps encore »(1).

Axel meurt, et, souveraine opulence d'un esprit libre, désormais indifférent et définitivement désabusé, il n'adresse même pas un adieu à la terre et à ses chimériques vanités.

Il y a, dans l'œuvre de Villiers de l'Isle-Adam des phrases magnifiques. Il y a même une philosophie. Mais si le style somptueux ne doit rien à personne, la philosophie est-elle novatrice ou simplement originale ?

Il est permis d'en douter.

Dans les œuvres de Villiers de l'Isle-

(1) *Axel*, p. 285.

Adam, on retrouve beaucoup d'idées, de théories, exposées par Kant, Fichte, Schelling et Hegel, auxquelles Villiers a su fréquemment imprimer une forme lapidaire très personnelle.

Jeune étudiant, Villiers de l'Isle-Adam avait connu les œuvres de Hume, Berkeley, Kant, mais il était déjà sorti du collège lorsqu'il pût lire les traductions de Fichte, de Schelling, de Hegel, qui ne parurent en France que vers 1845, et semblent avoir exercé sur lui la plus grande influence.

C'est, nous l'avons déjà vu dans *Isis*, le premier de ses ouvrages à tendances philosophiques, que Villiers de l'Isle-Adam, en 1862, expose pour la première fois ses théories, fort indécises encore ; c'est dans ce livre, où il déclare que la théorie de l'idéalisme hégélien lui semble sans appel, qu'il parle pour la première fois de Hegel.

« Satan, d'après le poème symbolique, ayant forcé les portes de l'enfer, regarda les ténèbres et s'élança dans leurs profondeurs à la recherche de l'Eden. Ses ailes battaient dans le vide que ses regards exploraient. Ainsi

l'âme, qui, venant d'échapper à son cachot par la conscience de l'identité, se précipite dans le mystère de l'Etre pour y trouver la cause et la raison des déterminations ultérieures, réalise cette conception » (1).

Ce passage, renvoie en note à Condillac, Fichte, Schelling, Hegel : le jeune auteur se plaît à faire étalage de ses lectures.

Elle n'est pas excessivement limpide cette phrase où l'âme s'échappe du cachot du moi, et où, en des termes un peu creux, se confondent des idées de Schelling et de Hegel ; elle prouve en tout cas que Villiers de l'Isle-Adam, qui emploie de grands mots sans bien les comprendre encore, a commencé à méditer les graves problèmes de l'idéalisme transcendental ; mais ses lectures ne sont pas mûries et ne porteront leurs fruits que dans *Tribulat Bonhomet.*

Il suffit de jeter un coup d'œil rapide sur les doctrines des philosophes allemands pour y retrouver toutes les théories de Villiers de l'Isle-Adam.

(1) *Isis*, p. 133.

Kant fait du moi le centre des idées, de la raison : tout est et apparaît dans le moi, et rien n'a de réalité pour nous que ce qui est et apparaît dans le moi. Le moi est l'unité transcendentale du contenu de la conscience.

Le système de Kant est l'antécédent de ceux de Fichte et de Schelling qui lui firent subir beaucoup de modifications ; Villiers de l'Isle-Adam les étudia, mais fut surtout intéressé par la philosophie de l'esprit, examinée à fond par Hegel, et provenant plus spécialement de Fichte que de Kant.

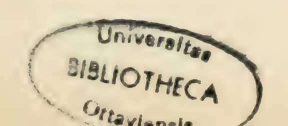
Au reste, depuis le « Connais-toi toi-même » de l'oracle de Delphes, est-il science plus haute et plus ardue que la science de l'esprit ?

Le moi d'Axel, celui de Lenoir, sont pour eux le principe de toutes choses, comme celui de Kant. Mais leur moi se rapproche beaucoup de celui de Fichte : se posant, il pose son contraire, le non-moi, la contradiction ; le moi devient la pensée ; il a des développements qui sont des déterminations de la pensée. Mais on sent chez eux l'influence de Schelling et celle de Hegel.

car pour eux la nécessité, la réalité ne se manifestent que par une raison unique, et non pas par deux raisons, la raison pure et la raison pratique, comme le voulait Kant, ou en deçà et au delà du monde, comme le voulait Fichte.

Voyons donc ce qu'est l'esprit, ce qu'est la pensée pour Axel, pour Lenoir, pour Maître Janus, voyons aussi comment pour eux l'homme peut devenir sa propre fleur, voyons comment ils comprennent la matière, Dieu, la nature, l'affranchissement. Voyons ensuite si, avant eux, toutes leurs idées n'avaient pas déjà été exprimées par les plus célèbres philosophes.

Tout devient, hormis la pensée, dit Hegel, car c'est dans la pensée, immortelle et éternelle, qu'expire tout devenir. « Tout se meut en vue de la pensée, et tout est mû par la pensée, parce que tout est dans la pensée, et que la pensée est le tout, mais le tout dans sa forme parfaite et dans son unité absolue. » Elle est l'idée active et créatrice et « l'être qui ne devient point, c'est l'être auquel rien ne manque, et en qui se



concentre l'absolue réalité. Et c'est là la pensée » (1).

C'est du devenir « cette besace » (2), de son « immense misère » (3), qu'il faut s'évader. Tu hésites, dira Maître Janus, à secouer cette dépendance, à te délivrer de « cette vieille Extériorité, maligne, compliquée, inflexible — qui te guette pour se nourrir de la volition vive de ton entité — te sèmera bientôt, poussière précieuse et consciente, en ses chimismes et ses contingences, avec la main décisive de la Mort » (4).

Il faut agrandir son être, il faut tendre à devenir l'unité absolue, se délivrer, annuler en soi toute limite, « n'être plus qu'une intelligence affranchie des vœux et des liens de l'instant (5).

Voilà ce que demande Maître Janus. Si Axel l'écoute, suit ses conseils, et devient sa propre fleur, s'ensuit-il que, comme le suppose un commentateur (6),

(1) Hegel, *Philosophie de l'Esprit*, t. I, CXI.
(2) *Axel*, p. 208.
(3) *Id.*, p. 216.
(4) *Id.*, p. 213.
(5) *Id.*, p. 212.
(6) Collins, dans la *Chronique des livres*, octobre 1904.

il doit mourir « immolé sur l'autel de sa propre limite » ; que la « délivrance » n'est qu'un leurre ; que, si Axel l'avait choisie, il l'eût vue reculer sans cesse, conduit ainsi à une insatisfaction que la mort seule peut guérir ?

Pas du tout.

L'être qui se développe ne fait que pénétrer plus profondément dans sa nature ; l'esprit qui se développe tend à devenir et devient l'unité absolue.

Déjà Platon, Aristote surtout avaient bien vu qu'il y a dans les êtres un élément potentiel. Et Aristote, réfléchissant à la transformation des choses, a rapidement compris qu'il existait des matières passives à l'égard d'autres termes supérieurs et plus actifs.

Hegel a transformé la théorie d'Aristote, celle des deux intelligences, l'intelligence passive et l'intelligence active ; il en a tiré sa théorie de l'immédiatité.

Chez Aristote, dont la conception ne provient pas d'une pensée systématique, il n'y a qu'une puissance indéterminée ; chez Hegel, cette puissance

devient un élément déterminé, et cet élément, c'est l'immédiatité.

L'immédiatité est, partout où se développe la forme absolue, le moment le plus abstrait de cette forme absolue. L'immédiatité. c'est l'être qui n'est que l'être, l'être qui se transforme suivant la nature des choses et devient leur en soi. Tout en restant la même, elle devient de plus en plus concrète. Plus la nature d'un être est concrète et médiate, plus elle est parfaite : elle exprime l'unité absolue, et d'autant mieux que ne pourrait l'exprimer une sphère moins concrète ; plus concrète, elle est plus parfaite, et se rapproche davantage de cette unité absolue.

Prenons la plante. être inorganique. Pourquoi la nature, l'ayant créée, créé-t-elle l'animal, être organique ? Pourquoi, par la présence de l'animal, la nature rejette-t-elle la plante au second rang ? C'est que la plante ne peut contenir et représenter la nature ; au contraire, au-dessus de la plante, cette condition peut se réaliser dans une autre sphère plus concrète.

L'être concret est à la fois négatif et affirmatif, il repousse et nie l'être abstrait, « il l'absorbe, et, en l'absorbant, il le reproduit et l'affirme de nouveau au-dedans de lui-même et dans sa propre sphère, et cela de telle façon que par cette absorption l'être abstrait se trouve non seulement reproduit, mais transformé et élevé à un plus haut degré de perfection et de réalité » (1).

Il y a, pour l'être concret, un point de départ et un point d'arrivée. Or l'immédiatité devient de plus en plus concrète : chaque être concret est absorbé dans un être, plus concret encore que lui, et se rapprochant de plus en plus de l'unité absolue.

Or l'idée est le principe des choses, elle est la vérité éternelle, l'esprit est l'unité absolue.

Axel est assez convaincu et assez imprégné de toutes ces théories pour ne pas « mourir immolé sur l'autel de sa propre limite » comme le craint M. Collins. Il est absolument hégélien

(1) Hegel. *Philosophie de l'Esprit*, t. I, xxv.

et sait qu'il peut mourir de la mort des phénix (1) ; il sait qu'il possède l'être réel de toutes choses en sa pure volonté (2), et qu'il est le dieu qu'il peut devenir (3).

« Fais-toi comme l'avalanche qui n'est que ce qu'elle entraîne » (4) lui dira Maître Janus, et Axel est un fleuve qui peut devenir la mer.

Axel sait aussi que, oublieux à jamais de ce qui fut l'illusion de lui-même, il peut purifier de plus en plus son esprit : « Tu es ton futur créateur. Tu es un Dieu qui ne feint d'oublier sa toute-essence qu'afin d'en réaliser le rayonnement » (5). Il ne faut pas hésiter stérilement : les élus de l'Esprit, ceux qui osent, ceux qui veulent, grandissent à chaque degré de pureté conquise.

(1) Il est curieux de constater que cette expression, que Villiers de l'Isle-Adam emploie dans *Axel*, p. 213 se retrouve exactement dans HEGEL, qui déclare, dans la *Philosophie de la nature*, t. III, p. 558 : « La fin de la nature est de s'annuler elle-même, de briser l'enveloppe de l'existence immédiate et sensible, de se brûler comme le phénix pour renaître de cette existence antérieure, rajeunie en tant qu'esprit. »

(2) *Axel*, p. 204.

(3) *Axel*, p. 204.

(4) *Axel*, p. 207.

(5) *Axel*, p. 221.

Tout cela, on le voit, est du pur Hegel.

« Nul n'est initié que par lui-même » dira encore Maître Janus (1). C'est donc à l'homme fort de développer son énergie et « l'influx infini de sa volonté » (2). Les élus de l'Esprit « sentent affluer d'eux-mêmes ou leur provenir, de toutes parts, dans la vastitude, mille et mille invisibles fils vibrants en lesquels court leur Volonté sur les événements du monde, sur les phases des destins, des empires, sur l'influente lueur des astres, sur les forces déchaînées des éléments » (3).

Il faut penser, il faut agir, s'écrie de même l'archidiacre : « Pensons et agissons de manière à ce qu'un Dieu puisse devenir en nous » (4).

Hegel aussi avait parlé de la volonté, de la volonté vraiment libre qui réalise toutes les possibilités, et, au reste, Schelling déclare que c'est la volonté qui permet à l'intelligence de produire avec conscience.

(1) *Axel*, p. 209.
(2) *Id.*, p. 212.
(3) *Id.*, p. 222.
(4) *Id.*, p. 40.

« Comprendre, c'est le reflet de créer » dit Villiers de l'Isle-Adam. L'homme intelligent et pur doit utiliser son énergie et sa volonté à tout comprendre et à tout créer : à lui de construire son univers, la nature, d'imaginer un Dieu ; à lui de s'affranchir ; à lui, s'il veut posséder la vérité, de la créer (1).

On voit combien Villiers de l'Isle-Adam était imbu des idées et des principes hégéliens ; nous en trouverons d'autres preuves encore.

Ce qui devient n'est pas étranger à la pensée. L'âme, dit Hegel (2) « n'est pas seulement immatérielle pour soi, mais elle est l'immatérialité universelle de la nature, sa vie simple idéale. » En effet la nature est dans l'âme, et dans l'esprit en gènéral.

La nature, tout en étant un être immédiat, n'est que relative par rapport à l'esprit. L'esprit « en tant que fin de la nature, est par cela même avant

(1) « Puisque tu ne sortiras pas de l'illusion que tu te feras de l'univers, choisis la plus divine » dit Maître Janus, *Axel*, p. 221. — « Illusion pour illusion, nous gardons celle de Dieu » dit l'archidiacre, *Axel*, p. 40 ; etc....

(2) HEGEL, *Philosophie de l'Esprit*, t. I.

elle, et c'est de lui que la nature est émanée » (1). La nature n'est qu'une simple image de nous--mêmes.

Eh ! bien, ceci se retrouve presque textuellement dans *Tribulat Bonhomet*, et Lenoir, à la profonde stupéfaction du bon docteur, assène sur son épais bon sens les coups les plus rudes d'une éloquence qui use largement de la dialectique hégélienne.

La nature n'est qu'un reflet de l'esprit ; Villiers de l'Isle-Adam, comme il le fait souvent, a pris un exemple saisissant pour démontrer qu'il en est de même pour la matière ; c'est celui de la bûche (2). « Au fond » a dit Schelling « la matière n'est autre chose que l'esprit aperçu par l'intuition dans l'équilibre de ses activités » (3). Hegel fait souvent remarquer aussi la passivité de la matière qui est engendrée par une idée plus haute et plus réelle (4), et, dans ses célèbres traités, sont par analogie réfutées toutes les objections de Tribulat Bonhomet.

(1) HEGEL. *Philosophie de la nature*, t. III, p. 559.
(2) V. plus haut, p. 77.
(3) *Idéalisme transcendental*, p. 145.
(4) *Philosophie de l'esprit*, t. I, XCIII, t. II, CIX.

Dieu ne serait-il pas aussi une création de l'esprit ? Lenoir le déclare et l'archidiacre le laisse supposer. « Quand je pense Dieu » dit Lenoir « je projette mon esprit devant moi aussi loin que possible, en le parant de toutes les vertus de ma conscience humaine, que je tâche vainement d'infiniser ; mais ce n'est jamais que mon esprit, et non Dieu. Je ne sors pas de moi-même. C'est l'histoire de Narcisse » (1). L'archidiacre n'est-il pas aussi formel ? « Croire, n'est-ce pas se projeter en l'objet de sa croyance et s'y réaliser soi-même ? » (2).

L'esprit doit donc rechercher les plus belles croyances, s'affranchir et tendre à la délivrance absolue.

L'esprit doit entrer en possession de lui-même, réaliser sa vérité (3), dira Hegel, qui déclarera aussi : « L'être immortel n'est pas celui qui exclut l'être mortel et le dépasse. Et l'être éternel n'est pas non plus l'être qui

(1) *Tribulat Bonhomet*, p. 134.
(2) *Axel*, p. 37.
(3) *Zu sich selbst Kommen.* HEGEL, *Philosophie de l'Esprit*, t. II, § 551.

est hors du temps, mais c'est l'être qui contient le temps, et au dedans duquel le temps s'écoule comme un moment subordonné. Enfin l'être qui ne devient point, c'est l'être auquel rien ne manque, et en qui se concentre l'absolue réalité ! Et c'est là la pensée » (1).

Maître Janus sait mettre en pratique toutes les théories de Hegel. Il se pense éternel. Son être impérissable brille « au delà des doutes, au delà de toutes les nuits ». Délivré, il s'est accompli dans la lumière astrale, il dédaigne la vie et se dispense de mourir. Il s'est fait Dieu, et, plein de foi, s'élance vers l'Incréée-Lumière.

Tous ces rapprochements prouvent nettement que Villiers de l'Isle-Adam, s'il a de grandes connaissances philosophiques, s'il a beaucoup étudié les œuvres des théoriciens allemands, si même il a approfondi Hegel, n'est pas un grand philosophe ; on est obligé de reconnaître qu'il y a chez lui beaucoup plus de littérature et de poésie que de clarté et de précision philosophiques.

(1) *Philosophie de l'Esprit*, t. I, CXI.

Villiers de l'Isle-Adam utilise pour ses contes et ses drames les idées les plus connues de la philosophie allemande. et non seulement il fait siennes les idées de Hegel mais il adopte la méthode de Hegel et emprunte même la dialectique de Hegel (1).

(1) En voici de nombreux exemples :

« Croire, n'est-ce pas se projeter en l'objet de sa croyance et s'y réaliser soi-même ? » *Axel*, p. 37.

« Ne projette donc jamais plus que sur l'Incréée-Lumière la somme de tes actes et de tes pensées. » *Axel*, p. 215.

« Chacun des moments de ton actualité mouvante est projeté, par toi, circulairement et à jamais. » *Axel*. p. 215.

« Ta vérité sera ce que tu l'auras conçue : son essence n'est-elle pas infinie, comme toi ! Ose donc l'enfanter la plus radieuse, c'est-à-dire la *choisir* telle... car elle aura, déjà, précédé de son être tes pensées, devant s'y *appeler* sous cette forme où tu l'y reconnaîtras !... » *Axel*, p. 221.

« Quand je pense Dieu, je projette mon esprit devant moi aussi loin que possible, en le parant de toutes les vertus de ma conscience humaine, que je tâche vainement d'infiniser .» *Tribulat Bonhomet*, p. 134.

« Je suis prêt à prouver que l'entendement de l'homme, s'analysant lui-même, doit découvrir, en et par lui seul, la *stricte* nécessité de sa raison d'être, la Loi qui fait *apparaître* les choses et le principe de toute réalité. » *Tribulat Bonhomet*, p. 136.

« Par l'idée médiatrice de l'Extériorité, qui est comme la trame sur laquelle se brode l'éternel devenir du Cosmos. l'Idée de vie elle-même, pour se *prouver* son être, sous forme de *Nature*. » *Tribulat Bonhomet*, p. 142.

« Les choses ne sont que ce qu'elles sont conçues et nous ne sommes en réalité, que ce que nous pouvons

Néanmoins, s'il s'assimile des théories qui ne lui appartiennent pas, il sait les parer des magnificences de son style.

Est-ce à dire que la valeur de son œuvre, au point de vue philosophique, soit absolument nulle ? Est-ce à dire que Villiers de l'Isle-Adam ne soit qu'un vulgaire copiste, démarquant, comme ces plagiaires éhontés qu'il appelle les vils singes, les œuvres des plus profonds écrivains, et servant aux lecteurs français, par petites tranches, les meilleures pensées des grands philosophes étrangers ?

Loin de nous cette pensée. Si Villiers de l'Isle-Adam n'est pas un grand philosophe, il n'en a pas moins un esprit très philosophique, et nous allons voir bientôt dans ses écrits la preuve que, sans l'assistance des philosophes allemands, il sait examiner curieusement les plus subtils problèmes de la philosophie et

admirer en elles, c'est-à-dire y reconnaître de nous. » L'*Eve future*, p. 299.

« Mon être, ici-bas, pour toi du moins, ne dépend que de ta libre volonté. Attribue-moi l'être, affirme-toi que je suis ! renforce-moi de toi-même. Et soudain je serai tout animée, à tes yeux, du degré de réalité dont m'aura pénétrée ton Bon-vouloir créateur. » L'*Eve future*, p. 335.

Etc., etc.

que son esprit possède d'étonnantes affinités avec d'autres esprits inégalés.

Sous sa plume croyante et désabusée surgit fréquemment la question de la délivrance, de la recherche de la vérité. Et il est assez étrange que l'on puisse retrouver dans l'œuvre de Villiers de l'Isle-Adam, qui si souvent met dans la bouche de ses personnages le souvenir de choses déjà connues, déjà vues, déjà vécues, des idées boudhistes, provenant peut-être chez lui, comme chez tel de ses héros, d'une existence antérieure : les travaux de Burnouf, de Sénart, d'Oldenberg semblent d'ailleurs beaucoup trop récents pour que Villiers de l'Isle-Adam ait pu étudier le boudhisme.

Quels rapprochements intéressants nous pouvons faire entre des idées maintes fois répétées par Villiers de l'Isle-Adam et des points très nombreux de la doctrine bouddhiste (1) !

(1) De la doctrine boudhiste, et même de la dialectique boudhiste. Le *Milandapanha*, p. 25 et 199., datant de 100 av. J. C., contient, à propos d'un char, une décomposition semblable à celle de la bûche de *Tribulat Bonhomet* ; l'argumentation est la même que celle de Villiers de l'Isle-Adam. V. OLDENBERG, *Le Bouddha*, p. 259 à 261.

« Il n'est de réellement libres et de réellement seuls que ceux auxquels il a été donné de franchir, de sommets en sommets, la hiérarchie des idées (1) » écrit Villiers de l'Isle-Adam en 1862 : l'isolement est déjà pour lui à cette époque une faveur spéciale du destin.

Souvent il parlera du renoncement aux joies passagères de la vie et de la nostalgie que ressentent les âmes élevées pour les pures joies de l'idéal.

Maître Janus a appris à Axel que « selon la doctrine ancienne, pour devenir tout puissant, il faut vaincre, en soi, toute passion, oublier toute convoitise, détruire toute trace humaine, assujettir par le détachement (2) ».

Ainsi, assis sous l' « arbre de la Science » le Parfait, qui avait justement trouvé le passage du monde douloureux du Devenir au monde bienheureux de l'Etre, le Bouddha, traversant des états d'âme de plus en plus purs, eut l'esprit illuminé par la Révélation :

« Tandis que je faisais ces découvertes » dira-t-il « et que je me livrais à ces con-

(1) *Isis*, p. 62.
(2) *Axel*, p. 204.

templations, mon âme était délivrée du péché de convoitise, délivrée du péché d'attachement aux choses terrestres, délivrée du péché d'erreur, délivrée du péché d'ignorance (1) ».

Maître Janus a banni tous les désirs: « Epouse, en toi, la destruction de la Nature. Résiste à ses aimants mortels (2) ..... Si tu ne dépouilles à jamais, d'un seul coup, toute miséricorde pour les attirances de l'argile, ton esprit, plus lourd de chaque rêve accompli, sera pénétré par l'Instinct, s'enchaînera dans la Pesanteur, et ton heure une fois révolue, jouet, dans l'Impersonnel, de tous les vents de la Limite, disséminé, conscience éparse en tes anciens désirs, vaines étincelles, tu es strictement perdu (3) ».

Ainsi, dans son sermon de Bénarès, le Bouddha disait : «..... Voici, ô moines, la vérité sainte sur la suppression de la douleur : l'extinction de cette soif par l'anéantissement complet du désir, en bannissant le désir, en y renonçant, en

(1) Oldenberg, *Le Bouddha*, p. III.
(2) *Axel*, p. 213.
(3) *Id.*, p. 215.

s'en délivrant, en ne lui laissant pas de place (1) ».

Maître Janus était délivré : « Songe à développer dans la méditation, à purifier, au feu des épreuves et des sacrifices, l'influx infini de ta volonté ! à devenir un adepte dans la Science des forts ! à n'être plus qu'une intelligence affranchie des vœux et des liens de l'instant, en vue de la Loi suréternelle (2) ..... Sois la privation ! Renonce ! Délivre-toi ! » (3)

Le Bouddha se détourne de la corporéité, « il s'affranchit du désir ; par la cessation du désir. il atteint la Délivrance ; dans le délivré s'éveille la connaissance de sa Délivrance : la renaissance est anéantie, la sainteté accomplie, le devoir rempli..... (4) » Pas à pas, il s'est approché de la Délivrance, il s'est détourné des choses instables. il a acquis la Sagesse. « il est le créateur de l'univers ; le Monde est à lui, il est lui-même le Monde » (5).

Maître Janus, comme les Mages réels

(1) Oldenberg, p. 131

(2) *Axel*, p. 212.

(3) *Id.*, p. 213.

(4) Oldenberg, p. 217.

(5) *Id.*, p. 49.

« s'il dédaigne de vivre, se dispense aussi de mourir (1) ».

Ainsi, dans les *Contes Cruels,* le roi Salomon... « Le roi Salomon n'est, essentiellement, ni dans la Salle, ni dans la Judée, ni dans les mondes sensibles, — ni même dans le Monde.

« Depuis longtemps son âme est affranchie ; elle n'est plus celle des hommes ; elle habite des lieux inaccessibles, au delà des sphères révélées.

« Vivre ? Mourir ?... Ces paroles ne touchent plus son esprit passé dans l'Eternel.

« Le Mage n'est que par accident où il paraît être. Il ne connaît plus les désirs, les terreurs, les plaisirs, les colères, les peines. Il voit ; il pénètre. Dispersé dans les formes infinies, lui seul est libre. Parvenu à ce degré suprême d'impersonnalité qui l'identifie à ce qu'il contemple, il vibre et s'irradie en la totalité des choses.

« Salomon n'est plus dans l'Univers que comme le jour est dans un édifice (2) ».

De même, pour le Bouddha, il n'y a

(1) *Axel,* p. 210.
(2) *Contes Cruels,* p. 338.

ni naissance, ni mort. Il déclare : «.....celui qui sans chanceler vit incessamment fidèle à la parole de vérité, celui-là s'arrache aux mains de la naissance et de la mort, et arrive d'emblée au terme de toute douleur » (1). Qu'importe une indifférente apparence de vie ? « Le devoir accompli, il n'y a plus de retour en ce monde » (2).

Maître Janus s'est accompli dans la Lumière-increéée, il s'est échappé, par la foi, dans l'Incréé, comme les dieux, ceux qui ne doutent pas. Ce n'est que sur l'Incréée-Lumière qu'il projette la somme de ses actes et de ses pensées : son esprit d'initié est fort et saint (3).

Pour le bouddhiste, il y a aussi un increé « réalité si sûre que la réalité du monde créé pâlit à côté » (4). Le sage bouddhiste, dédaigneux des choses passagères, possède la connaissance suprême, il atteint le Nirvâna : « Le disciple qui a dépouillé plaisir et désir, riche de sagesse, celui-là a atteint dès

(1) Oldenberg, p. 203.
(2) *Id.*, p. 268.
(3) V. *Axel*, p. 210, 215, 218, etc...
(4) Oldenberg, p. 286.

ce monde la Délivrance de la mort, le repos, le Nirvâna, le séjour éternel » (1).

Maître Janus, comme le Parfait, s'est reconquis sur le monde : on voit que sa doctrine est presque entièrement bouddhiste.

Villiers de l'Isle-Adam semble avoir incarné en Maître Janus ses plus intimes sentiments, et la désillusion amère qu'il éprouvait à n'apercevoir que vanité et instabilité dans toutes les choses de la terre, car lui aussi, mêlé de près au « tourbillon du monde » savait échapper aux impuretés et aux bassesses de la vie humaine, et abaisser les yeux sur le monde « comme s'il voyait une bulle d'écume, comme s'il voyait un rêve » (2).

(1) Oldenberg, p. 269.
(2) *Id.*, p. 222.

IV

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM LITTÉRATEUR ET ÉCRIVAIN

S'il apparaît comme évident que Villiers de l'Isle-Adam ne peut être rangé parmi les grands philosophes, du moins sa valeur comme écrivain n'est-elle ni contestable, ni contestée.

Ce n'est pas sans raison que Villiers de l'Isle-Adam avait été surnommé par ses amis : « Villiers-le-Magnifique ». Son style est en effet somptueux et pur.

Il est somptueux, car il est constellé de termes grandioses, solennels, étincelants, qui se déroulent avec majesté en des périodes musicales et colorées.

Il est pur, car il est d'un lyrisme simple, précis, élégant, dépourvu de faconde et d'emphase.

Son allure est légère, vive, nette, claire, un peu hautaine. Les images subtiles et originales y abondent, en des périodes tour à tour amères ou riantes, sévères ou attendries, ironiques ou émues, qui révèlent l'impassible

sérénité de l'auteur, dont les rêves aristocratiques font un être bien détaché des misères quotidiennes de la vie.

Villiers de l'Isle-Adam est, à n'en pas douter, un grand poète, mais il était bien jeune quand parurent ses « Premières Poésies », recueil assez peu intéressant, où l'on trouve de petites poésies légères, qui empruntent leur forme et leur rythme aux Orientales, aux Chansons d'Espagne et d'Italie, et qui rappellent à la fois Mardoche et l'Orient conventionnel de la période romantique ; à côté de ces courtes pièces, des morceaux plus étendus, tels que le Chant du Calvaire, ont des prétentions à la philosophie, et expliquent la dédicace du volume à Alfred de Vigny.

Il semble que, en étudiant l'œuvre de Villiers de l'Isle-Adam, il ne convienne pas de s'appesantir sur les *Premières Poésies*, sur ce volume auquel l'auteur, en novembre 1858, donnait cette brève préface : « L'auteur de ce volume a dix-neuf ans. C'est donc avec une certaine modestie qu'il se défait de ces premières pages ». En effet, seule, la

jeunesse de l'auteur excuse les incorrections et les fautes dont ce premier livre est émaillé.

On y trouve des vers presque mirlitonesques que Scribe n'aurait pas hésité à signer, ainsi :

> Le cimeterre que je brave
> Veille en silence, et sait ramper
> Pour mieux frapper.

ou bien

> Dédale, qu'un sérail ! Pourquoi changer toujours ?

ou encore cet axiome

> Quand le premier amant s'en va, secousse rude
> Pour une femme !...

On y remarque aussi que la langue de l'auteur n'est pas d'une excessive pureté.

Villiers de l'Isle-Adam renonça rapidement aux vers, car ceux qu'il publiera plus tard dans les *Contes cruels* sont extraits de ses œuvres de jeunesse. Mais Villiers de l'Isle-Adam n'en est pas moins un grand poète, un musicien de la langue : sa prose pleine de charme, de grâce, d'harmonie, de

lyrisme, abonde en images brillantes, en descriptions délicieuses, en rêveries étranges, en hallucinations radieuses; elle sait être chantante comme le seraient les meilleurs vers, et Villiers de l'Isle-Adam, par le choix des mots, par leur disposition, par leur rhythme, lui a déféré la douceur et la majesté de la poésie.

Ce ne sont pas des sensations que note Villiers de l'Isle-Adam. Jamais chez lui on ne trouvera de ces longues descriptions auxquelles se complaisait Balzac, et dont usait fréquemment Zola ; jamais non plus il ne fera d'un paysage un tableau coloré, fouillé, précis, semblable à ceux où excellaient les Goncourt.

Non, il procède par brèves notations, qui permettent à l'entendement du lecteur d'évoquer mille sensations, laissées par l'auteur indistinctes, vagues, incomplètes.

Villiers de l'Isle-Adam, en une trame légère, par des traits rapides, pose les jalons grâce auxquels la pensée et l'imagination du lecteur pourront se donner libre cours : il s'abstient de vains détails.

Ainsi, voici une revue :

« Sous les puissantes vibrations tombées du beffroi... des piétinements de cavalerie, et, par éclats, des sonneries aux champs, des acclamations mêlées aux salves des Invalides, aux cris fiers des commandements, des bruissements d'acier, des tonnerres de tambours scandant des défilés interminables d'infanterie, toute une rumeur de gloire lui arrivait. Son ouïe suraiguë percevait jusqu'à des flottements d'étendards aux lourdes franges frôlant des cuirasses » (1)

Voici le Palais du Saint-Office, à Tolède : « Deux figuiers épais ombrageaient le portail de bronze : au delà du seuil, de quadri latérales marches de pierre exsurgeaient des entrailles du palais, — enchevêtrement de profondeurs calculées sur de subtiles déviations du sens de la montée et de la descente. — Ces spirales se perdaient les unes dans les salles du conseil, les cellules des inquisiteurs, la chapelle secrète, les cent soixante deux-cachots, le verger même et le dortoir des familiers ; — les autres,

(1) *Contes Cruels*, p. 29.

en de longs corridors, froids et interminables, vers divers retraits... — des réfectoires, la bibliothèque » (1).

Après avoir lu ces dix lignes, on voit aussi bien le sombre palais qu'on a, avec la description suivante, l'impression triste et morne, mais paisible et calme, d'un couvent isolé : « Autrefois, en Andalousie, à l'angle d'une route montueuse, s'élevait un monastère de franciscaines du tiers-ordre ; — ce cloître, bien qu'en vue d'autres couvents qui se veillaient les uns les autres, était surtout protégé par la vénération qu'imposait, alors, l'aspect de toute grande croix sur un portail d'où tintait une cloche deux fois le jour. Une longue chapelle, dont l'huis, jamais fermé, s'ouvrait sur trois marches et le grand chemin, longeait, d'un côté, le grand mur de ce monastère. Aux alentours, les riches plaines, les arbres à parfums, l'herbe des fossés, l'isolement, la route poudreuse » (2).

Ces deux dernières lignes permettent

(1) *Histoires insolites*, p. 135.
(2) *Nouveaux Contes Cruels*, p. 83.

à l'imagination de vagabonder à son aise.

De même, si je lis : «... les quinze ou vingt mille sujets de notre auguste châtelain s'ébattaient dans l'allégresse. — Des brasseries champêtres, des tréteaux pavoisés, des musiques, une fête en pleine nature » (1), les détails nécessaires sont, dans leur brièveté, plus que suffisamment exprimés pour que mon esprit se représente à merveille l'endroit où Villiers de l'Isle-Adam situe son conte (2), s'il veut décrire un cachot, il dira simplement : « La serrure d'une porte massive grinça : on pénétra dans un méphitique in-pace, où le jour de souffrance d'en haut laissait entrevoir entre des anneaux scellés aux murs, un chevalet noirci de sang, un réchaud, une cruche. Sur une litière de fumier, et maintenu par des entraves le carcan de fer au cou, se trouvait assis, hagard, un homme en haillons, d'un âge désormais indistinct » (3).

(1) *Le secret de l'échafaud*, p. 171.

[2] Voir encore, comme exemple de brièveté et de concision, à la fin des *Filles de Milton*, *Nouveaux Contes Cruels*, p. 234 : Les tiroirs. La table.

[3] *Nouveaux Contes Cruels*, p. 10.

Un galetas n'est pas plus longuement décrit : « ... En ce réduit mansardé, d'une fétidité singulière, aux tuiles disjointes en leurs plâtras, une veilleuse près de grésiller, brillait, pauvre étoile, sur le rebord d'une sorte d'âtre sans feu ni cendres.

« Une chaise dépaillée, une ombre de table, une écuelle, sous un jour de souffrance, dit à tabatière, creusé dans la toiture ; — et, dans un enfoncement, au plus sombre du bouge, un grabat sur lequel un très vieux homme, en loques de mendiant, à la face hébétée et blanche — en laquelle transparaissait déjà la tête de mort — semblait plier, les yeux fixés, — étreignant, en sa main droite pendante, un crochet de chiffonnier. C'était l'atroce misère, la veille de la fosse commune. Rien à faire. L'heure de délivrance allait tinter » (1).

Avec la même brièveté, Villiers de l'Isle-Adam trace de certains de ses héros des portraits que l'on n'oublie jamais.

(1) *Nouveaux Contes Cruels*, p. 139.

Quel tableau que celui de Milton aveugle entrant dans la pièce où, réunies, ses filles tournent en dérision ses songeries et ses rêves : « Milton parut.

« Le vieillard tâtait les murs du bout de sa canne. Son visage aux lignes sévères, blêmi par le chagrin, son vaste front aux trois rides longues et droites, ses yeux fixes et sans lumière, la noblesse mystique du tour de son visage, ses grands cheveux aux longues mêches blanches partagées au milieu... Un vieux pourpoint de velours marron et des chausses de même, — et son grand col d'un blanc sali, noué par deux glands, ses souliers à boucles et son chapeau puritain datant des jours de Cromwell.

« Il entra » (1).

Quelle figure que celle de Torquemada : «... les pieds nus sur des sandales,... les mains jointes, les vastes yeux fixes, un maigre vieillard, de taille géante, vêtu de la simarre blanche à croix rouge, le long manteau noir aux épaules, la barrette noire sur

(1) *Nouveaux Contes Cruels*, p. 227.

le crâne, le chapelet de fer à la ceinture. Blafard, brisé de macérations, saignant, sans doute, sous le cilice invisible qu'il ne quittait jamais... Cet homme avait nom Tomas de Torquemada » (1).

Villiers de l'Isle-Adam campe aussi nettement Bismarck à Ferrières : « La statue colossale du chevalier de l'empire d'Allemagne, en tenue de major général, projetait son ombre sur le parquet de la salle dévastée. A de brusques lueurs du foyer étincelaient la pointe de son casque d'acier poli, obombré de l'épaise crinière blanche — et, à son doigt, le lourd cachet d'or, aux armoiries sept fois séculaires, des vidames de l'Evêché de Halberstadt, plus tard barons : le trèfle des Bisthums-marke, sur leur vieille devise: *In trinitate robur.*

« Sur une chaise était jeté son manteau de guerre aux larges parements lie de vin, dont les reflets empourpraient sa balafre d'une teinte sanglante. Derrière ses talons, enscellés de longs éperons d'acier, aux chaînettes

(1) *Histoires insolites*, p. 136.

bien fourbies, bruissait, par instants, son sabre, largement traîné. Sa tête, au poil roussâtre, de dogue altier, gardant la maison allemande — dont il venait de réclamer la clef, Strasbourg, hélas ! — se dressait. De toute la personne de cet homme, pareil à l'hiver, sortait son adage : « *jamais assez* ». Le doigt appuyé sur la table, il regardait au loin, par une croisée, comme si, oublieux de la présence de l'ambassadeur, il ne voyait plus que sa volonté planer dans la lividité de l'espace, pareille à l'aigle noire de ses drapeaux » (1).

A côté de la rude et sinistre figure de Bismarck, citons la douce et paisible physionomie de dom Guéranger, le célèbre abbé des bénédictins de Solesmes :

« Entre les deux autres Pères, dom Guéranger apparaissait comme le pilier d'une abside entre deux colonnes. Il portait soixante années d'épreuves, de luttes et de pénitence. Pauvre, à vingt-deux ans, il avait fondé l'abbaye. Son front était haut, plein et pensif.

(1) *Le secret de l'échafaud*, p. 154.

Ses yeux, d'un bleu très pâle, étaient deux lueurs vivantes.

« Tout dégageait, en sa personne, l'invincible Foi ; sa croix abbatiale brillait sur sa poitrine comme de la lumière. Il n'était point de haute taille, mais quelque chose de mystérieux le grandissait, je m'en souviens, quand il parlait de Notre-Seigneur. Plus tard, lorsqu'il m'honora d'une amitié que la mort n'a pas effacée entre nos âmes, j'ai souvent constaté, dans ses entretiens, un accent de voyance révélant un élu. » (1).

Comme Villiers de l'Isle-Adam sait nous faire part des sentiments qui l'agitaient lorsque sa pensée se reportait sur le hautain chancelier ou sur l'humble abbé, sur l'image sanglante du guerrier ou sur la sérénité divine du moine !

Villiers de l'Isle-Adam ne donne jamais de longues descriptions de paysages ; il sait néanmoins à merveille peindre la nature, et les différents aspects de la terre, soit qu'il rappelle la lande âpre et désolée qui lui inspira

(1) *Histoires insolites*, p. 215.

ses premiers rêves, soit qu'il songe aux grands bois, aux feuillages qui bruissent, aux nuits étoilées, aux odeurs délicieuses des herbes et des forêts mouillées. Et toujours, en quelques lignes il obtient des tableaux pittoresques, nuancés, d'une magique harmonie. Il dit : « Le vent se plaignait dans les rocheuses ravines, entre les sapins qui se ployaient et craquaient, confondant leurs branches nues, pareilles aux cheveux d'une tête renversée avec horreur. La Gorgone courait dans les nuées dont les voiles semblaient mouler sa face » (1). Et l'on se représente le ciel désolé, comme on voit, dans une nuit étincelante « la Seine fluer, sous ses arches, avec des lenteurs de lagune » (2).

De quel charme, de quelle grâce, de quelle mélancolie est empreint le paysage breton que Villiers de l'Isle-Adam retrace dans l'*Intersigne*, et dont l'harmonie enchante : « L'aspect champêtre de cette maison, les croisées et leurs jalousies vertes, les trois marches

(1) *Contes Cruels*, p. 140.
(2) *Le secret de l'échafaud*, p. 5.

de grès, les lierres, les clématites et les roses-thé qui s'enchevêtraient sur les murs jusqu'au toit, d'où s'échappait, d'un tuyau à girouette, un petit nuage de fumée, m'inspirèrent des idées de recueillement, de santé et de paix profonde. Les arbres d'un verger voisin montraient, à travers un treillis d'enclos, leurs feuilles rouillées par l'énervante saison. Les deux fenêtres de l'unique étage brillaient des feux de l'Occident ; une niche où se tenait l'image d'un bienheureux était creusée entre elles. Je mis pied à terre, silencieusement : j'attachai le cheval au volet, et je levai le marteau de la porte, en jetant un coup d'œil de voyageur à l'horizon, derrière moi.

« Mais l'horizon brillait tellement sur les forêts de chênes lointains et de pins sauvages où les derniers oiseaux s'envolaient dans le soir, les eaux d'un étang couvert de roseaux, dans l'éloignement, réfléchissaient si solennellement le ciel, la nature était si belle, au milieu de ces airs calmés, dans cette campagne déserte, à ce moment où tombe le silence, que je restai — sans

quitter le marteau suspendu, — que je restai muet.

« O toi, pensai-je qui n'as point l'asile de tes rêves, et pour qui la terre de Chanaan, avec ses palmiers et ses eaux-vives, n'apparait pas, au milieu des aurores, après avoir tant marché sous de dures étoiles, voyageur si joyeux au départ et maintenant assombri, — cœur fait pour d'autres exils que ceux dont tu partages l'amertume avec des frères mauvais, — regarde ! Ici l'on peut s'asseoir sur la pierre de la mélancolie ! — Ici les rêves morts ressuscitent, devançant les moments de la tombe ! Si tu veux avoir le véritable désir de mourir, approche : ici la vue du ciel exalte jusqu'à l'oubli. » (1)

Il est impossible, en lisant ce passage si poétique, si grand, si grave, de ne pas se souvenir du récit délicieux que fait Rousseau de son séjour dans la petite île de Saint-Pierre au milieu du lac de Bienne, ou des pages douces, calmes, pleines de couleur, de Bernardin de Saint-Pierre dans les Har-

(1) *Contes Cruels*, p. 242.

monies, dans Paul et Virginie, ou bien encore des images magiques et musicales de Châteaubriand dans Atala. Mais nous aurons plus loin l'occasion de revenir sur ce point.

On a vu par le précédent passage de *l'Intersigne* que la contemplation de la nature ramène Villiers de l'Isle-Adam à lui-même : en effet, c'est lui-même, ce sont ses idées, ses rêves que partout il évoque ; ce n'est pas du document qu'il faut chercher dans ses œuvres, non plus que de la réalité, et ce qu'on appelle aujourd'hui des tranches de vie. L'esprit de Villiers de l'Isle-Adam vagabonde à travers l'irréel, et, à côté de paysages ou de descriptions actuelles très rares, il vous transmet des visions lointaines ou d'étranges hallucinations, en des peintures grandioses dont la beauté et la magnificence égalent celles de ses rêves.

Villiers de l'Isle-Adam se plaît à déployer la richesse de son imagination, soit que ses récits aient pour base ses seuls rêves, soit qu'à ses rêves il mêle un élément scientifique.

Un Orient évanoui, d'étranges palais,

des villes disparues, des héros fantastiques, des guerrières fabuleuses le hantent.

Elles sont sombres et mornes, les *Cités-Mortes* qui, sous des cieux blancs et déserts, gisent, effondrées au centre d'horribles forêts. Plus de sentiers, pas de souffles, de ramages ; un air chaud de mortels arômes répand « une bleue, enivrante et torturante sueur de parfums. » Rien ne trouble le silence, nul bruit n'inquiète la solitude » (1).

Quelle rumeur, quelle allégresse, au contraire, dans Bénarès, le soir où la multitude frémissante attend le retour d'Akédysséril, triomphatrice de deux rois. Au fond des brumes d'or, la ville sainte est violette ; le soleil couchant rougeoie et illumine les dômes des palais, au milieu des roses ondulantes et des forêts dorées aux ombrages bleuissants ; des jets d'eau s'élancent dans des jardins odorants, et leurs gouttes retombent en une neige couleur de feu. Dans les étincelantes eaux du Gange, le temple de Wishnou

(1) *Contes Cruels* : Souvenirs occultes.

l'éternel, les cent quatre-vingt-seize sanctuaires des Devas, réfléchissent leurs colonnades colossales pendant que leurs créneaux s'enfoncent dans la pourpre des lents nuages passants. L'immense ville, dont les portails réfractent les clartés aériennes, frissonne sous la lumière. Les citadelles environnantes se fondent en des teintes d'opale ; déjà scintillent les étoiles, et, à l'horizon, des silhouettes démesurées d'êtres divins s'érigent en élevant, à l'extrémité d'un bras gigantesque, dans l'immensité, un lotus de pierre (1).

Villiers de l'Isle-Adam était certainement doué d'une prodigieuse imagination pour qu'il lui fut possible d'avoir de pareils rêves, à Paris, dans une chambre sans meubles, couché par terre, écrivant fiévreusement au crayon sur des feuilles volantes ! Oui, c'est ainsi, ou dans un lit misérable d'hôtel, qu'il créait à ses désirs d'irréelles et grandioses satisfactions. Comme il avait peint Bénarès, il s'imaginera Sion, le palais et le trône de Salomon.

(1) *Le secret de l'échafaud :* Akédysséril.

Le roi-prophète, le Mage, l'époux du Cantique des Cantiques, le Grand Initié, revêtu d'une éblouissante tunique de pierreries, assis sur un trône de cyprès et d'or, est perdu en des songes sublimes... (1)

En des pages lumineuses, toutes vibrantes de lyrisme et d'émotion, Villiers de l'Isle-Adam nous révèle la venue d'un messager de Dieu, la visitation d'Azraël, au milieu de la foule effrayée, prosternée, courbée comme les plantes sous un vent d'orage.

Il a un mirage enchanteur, celui de la mystérieuse salle des Enchantements, du festin du soir que consacre le Roi, du souffle étouffant et prodigieux, de l'amoncellement des ombres qu'amène, dans la tempête de son vol, l'Annonciateur......

Ainsi, comme en un songe, Sara, au dernier acte d'Axel, suit, entre ses paupières à demi-fermées, une succession de mirages. Ses rêves radieux, en de courtes phrases, évoquent les beautés de la terre toute entière et

(1) *Contes Cruels* : L'annonciateur.

s'envolent légèrement de pays en pays, de continent en continent

C'est dans ces pages émues et grandioses d'Axel que l'on a le mieux l'impression de l'imagination de Villiers de l'Isle-Adam. et de son immense envolée : de ville en ville, de contrée en contrée, le lecteur est emporté vertigineusement ; les mots, les tournures de phrases, vifs, fulgurants, sont. d'une magnificence et d'un relief si ravissants, si harmonieux qu'on croit, en les lisant, entendre la plus suave musique.

Quelquefois un fait, un événement, une découverte scientifiques servent de base aux récits de Villiers de l'Isle-Adam, éveillent, aident ou guident son imagination.

Villiers de l'Isle-Adam, s'il n'a pas inventé, a renové le merveilleux ; il a su, usant d'une trame que lui procuraient les plus récentes inventions, donner libre essor à sa fantaisie, et mêler ainsi la poésie et la chimie, le naturel et l'artificiel, l'irréel et l'indiscutable, le rêve et le fait.

Son chef d'œuvre, en ce genre, est

L'Eve future, Là, Villiers de l'Isle-Adam au mieux de sa philosophie, interprète Edison et fait de lui un personnage de légende.

L'inventeur du téléphone, du phonographe, du microphone, a créé un être magnéto-électrique, de forme féminine, une imitation humaine, une Andréïde, auprès de laquelle les automates d'Albert le Grand, de Vaucanson, de Maëlzel, de Horner, avec leurs mouvements saccadés, leurs figures de cire, leurs grincements, ne sont que des épouvantails bons tout au plus à effrayer les moineaux.

A lord Ewald, que la sottise intolérable, la niaiserie insouciante, la plate suffisance d'Alicia Clary rebutent et dégoûtent, Edison, d'une voix stridente, les yeux étincelants, déclare, en défiant le hasard et l'inconnu : « Je tirerai la vivante à un second exemplaire, et transfigurée selon vos vœux ! Je doterai cette ombre de tous les chants de l'*Antonia* du conteur Hoffmann, de toutes les mysticités passionnées des Ligeïas d'Edgar Poë, de toutes les séductions ardentes de la

Vénus du puissant musicien Wagner ! Enfin, pour vous racheter l'être, je prétends pouvoir — et vous prouver d'avance, encore une fois, que positivement je le puis, — faire sortir du limon de l'actuelle Science-humaine un Etre *fait à notre image*, et qui nous sera, par conséquent, CE QUE NOUS SOMMES A DIEU » (1).

Edison a l'orgueil de prétendre que, avec l'électro-magnétisme et la Matière radiante, il tromperait le cœur d'une mère : ce n'est pas une intelligence qu'il prétend insuffler à son Andréïde, c'est l'intelligence même.

Grave, impassible, il expose à lord Ewald les divisions de son Andréïde ; ce sont le Système-vivant, le Médiateur-plastique, la Carnation, l'Epiderme.

Deux inducteurs correspondent au jeu des poumons d'or vierge de l'Andreïde ; des fils électriques remplacent les veines, les artères ; des disques de verre trempé transmettent ou arrêtent le mouvement ; un cylindre contient

(1) *L'Eve future*, p. 103.

l'émission de soixante-dix mouvements généraux ; deux phonographes d'or, un micromètre, des rubans d'étain, des fils d'acier, une ossature d'ivoire, deux buires de platine, quelques bielles, du vif-argent, un électro-aimant complètent l'Andréïde : quant à reproduire la carnation, la ressemblance de telle ou telle vivante, sa bouche, ses dents, les effluves de son corps, ses yeux, ses cheveux, son épiderme, tout cela n'est qu'un jeu pour Edison.

A chaque doigt de l'Andréïde Hadaly, des bagues ; les diverses pierres de leurs chatons sont toutes sensibles ; ces bagues, ou les perles de son collier, impressionnées, mettent l'Andréïde en mouvement, la font marcher, parler, s'asseoir et se comporter comme une vivante ; un peu d'eau, quelques sels, des pastilles de zinc, de bichromate de potasse, de peroxyde de plomb, parent à toute défaillance du mécanisme.

Mais si l'Andréïde diffère des vulgaires automates qui ne peuvent qu'induire l'homme à baisser la tête devant le dieu Chaos, si elle donne à l'homme le sentiment de sa puissance,

si les Titans regardent le ciel avec bravade, et prétendent faire mieux que la nature, il est un destin brutal qui anéantit leurs œuvres.

Ce n'est pas impunément que l'homme veut se faire l'égal de Dieu.

Au cours d'un incendie, qui amène un naufrage, l'Andréïde disparaît à tout jamais dans les profondeurs de l'Océan. Edison pâlit en apprenant cette nouvelle : « Et, songeur attristé, se perdant en des impressions inconnues, ses yeux s'étant reportés au dehors, sur la nuit, par la croisée ouverte, il écouta, pendant quelque temps, l'indifférent vent de l'hiver qui entrechoquait les branches noires, — puis son regard s'étant levé, enfin, vers les vieilles sphères lumineuses qui brûlaient, impassibles, entre les lourds nuages et sillonnaient, à l'infini, l'inconcevable mystère des cieux, il frissonna — de froid, sans doute, — en silence (1) ».

On trouve dans l'*Eve future* beaucoup de charme, de poésie, comme dans *Vera*, *l'Amour du naturel*, *l'Intersigne* etc...

(1) *L'Eve future*, p. 374.

mais il est de nombreuses œuvres de Villiers de l'Isle-Adam dont le style est absolument différent.

L'ironie chez Villiers de l'Isle-Adam perce toujours, même dans ses œuvres les plus sérieuses, les plus poétiques, les plus graves et les plus élevées ; Villers de l'Isle-Adam se montre ironique quand il reste dans sa sphère, quand il plane au-dessus des vulgaires humains et se moque finement de leur bêtise ; mais il sait devenir prud'hommesque, et d'une banalité voulue, quand, par son style, il se met au niveau de ses héros, en empruntant leur langage et leurs idées. Son ironie est donc tantôt fine, acérée, mordante, tantôt lourde, épaisse, écrasante.

Villiers de l'Isle-Adam procède par traits hautains, prestes, qui surprennent l'adversaire, ou par des phrases graves, sérieuses, qu'il assène ainsi qu'un coup de massue ; d'autres fois encore, un conte est entièrement ironique, de forme et d'idée.

En somme l'ironie chez Villiers de l'Isle-Adam est triple. Il y a d'abord l'ironie en quelque sorte usuelle ; c'est

celle qu'ont dans la bouche *Axel*, *Elisabeth*, *Lenoir*, *lord Ewald* ; mais il y a aussi l'ironie latente, qui perce à peine, dans *Vox populi*, *Virginie et Paul*, *Les Brigands*, *A s'y méprendre*, *Les amies de pension*, *Les demoiselles de Bienfilâtre*, *Me Pied*, *Les plagiaires de la foudre*, *Les deux Augures*, *Sombre récit, conteur plus sombre*, *L'amour du naturel*, *La légende moderne*, etc...

Ici Villiers de l'Isle-Adam met en scène des personnages réels, parlant comme tout le monde, employant les mêmes mots, faisant les mêmes gestes, accomplissant les mêmes actions.

Ce qui traduit l'ironie de l'auteur, c'est la gravité, la manière imperturbable dont il dépeint les dérisoires banalités de la vie, la pompe avec laquelle il expose de futiles détails et des gestes dénués de toute majesté.

Le père des demoiselles de Bienfilâtre (1) parle comme un héros de Corneille ;

(1) « dont le métier consistait, principalement, à se suspendre, à chaque instant, avec des attitudes désespérées, à cette longue torsade qui correspond à la serrure d'une porte cochère. Dur métier ! et pour recueillir, à peine et clairsemés, quelques deniers à Dieu !!! » *Contes Cruels*, p. 4.

les bourgeois débonnaires des Brigands agissent comme les plus vaillants guerriers ; Virginie et Paul, n'était un écho malencontreux, auraient la délicatesse et l'innocence de leurs célèbres homonymes.

En somme les personnages de Villiers de l'Isle-Adam ne sont ni déformés, ni grossis, ni caricaturés ; ils sont simplement *situés* de telle façon qu'un comique intense se dégage de leurs gestes, de leurs paroles et de leurs actions.

Toute autre est l'ironie de Villiers de l'Isle-Adam quand elle éclate, dans ses contes scientifiques ou dans ses contes politiques. *L'Affichage céleste*, *la Machine à gloire*, *l'Appareil pour l'analyse chimique du dernier soupir*, *le Traitement du docteur Tristan*, nous montrent que l'intelligence, la gloire, la parole, l'esprit, l'amour même, peuvent s'obtenir par un moyen purement physique. La raison, le progrès emportent tout en leur torrent : l'obscurantisme recule effrayé, et le bon sens triomphe. Le bon sens ! nous voyons dans Tribulat Bonhomet quelle différence il y a entre le

bon sens et l'esprit qu'éclaire une lumière supérieure.

Le socle de la statue, *La légende présidentielle*, *Un gendre insigne*, nous prouvent en quel dédain Villiers de l'Isle-Adam tenait les politiciens sonores les hâbleurs stériles, les tonitruants et boursouflés « grands hommes ». Ici son ironie, comme dans Tribulat Bonhomet est énorme; quelquefois elle se fait triviale, burlesque, un peu grossière ; c'est qu'alors Villiers de l'Isle-Adam raille d'épais orateurs. de méprisables histrions, et la médiocrité opportuniste de bateleurs politiques.

Il est d'autres contes où la raillerie de Villiers de l'Isle-Adam nous paraît beaucoup moins compréhensible ; dans ceux-là il tire des conséquences peut-être prophétiques de faits. d'actes que la vie courante admet aujourd'hui. *Notre Seigneur Jésus-Christ sur les planches*, *L'inquiéteur* (1), *Une profession nouvelle*,

(1) Les mémoires de Golovkine, parus en 1905, contiennent un exemple semblable à celui de l'inquiéteur ; c'est un horrible moyen employé par Catherine II pour empêcher son fils Paul, plus tard Paul Ier, de succomber au désespoir que lui causait la mort de sa femme Nathalie.

l'Agence du Chandelier d'or prouvent une fois de plus combien Villiers de l'Isle-Adam était attaché aux vieilles et saintes idées de ses ancêtres. C'est presque un blasphème pour lui que de mettre Jésus-Christ à la scène ; pourtant les siècles de foi du moyen âge n'hésitaient pas à représenter, et dans l'église même, des drames sacrés. C'est aussi pour Villiers quelque chose de monstrueux que l'agence du Chandelier d'or, qui facilite les divorces ; car pour lui le mariage, sacrement, est indissoluble ; aujourd'hui où le divorce par consentement mutuel est entré dans nos mœurs et sera demain dans la loi, nous comprenons peu les scrupules de Villiers de l'Isle-Adam, qui nous paraissent d'un autre âge.

Dans ces contes, si nous ne comprenons que peu la raillerie de Villiers de l'Isle-Adam, du moins l'apercevons-nous ; dans le *Réalisme dans la Peine de mort*, *L'instant de Dieu*, au contraire, nous hésitons à croire que Villiers de l'Isle-Adam ait parlé sérieusement ; c'est cependant incontestable ; mais pour n'en pas douter, on a besoin de

se rappeler la Foi de l'auteur, sa croyance aux miracles, aux sacrements, à l'Eglise chrétienne. Villiers de l'Isle-Adam, si quelqu'un avait cru voir de l'ironie ou de l'irrespect dans ces contes, l'aurait mis immédiatement sur le même pied de banalité, de ridicule et d'ignorance que le héros de : *Sombre récit, conteur plus sombre* ; sa foi ne se bornait pas à la pratique d'une religion dont il observait rigoureusement et pieusement les préceptes.

A côté de leurs qualités, car elles sont pleines de poésie, de charme, d'harmonie, de force, d'énergie, de mouvement, d'éloquence, d'ironie, les œuvres de Villiers de l'Isle-Adam présentent quelques assez graves défauts.

Villiers de l'Isle-Adam emploie souvent des images un peu forcées ; enfin on peut lui reprocher de la grandiloquence, de l'apprêt, un certain manque de simplicité, et même quelquefois de l'obscurité.

« Quant au style » déclare Villiers de l'Isle-Adam dans sa préface du *Nouveau Monde*, « je dirai que la grandeur du

sujet nécessitait le ton que j'ai pris et qu'il est facile de critiquer.» Ce style pompeux, mélodramatique, étant voulu, bornons-nous à mentionner tout ce qu'il y a d'exagération, de faux goût et quelquefois de vulgarité un peu banale dans les figures de *Mistress Andrews*, *L'homme qui marche sous terre*, *La Sorcière Monna-Jaheli*, *Madame de Walburg*, *Tannucio*, etc... D'ailleurs cette enflure de style ne se retrouve dans aucun conte de Villiers de l'Isle-Adam, qui l'employait uniquement dans ses pièces de théâtre; nous laissons volontairement de côté les satires politiques qui occupent une place à part dans ses œuvres.

Villiers de l'Isle-Adam excelle à terminer un conte, un chapitre, par une période sonore, cadencée, harmonieuse, musicale. Quand *Lysiane d'Aubelleyne*, âme de lumière, a prononcé ses vœux dans la chapelle du Carmel, le héros de *L'Amour suprême* exprime en ces termes la douleur qu'il éprouve à recevoir le sublime adieu de la jeune fille qui ensevelit à jamais sa vie, sa beauté périssable : « Et depuis, grandi par le

souvenir de cette Béatrice, je sens toujours, au fond de mes prunelles, ce mystique regard, pareil sans doute à celui qui, tout chargé de l'exil d'ici-bas, remplit à jamais de l'ardeur nostalgique du Ciel les yeux de Dante Alighieri » (1).

Lucienne Emery, si on lui demande le motif de ses toilettes toujours sombres, répond d'un ton enjoué, « mais son éventail de deuil palpite, alors, sur son sein, comme l'aile d'une phalène sur une pierre tombale (2) »

Partout, dans les *Contes cruels*, dans *Axel*, dans divers autres contes, une image finale qui non seulement couronne un morceau, mais, suivant le mot de Sainte-Beuve, le *panache*. Ces images brillantes sont des plus belles, et on ne pourrait que les admirer sans réserve si Villiers de l'Isle-Adam ne paraissait en avoir abusé : il s'est fait un procédé, une manière, de beautés qui auraient gagné à être moins amenées ; lui faire ce reproche, c'est d'ailleurs protester contre l'excès d'une qualité, heureux

(1) *Le secret de l'échafaud*, p. 22.
(2) *Contes Cruels*, p. 167.

défaut dont beaucoup de littérateurs contemporains sont absolument dépourvus.

C'est ici que l'on peut rapprocher Villiers de l'Isle-Adam de Chateaubriand. Villiers a de Chateaubriand la grandeur, la beauté des périodes, l'étendue des tableaux, la majesté des impressions. Comme Chateaubrand, il possède l'art de créer, d'employer, de réunir les images, de les développer ; comme lui il a de ces expressions, de ces mots, de ces sons qui rappellent ou égalent la *cime indéterminée des forêts, le désert qui déroule ses solitudes démesurées, le ciel noyé de la Scandinavie*, etc... et qui suffiraient à faire de lui un peintre et un poète.

Mais, comme chez Chateaubriand, on trouve souvent chez Villiers de l'Isle-Adam les preuves d'artifices de son imagination ; son talent en effet semble manquer de discrétion dans l'art de grouper, en les fondant au récit, les images ; il sait toutefois respecter la vérité : son imagination, sa sensibilité, son enthousiasme d'artiste transfor-

ment et embellissent les faits et les idées plutôt qu'ils ne les créent de toutes pièces.

Le manque de simplicité, qui va quelquefois jusqu'à l'obscurité, est assez fréquent chez Villiers de l'Isle-Adam ; son style est souvent contorsionné : « Les quelques doutes se sont dissipés qui nous faisaient appréhender autour de vous la présence du malin esprit. Bien est-il vrai qu'en un tel jour nous eussions écarté de nos pensées, à votre sujet, toute supposition inquiète » (1).

Des phrases apprêtées, démesurément longues, ne sont pas rares.

« Eh bien, puisque d'une part, lorsqu'il s'agit d'une œuvre de salut, l'Eglise n'hésite pas à s'adjoindre les ressources de la Science, et que, maintes fois, le Souverain Pontife accepta le secours... par exemple de l'électricité (cette apparente humiliation du tonnerre), pour expédier « par dépêche contrôlée » l'absolution papale à d'augustes moribonds, voire à de simples personnages pieux, — puisque, d'autre

(1) *Axel*, p. 11.

part, le prêtre, tardivement appelé au chevet d'un agonisant évanoui, demande, tous les jours, au médecin « si la science peut faire *ouvrir les yeux* un seul instant, à ce malade en délire— le temps seulement, de lui offrir l'absolution... et puisque, enfin, le chrétien part de cet éternel principe que, la clémence de Dieu étant sans bornes, bien osé serait celui qui (pauvre ombre obscure, demain disparue, de tous oubliée) prétendrait, dans le temps, au nom de la Raison d'un jour, assigner une limite à la Bonté-Réparatrice, — oui, j'avoue, humblement, ne pas bien apercevoir en vertu de quel motif précis clair, nettement exprimé, le Christianisme, ici, pour la première fois, se refuserait à suivre la Science — même sur l'extravagant terrain qu'elle vient de choisir (1) ».

Ces phrases, dont un seul exemple suffit ,leurs termes, la disposition même de ces termes, laissent supposer que Villiers de l'Isle-Adam qui, nous l'avons déjà vu, n'est pas ennemi du mélo-

(1) *Le secret de l'échafaud*, p. 57.

drame, a cherché tout simplement un effet.

Villiers de l'Isle-Adam cherche l'effet quand il dit Hiérouschalaïm, Schelomo, Nëbou-Kudurri-Ousour, Schemouël, quand il fait étalage d'une érudition que l'on peut trouver suspecte dans ses œuvres de jeunesse, déplacée dans ses œuvres d'âge mûr, quand il entasse dans un conte trop de détails de couleur locale, quand il emploie des termes peu usités, quand, en tête de contes, de romans, il place des épigraphes empruntées aux époques les plus diverses, aux auteurs les plus différents, aux langues les plus variées (1), quand enfin il fait défiler dans la bouche de quelques-uns de ses héros une succession de citations.

Villiers de l'Isle-Adam cherche aussi

(1) Villiers de l'Isle-Adam a employé des épigraphes empruntées à Saint Bernard, Saint Jérôme, Saint Bruno, l'Evangile, des vieux cantiques, Isaïe, Salomon, Les Livres Hindous, le Coran, la Kabbale, les Stoïciens, Plutarque, Ovide, Virgile, Horace, Shakespeare, Milton, Byron, Faust, Heine, Wagner, Edgar Poë, Thomas de Quincey, Kropotkine, Théophile Gautier, Musset, dom Guéranger, Lamartine, Verlaine, Renan, Napoléon, Leconte de l'Isle, de Goncourt, Balzac, Mallarmé, Baudelaire, d'Aurevilly, La Fontaine, Hugo, Flaubert, etc...

l'effet par l'usage immodéré des italiques des tirets, des alinéas, des points, des capitales : tout cela constitue une espèce de *crescendo*, un appel à l'attention, à l'admiration, à l'applaudissement, qui sont dépourvus de discrétion et de simplicité. Dans la même phrase, il emploie tous les caractères :

... mon raisonnement COINCIDERA, s'il est strict, avec l'ESSENCE même des choses, puisqu'il impliquera, en contenu, cette NECESSITE qui fait le fonds des choses (1)

... Quoi ! *l'on n'eût pas trouvé*, — dites-vous, de *coq vivant dans Jérusalem ?* Vous vous trompez ! Il y en avait UN ! Et c'est bien de celui-là que ce Jésus, de Nazareth, doit avoir voulu parler, — puisque ce texte précise « LE » COQ, et non pas « un » coq (2).

... Mais, — et ceci est un élémentaire article de foi ! — ses péchés *lui sont déjà remis*, à celle qui, en l'oubli de tout souci de ce monde, peut en agir avec cette confiance d'élue ! à la *déjà délivrée* des sept démons, à celle dont les prunelles de voyante et l'âme illuminée remarquent si peu le *physique* du Sauveur que, Jésus étant ressuscité et lui apparaissant devant le sépulcre, vide, ***elle ne le reconnaît même pas***, le regardant en simple humaine, et le prend *pour le* JARDINIER *du champ de mort*, et s'écrie, en un transport d'outre-monde : « Dites-moi, je vous prie, où vous l'avez mis, afin que j'aille et que JE L'EMPORTE (3).

(1) *Tribulat Bonhomet*, p. 152.
(2) *Nouveaux Contes Cruels*, p. 129.
(3) *Chez les passants*, p. 36.

... Il consiste en une appréhension, une ANXIÉTÉ sans motif précis, une AFFRE, en un mot, qui... (1

N'est-ce pas aussi l'effet que recherche également Villiers de l'Isle-Adam quand il emploie des termes étranges, désuets ou inconnus ? Il se sert souvent de mots tirés du latin, qu'il francise, de tournures latines, de vieux mots français tombés dans l'oubli ; ou encore il crée des mots, des adjectifs, des verbes, des adverbes qui sont quelquefois des néologismes prétentieux, sans harmonie ni élégance.

Notons, en une énumération un peu longue, mais nécessaire :

Le couteau-glaive *intersecte* le cou du patient.

(*Le secret de l'échafaud*

Cette tête sera immédiatement enserrée, à sa lig[illegible] *prosection*...

(*L'instant de Dieu.*)

... les grands tigres *longibandes*...

(*La légende de l'éléphant blanc.*)

(1) *Tribulat Bonhomet* p. 54.

... de *bifides* redites...

(N.S.J.C. *sur les planches.*)

... des confidences *trémolantes*...

(*Tribulat Bonhomet*, p. 17.)

... je lui fus *grat* de son silence...

(*Id.*, p. 160.)

Elle parlait d'une voix *trémébonde*...

(*Id.*, p. 252.)

... ses talons *ensellés* de longs éperons d'or...

(*Id.*)

... l'osseux et *gigantal* (1) docteur...

(*Tribulat Bonhomet*, p. 5.)

... un Tantale *désassoiffé*...

(*L'agence du Chandelier d'or.*)

Je suis un *angoisseux*...

(*Tribulat Bonhomet*, p. 56.)

(1) On trouve dans RABELAIS « la desconfite *gigantale* » mais cet adjectif ridicule ne devrait pas sortir de la langue comique. C'est « pour se gaudir et pour rigoler » que, d'après M. Paul Stapfer, Rabelais l'a employé.

... ses opimes et *absconses* méditations...

(*Les deux augures.*)

... un impudent *malvat*...

(*Id.*)

... des gaz hilarants et *dacryphores*. .

(*La machine à gloire.*)

... une provenance *accade* ou troglodyte...

(*Le convive des dernières fêtes.*)

Nouvelle et, cette fois, immense explosion de cris, imitant, — avec bonheur, même, — ceux de diverses familles, catégories et groupes de l'animalité; c'est-à-dire *bubulants*, *grouinants*, *canquetants*, *coraillants*, *ucubérants*, *coquelicants*, *cacardants*, *coucouants*, *crételants*, *fringottants*, *glougloutants*, *huissants*, *margottants*, *gloussants*, *stridulants*, *tirelants*, *trompettants et tutubérants*.

(*La couronne présidentielle.*)

... des tissus aux *bariolures* éteintes...

(*Akédysséril.*)

... cette obscure *feintise*...

(*Sentimentalisme.*)

Cette sorte d'« *angélisme* » futile...

(*L'amour sublime.*)

...les *pâlissements* de l'absence...
(*Le meilleur amour.*)

... des *ajoutis* et des nuances...
(N. S. J. C. *sur les planches.*)

... dans les *écreboissées* où perchent les funestes oiseaux.
(*L'intersigne.*)

Le vieil homme... *augural* intercesseur...
(*Vox populi.*)

... un de ces hommes qui traitent les honnêtes bourgeois de « matière *abonnable.* »
(*Les deux augures.*)

... l'archet *sabbatique* de Strauss...
(*Le convive des dernières fêtes.*)

... des indécisions *peccamineuses*...
(*Axel.*)

... le flave et *smynthien* C...
(*Le convive des dernières fêtes.*)

... quelque amour *penthésiléen*...
(*Id.*

Les rideaux, *long-tombant*...
(*L'enjeu.*)

...son front *ébriolé*...
(*Tribulat Bonhomet.*)

... l'insanité *sensorielle...*

(*L'étonnant couple Moutonnet.*)

... l'*illécébrant* bestiaire...

(*Aux chrétiens les lions,*)

... un *coronoïde hippoglottide rostral...*

(*Id.*)

... les garçons de café leur *désacrocchaient* les chapeaux...

(*Le désir d'être un homme.*)

Assez de prosateurs officiels trouveront à *héserber* en cette première gerbe trop fleurie...

(*Lettre sur un livre.*)

La mer ? un gros câble en *aniaise* l'immensité bien surfaite...

(*L'amour du naturel.*)

Il importe de *nettifier* cette situation...

(*La tentation de Saint Antoine.*)

... les lunettes y demeuraient suspendues « *damoclétiquement.* »

(*Une soirée chez Nina de Villard.*)

Je dressai *componctueusement* l'oreille...

(*Tribulat Bonhomet.*)

Dans son théâtre, Villiers de l'Isle-Adam cherche également l'effet : son

romantisme apparaît dans toutes ses pièces, dans *Elen*, dans *Morgane*, dans le *Nouveau Monde*, dans *l'Evasion* ; il faut mettre à part *Axel*, qui, quoique divisé en actes et scènes, n'est évidemment pas écrit pour le théâtre, et *La Révolte*, au style clair, net, à l'allure vive et sobre. L'usage de petits moyens, de ficelles, destinés à frapper l'esprit du spectateur, à l'émouvoir, ou à l'effrayer, l'emploi de procédés chers à Pixérécourt, Anicet Bourgeois, Soulié, Capendu, etc... semble indigne de Villiers de l'Isle-Adam.

Dans *Elen*, il ne manque ni attaque de brigands, ni enlèvements, ni narcotique, ni fleurs empoisonnées ; dans *Morgane*, partout des cachots, des trappes, des complots, mais les fleurs empoisonnées sont remplacées par des gants empoisonnés.

Dans ces pièces, comme dans *le Nouveau Monde*, ces accessoires vieillis des drames de la première moitié du XIXe siècle tiennent à l'ensemble et sont nécessaires à l'action ; ils semblent bien moins à leur place dans Axel où, au deuxième acte, le *Monde tragique*,

Villiers de l'Isle-Adam a en quelque sorte cadencé le dialogue sévère et hautain du commandeur Kaspas d'Auërsperg et d'Axel par le fracar grandissant d'une tempête, avec de violentes rafales, la pluie qui bruit aux vitraux, la foudre qui gronde, les coups de tonnerre assourdissants(1). Vraiment tout cela, de mise dans *Trente ans ou la vie d'un joueur*, est un hors-d'œuvre dans Axel : Villiers de l'Isle-Adam aurait pu se dispenser de ces habiletés scéniques dont son drame sublime n'avait nul besoin ; il aurait d'autant plus pu le faire qu'il savait fort bien apprécier le peu de valeur de ces moyens et de ces ficelles qu'il jugeait méprisables. Lui-même, dans la préface du *Nouveau Monde*, s'excuse de les employer, et, d'ailleurs, la préface de *La Révolte* nous montre qu'il se réjouit de ne pas parler la même langue que les Magnard, les Sarcey, les Wollf, critiques « qui prétendent nous instruire et instruire la foule alors qu'ils ne comprennent même pas ce dont nous

(1) V. *Axel*, II, p. 76, 90, 139, 147, 186, 196.

leur parlons ». Or il faut comprendre quand on a pour métier de juger, et ne pas confondre *gloire* avec *succès*.

Un certain style, une charpente, des ficelles séduisent et amusent l'esprit de la foule à qui les complications routinières avec leurs quiproquos, leurs intrigues, leurs dénouements, sont nécessaires, mais Villiers de l'Isle-Adam prétend faire, en risquant *La Révolte*, un premier essai pour briser les « soi-disant règles déshonorantes » : la foule doit penser elle-même, hors du moule breveté, et non par deux ou trois cerveaux stérilisés par leur fonction. C'est la foule qu'il faut réveiller, et elle fera justice.

Ce sont les mêmes idées que nous retrouvons quand Villiers de l'Isle-Adam fait de la critique, qu'il s'occupe de théâtre dans *Le Candidat*, *Le cas extraordinaire de Monsieur Francisque Sarcey*, *Hamlet*, de musique dans *Souvenir*, *La légende moderne*, *Augusta Holmès*, de peinture dans *Peintures décoratives du foyer de l'Opéra*, de littérature dans *Lettre sur un livre*, *La tentation de Saint-Antoine*. *Une soirée*

chez Nina de Villard, etc..... les succès passagers sont toujours opposés à la gloire, peut être tardive, mais impérissable, les amuseurs aux talents d'élite et aux robustes volontés, et le métier au génie. Dans la bouche de Wagner, dont il a tracé une grandiose et lumineuse figure, Villiers de l'Isle-Adam a placé les plus purs et quelquefois les plus subtils arguments. Wagner, qu'on traite tout d'abord de fou, d'insensé, qui vit dans la bohème et la misère, sait qu'il a l'âme vibrante d'une magie nouvelle ; il ose se comparer à Orphée, Beethoven, Mozart ; il devine que, des confins de la terre, les peuples se rendront à *son* théâtre, pour entendre *sa* musique ; il prévoit les triomphes futurs (1) ; c'est qu'il a la foi, une foi brûlante, sacrée, à laquelle s'allie une science consommée (2), et que son génie est prophétique.

Si les goûts littéraires de Villiers de l'Isle-Adam l'éloignaient des grossiers chercheurs de succès faciles, si chers aux futiles engouements de nos contem-

(1) *La légende moderne.*
(2) *Souvenir-Augusta Holmès.*

porains, ses idées aristocratiques lui rendirent également toujours méprisables les roueries de la politique et du parlementarisme. Le royaliste et le breton se réveillent chez lui chaque fois qu'il trouve l'cccasion de se moquer des députés, de la Chambre, des ministres ou du gouvernement, de ces hommes frivoles qui, pour réussir, ont sans cesse à la bouche les mots de *bien*, *de progrès*, *de fraternité :* celui-ci est particulièrement lucratif à notre époque pour tout homme ayant les mains vides, mais ouvertes.

Les parlementaires sont des niais, hâbleurs et braillards, pour qui « le mysticisme brumeux » disparaît traversé par le « soleil levant de la science »; des mots sonores, des phrases creuses leur suffisent ; ils n'ont aucune vertu, militaire, ou même domestique, et surtout aucune idée. Leur plus parfait représentant, c'est Pantaléon Gambade, grand homme, patriote d'occasion, d'une incapacité fougueuse. « Devant le fatras de ses discours, étalés sous mes yeux, je me trouve en présence d'un tel néant que je ne puis distinguer, qu'au

microscope, ce patriotique homme d'affaires puisque, malgré le volume de sa voix, je ne pourrais *l'entendre* qu'au microphone. En fait « d'attitude politique » on doit exiger autre chose d'un grand homme que de se tenir l'œil au ciel, une main sur le ventre et l'autre dans la poche (dans le sac, parfois) en pérorant à tue-tête, à l'aide de poumons forains, ces sordides lieux communs dont le propre est d'escroquer toujours, et par milliers, les votes et l'enthousiasme des cœurs bas, des intelligences de cabarets, des êtres sans Dieu. Personne, jamais, même parmi ses plus caudataires fervents, n'a pris au sérieux ce chantre retors de tous les lutrins de barrière » (1).

Nous avons vu (2) par quel moyen très simple Pantaléon Gambade — Léon Gambetta — est devenu un miraculeux orateur : un vieux solde de mots de sept à huit syllabes, recueillis dans les discours d'anciennes Chambres, écrits sur des bouts de papier, mis dans un chapeau, mélangés, puis articulés

(1) *Le socle de la Statue.*
(2) p. 21.

avec sang-froid et cohésion, suffit pour atteindre au summum de l'art, en matière de tribune. Non seulement les mots suffisent, mais il ne faut jamais émettre d'idées dans un discours. « Plus on émet d'idées, plus on s'émiette ! Moins donc —écrit Gambade à son père, vieil épicier méridional — moins donc on paraît sérieux, puisqu'on se livre dans ses idées, chacune d'elles semblant donner notre mesure ! ! ! Donc, JAMAIS *d'idées !* A chaque douzaine d'années de suprématie, j'espère bien pouvoir défier le pays d'en découvrir *une*, mais ce qui s'appelle UNE SEULE, dans tous les discours que j'aurai prononcés... N'ayant pas le temps de discuter avec la niaiserie publique, je suis déterminé à être en paroles, toujours et *quand même*, de son avis, — comme un nommé Lycurgue m'en a donné l'exemple, autrefois..... On ne m'accusera pas de m'être répété, car j'aurai le mérite énorme de n'avoir rien dit... AFIN DE NE PAS ÊTRE MÉPRISÉ » (1).

Gambade annonce quel sera le moule

(1) *Le socle de la statue.*

secret de ses discours. Ce sera celui-ci : « Frères, le Roi disait : *Nous voulons* ; vous dites : Je veux ; je viens vous dire : Il faut !... Quoi ?... Qu'est-ce ?... Que faut-il ?... Il faut la Science ! ! ! le progrès ! ! ! la vie pour tous ! ! ! le LIBRE développement de chacun selon ses aptitudes, dans la grande famille sociale ! ! ! Il faut LA LUMIÈRE ! ! ! etc. etc... Et ces paroles, toutes gonflées pour moi de puissance et d'or, je les articulerai d'un ton et d'un organe qui finiront par faire croire à la France éblouie *que j'ai qualité pour les définir, les nettifier et en incarner le sens dans les actes du pays*. Oubliant, dans son trouble de me demander mes définitions et mes papiers, elle ne verra plus en moi que l'INVENTEUR MÊME, l'inventeur INESPÉRÉ, le Christophe Colomb de ces vocables vermoulus, démodés avant le Déluge, et dont la vogue est de retour » (1).

Les députés qui figurent dans les contes de Villiers de l'Isle-Adam ne valent pas mieux que leur maître Pan-

(1) *Le socle de la statue.*

taléon Gambade. Ce sont tous des arrivistes, des hommes d'affaires, des nullités, quand ce ne sont pas des « anciens forçats, des incendiaires, des échappés de bagne » (1) : après tout, ils sont dignes de leurs électeurs ; que faut-il, en effet, de nos jours, aux yeux de la majorité des électeurs, pour mériter la médaille législative ? « Savoir se garder, tout d'abord, d'écrire — ou d'avoir écrit — le moindre beau livre ; savoir se priver d'être doué, en aucun art, d'un immense talent ; affecter de mépriser comme frivole tout ce qui touche aux productions de pure intelligence ; c'est-à-dire n'en parler jamais qu'avec un sourire protecteur, distrait et placide ; savoir, habilement, donner de soi l'impression d'une saine médiocrité, etc..... » (2)

En somme, ce qui effraie Villiers de l'Isle-Adam, c'est la démagogie, c'est même simplement la démocratie : on comprend dès lors combien, champion de la Foi, de la religion, de la famille et des vieilles traditions, il aurait protesté

(1) *M. Pied.*
(2) *L'amour du naturel.*

s'il s'était vu prendre pour l'apôtre du féminisme, des femmes en révolte contre les « devoirs du mariage, leurs maris, désireuses d'être débarrassées de tout lien, de toutes chaînes, et de vivre en pleine liberté physique et morale. »

Or Villiers de l'Isle-Adam, dans *la Révolte*, ne prend pas plus parti pour le féminisme que ne le fait Ibsen dans *Maison de poupée* : ni Nora, ni Elisabeth ne se soulèvent contre le mariage en général.

L'union des époux Helmer, dans *Maison de poupée*, repose, comme celle d'Elisabeth et de Félix, dans la *Révolte*, sur un mensonge. « L'on a eu beau nous marier, on ne nous a pas unis ensemble » dit Elisabeth ; de même, Nora, en quittant son mari, lui déclare que leur union n'est pas un véritable mariage.

Nous connaissons déjà Félix ; nous l'avons vu (1), homme d'affaires, âpre et cupide, sarcastique, railleur, insoucieux de toute idée élevée, foulant aux pieds tout ce qui n'est pas le grossier et vulgaire sens commun.

(1) p. 31.

Torvald Helmer, au contraire, est un bon garçon, honnête et timide, heureux de vivre dans un foyer plein de douceur et de charme ; il prodigue à sa femme les noms d'amitié les plus tendres : Nora est l'alouette qui gazouille, le petit oiseau chanteur, l'écureuil qui remue, le gentil petit étourneau ; tout ce que lui demandera sa femme, Helmer le fera ; à Noël, selon son désir, il saura suspendre dans l'arbre une belle enveloppe de papier doré, dont le contenu la ravira.

Si Torvald Helmer est bon, il est d'une étroite mesquinerie de caractère : toujours à la recherche des convenances, il aurait de l'indulgence pour un de ses employés, l'avocat Krogstad, qui a commis quelques indélicatesses, si celui-ci n'était pas son ami d'enfance, et ne lui infligeait pas la familiarité d'un tutoiement gênant.

Il est plus sentimental que Félix ; il admire la beauté de sa femme au bal. Un jour, enthousiasmé, il proclame qu'il voudrait voir Nora menacée d'un danger, pour pouvoir exposer sa vie, donner son sang, risquer tout, tout pour la

protéger ; mais, si le danger se présente, Torvald Helmer se révèle égoïste et bas : « Tu as détruit mon bonheur, tu as anéanti mon avenir..... Ainsi je puis être coulé à fond par la légèreté d'une femme », crie-t-il à Nora.

Félix, lorsque Elisabeth le quitte, regrette non pas sa femme, mais sa comptable, qui lui aurait été si utile au moment de la balance du semestre ; il étouffe à la pensée de la solitude prochaine...

Helmer, apprenant le faux commis par sa femme, ne songe qu'à sauver les apparences, à étouffer l'affaire. L'heureux dénouement de l'aventure ne lui arrache que ce cri : « Je suis sauvé ! Nora, je suis sauvé ! »

« Et moi ? » riposte amèrement Nora.

Nora a aimé son mari ; auprès de lui, elle était gaie, insoucieuse ; elle chérissait ses enfants. L'attitude de son mari, qui apprend son faux, lui dessille les yeux et Nora s'aperçoit subitement qu'elle a été poupée-femme chez son mari, comme elle avait été poupée-enfant chez son père, et que ses enfants, à leur tour, sont ses poupées à elle.

Le mari d'Elisabeth, au contraire lui a toujours été indifférent : c'est dès le début de son mariage qu'elle a senti qu'il y avait une différence d'espèce essentielle entre son caractère et celui de Félix. Elle attend, pour le quitter, de lui payer en quelque sorte une rançon en lui rendant des services assidus.

Nora veut s'élever elle-même, se rendre compte d'elle-même et de tout ce qui l'entoure. Elle ne se connaît pas encore, au moment où elle comprend son mari pour la première fois, tandis qu'Elisabeth, depuis son mariage, meurt de son vivant, auprès de Félix pour qui la science de la vie est de ne jamais rêver. « Qu'est-ce que c'est que ça, rêver ? » demandera Félix. Et Elisabeth tranquillement, lui répondra : « Eh bien, rêver, c'est, d'abord, oublier la toute-puissance des esprits inférieurs mille fois plus abjects que la sottise ! C'est cesser d'entendre les irrémédiables cris des spoliés éternels ! C'est oublier les humiliations que chacun subit et que tous infligent et que vous appelez la vie sociale ! C'est oublier ces soi-disant devoirs qui révoltent la cons-

cience et ne sont autres que l'amour des intérêts bas et immédiats au nom desquels il est permis de demeurer distrait devant la misère des déshérités ! C'est contempler, au fond de ses pensées, un monde occulte dont les réalités extérieures sont à peine le reflet !..... C'est renforcer l'invincible espoir dans la mort, déjà prochaine, monsieur ! C'est se ressaisir dans l'impérissable ! C'est se sentir solitaire, mais éternelle ! C'est aimer l'idéale beauté, librement, comme courent les fleuves à la mer ! Et le reste des passe-temps ou des devoirs ne vaut pas un soleil dans ces temps maudits où je suis forcée de vivre. Au fond, rêver, c'est mourir ; mais c'est mourir, au moins, en silence, et avec un peu de ciel dans les yeux ! »

Elisabeth et Nora se ressemblent : toutes deux veulent vivre, délivrées, mais Nora n'est pas encore aussi pleinement consciente de l'idéal que l'est Elisabeth et les bases, les motifs de sa brusque évolution sont en quelque sorte si irréfléchis que son insouciance, sa futilité reprendront peut-être rapidement le dessus et la ra-

mèneront dans les bras de Torvald Helmer.

Jules Lemaître est d'avis que toutes les idées d'Ibsen se retrouvent dans George Sand, qu'Indiana, c'est Nora : elle s'enfuit de chez le colonel Delmare dans le même sentiment que Nora de chez Helmer.

Elisabeth a, elle aussi, précédé Nora de près de dix années (1).

Elisabeth tient, dans l'œuvre de Villiers de l'Isle-Adam, à ces êtres supérieurs, tels que Frédérique d'Alleplaine, Claire Lenoir, etc... qui ne veulent pas être asservis et revendiquent leurs droits à la vie, à l'art, à la lumière et à la beauté ; Villiers de l'Isle-Adam n'a jamais élevé contre le mariage d'une façon générale la moindre protestation, tandis qu'Ibsen a fait très souvent le procès du mariage tel qu'il est compris.

En somme, c'est surtout parce que Nora quitte le domicile conjugal que l'on songe à le comparer à Elisabeth qui, par certains côtés, tient aussi à Hedda Gabler, à Elida Wangel, à

(1) *La Révolte* a été jouée le 6 mai 1870 ; *Maison de Poupée* date de 1879.

Margit Gautesôn, à Hilde Wangel, à Ella Rentheim, etc...

Les mêmes idées se rencontrent d'ailleurs très fréquemment dans Villiers de l'Isle-Adam et dans Ibsen (1) : qu'on lise dans la *Comédie de l'amour* les longues tirades de Falk, dans *Jean-Gabriel Borkman* les plaintes émues d'Ella Rentheim, dans *les Revenants* la confession douloureuse de Madame Alving : n'y a-t-il pas là, étalées et stigmatisées, les hontes, les tares, les hypocrisies de la société moderne, si honteusement flagellées par Villiers de l'Isle-Adam dans la personne de beaucoup de ses héros ?

Villiers de l'Isle-Adam, dans *la Révolte*, est précurseur d'Ibsen aussi bien par les idées que par la forme. D'abord, par un de ces contrastes qu'il affectionne et emploie, comme Ibsen, dans chaque œuvre, à côté de l'idéal, il a placé le sens commun, la vulgarité, la bassesse ; puis il n'a pas fait usage

(1) Ibsen et Villiers de l'Isle-Adam affectionnent l'expression : assassiner les âmes, tuer les âmes, Jean Gabriel Borkman est un assassin d'âmes comme l'est Tubrilat Bonhomet.

de détails superflus, de ficelles, qui manquent absolument, il a même méprisé, dans la deuxième scène, qui contient des longueurs voulues, ce que l'on appelle aujourd'hui l'habileté scénique. Il a employé dans *la Révolte* la conversation longue, monotone et grise des personnages d'Ibsen. Comme le dramaturge norvégien, Villiers de l'Isle-Adam a scruté sans cesse la vie spirituelle des hommes, l'arrière-fond des âmes, en une sorte de casuistique morale acérée et subtile. *La Révolte* est un drame de conscience qui, si on laisse même de côté son éloquence âpre et rude ne saurait perdre à être comparée aux drames symboliques et précis d'Ibsen.

C'est à Hoffmann, à Swift et à Edgar Poë qu'il convient également de comparer Villiers de l'Isle-Adam.

Hoffmann et Edgar Poë sont des nerveux, des malades, des névrosés, ayant recours à des excitants, à l'alcool (1), à des poisons pour provoquer en

(1) Hoffmann trouvait que « verser quelque spiritueux sur la roue intérieure de l'imagination » était à conseiller, car cela procure à l'artiste, outre l'allure plus rapide des idées, un certain bien-être, une gaieté, qui rendent le travail plus facile. — Quant à Poë, l'ivrognerie, nous

eux des hallucinations et exciter leurs imaginations maladives.

Villiers de l'Isle-Adam n'eut jamais besoin de secours pour donner des ailes à sa pensée : il est néanmoins fort curieux de trouver, entre lui et Hoffmann, d'étranges ressemblances, sinon dans les œuvres, du moins dans la vie, la tournure d'esprit et les idées.

Hoffmann, comme Villiers de l'Isle-Adam, fut un solitaire dans le monde : « je reviens » écrit-il à dix-neuf ans à son ami Hippel « d'une petite fête à laquelle on m'avait invité. J'ai été bavard, profond avec les gens âgés, galant avec les dames, et, au fond, aussi seul que si j'avais été dans un désert ». Comme lui, il était d'une mordante fantaisie, à la fois gai et hypocondriaque ; désireux de « se soulever au-dessus des vulgarités et des misérables petitesses de l'existence quotidienne, » il fit de l'ironie un système, aussi fut-il bientôt redouté de tous comme Villiers de l'Isle-Adam l'était sur le boulevard de ceux que Huysmans

dit Baudelaire, était pour lui un moyen mnémonique, une méthode de travail.

appelle les « cormorans de lettres » ; il n'aimait pas non plus la politique : « Quel artiste » disait-il « s'est jamais soucié de la politique ? » Et, comme pour Villiers de l'Isle-Adam, le monde était pour lui illusoire : « Vous parlez de folie » dit le père Sérapion, un de ses héros « mais lequel de nous deux est le fou ? D'après vous, je ne puis pas être le martyr Sérapion, parce qu'il est mort il y a des centaines d'années. Moi, il me semble qu'il y a trois heures à peine, — puisque vous appelez cela des heures, — que l'empereur Décius m'a fait supplicier. Pourquoi serait-ce vous qui avez la juste notion du temps et pas moi ? Vous prétendez que l'endroit où nous sommes n'est pas la Thébaïde, mais une forêt à deux heures de B... ! Prouvez que c'est moi qui me trompe en voyant un désert où vous voyez des arbres ! ».

Les contes de Hoffmann sont tantôt purement humoristiques, tantôt à la fois humoristiques et fantastiques : on peut supposer que ces contes aient eu une certaine influence sur Villiers de l'Isle-Adam, car, à l'époque de sa

jeunesse, les œuvres de Hoffmann étaient encore en grande vogue, mais c'est leur romantisme seul qui peut avoir frappé son imagination, dont les jeux volontaires et les rêveries n'ont aucun rapport avec les sombres cauchemars causés à Hoffmann par des troubles sensoriaux.

On a quelquefois aussi rapproché Villiers de l'Isle-Adam de Swift ; certes, il est chez lui des « bafouages d'un comique lugubre, tels qu'en ragea Swift, un esprit de goguenardise singulièrement inventif et âcre (1) » ; certes il a quelquefois la plaisanterie noire, la raillerie féroce de Swift ; mais il n'a ni son orgueil outré, ni son arrogance exaspérée et terrible ; il est moins froid, moins brutal ; sa misanthropie est moins amère ; enfin chez lui la sympathie, l'émotion se dissimulent souvent sous un masque railleur acerbe. « Toutes les œuvres de Swift sont des pamphlets » a dit Taine : ses plaisanteries, souvent funèbres, ne laissent rien subsister des illusions de l'esprit humain ; son pes-

(1) Huysmans, *A rebours.*

simisme n'a pas ces échappées sur l'idéal qui rendent ni lumineuse l'œuvre de Villiers de l'Isle-Adam.

C'est d'Edgar Poë que, par certains côtés, se rapproche davantage Villiers de l'Isle-Adam. « Du sein d'un monde goulu, affamé de matérialités, écrit Baudelaire, Poë s'est élancé dans les rêves. Etouffé qu'il était par l'atmosphère américaine, il a écrit en tête d'*Eureka* : « J'offre ce livre à ceux qui ont mis leur foi dans les rêves comme dans les seules réalités ! » Il fut donc une admirable protestation, il la fut et il la fit à sa manière, *in his own way*. L'auteur qui, dans le *Colloque entre Monos et Una*, lâche à torrents son mépris et son dégoût pour la démocratie, le progrès et la *civilisation*, cet auteur est le même qui, pour enlever la crédulité, pour ravir la badauderie des siens, a le plus énergiquement posé la souveraineté humaine et le plus ingénieusement fabriqué les *canards* les plus flatteurs pour l'orgueil de l'*homme moderne*. Pris sous ce jour, Poë m'apparaît comme un ilote qui veut faire rougir son maître. Enfin, pour

affirmer ma pensée d'une manière encore plus nette, Poë fut toujours grand, non seulement dans ses conceptions nobles. mais encore comme farceur ».

Comme Edgar Poë, Villiers de l'Isle-Adam a été grand par la beauté ou forte et sinistre, ou fine et ravissante de ses conceptions, par ses images expressives, la rigueur de son analyse, l'harmonie de son style, la hauteur de son imagination ; mais, comme lui, il a été grand aussi par son persiflage et son ironie.

Villiers de l'Isle-Adam a approfondi l'œuvre d'Edgar Poë ; il en parle assez fréquemment ; l'horrible Tribulat Bonhomet, en voyage, a lu les ouvrages de celui qu'il appelle un conteur américain édité à Richmond, dans la Caroline du Sud : « Une chose qui m'a frappé, c'est le *titre* de ses œuvres. Il les appelait, avec une certaine suffisance : *Histoires sans pareilles* ! *Contes extraordinaires* !... etc.... J'ai là toutes ces histoires et je me suis vraiment demandé ce qu'il voyait d'extraordinaire dans tout ce qu'il racontait. C'était, en bonne conscience, le dernier mot du banal, — présenté, il

est vrai, à la bourgeoise, — mais du banal ; et il m'endormit, maintes fois, délicieusement. J'en avais conclu que le titre avait été choisi par l'éditeur pour piquer la curiosité de vulgaire ».

La Torture par l'espérance, *Le Convive des dernières fêtes*, *Le Secret de l'échafaud* peuvent être comparés à divers contes d'Edgar Poë, comme aussi *Vera*, *L'Intersigne*, comme enfin *La Machine à gloire*, *L'Appareil pour l'analyse chimique du dernier soupir*, *L'Eve future*.

Vera fait penser à Ligeia : le comte d'Athol, après la mort de sa femme, vécut longtemps avec l'illusion souriante, assisse à ses côtés, de la morte inoubliable, sortie de son tombeau comme Lady Ligeia ; les *Souvenirs de M. Bedloë* ont un certain rapport avec les aventures posthumes du docteur Lenoir, (1) enfin *Catalina*, *Le Secret de l'échafaud*, *Le Convive des dernières fêtes*, sont placés par Villiers de l'Isle-Adam dans une atmosphère de terreur qui se rencontre fréquemment

(1) V. p. 231.

chez Edgar Poë : *la Torture par l'espérance* a une parenté évidente avec *Le Puits et le pendule.*

Mais quelles différences dans les moyens employés par Poë et par Villiers de l'Isle-Adam pour frapper l'imagination du lecteur !

Dans *Le Puits et le pendule*, comme dans *Une Descente dans le Maëlstrom*, *La Chute de la maison Usher*, *Le Masque de la Mort rouge*, etc... nous ressentons de l'horreur, de la terreur, une impression purement physiqne.

Il n'y a, dans *La Torture par l'espérance,* ni puits béant à la gueule ouverte, ni pendule d'acier qui siffle en se rapprochant d'une victime enchaînée, ni murs de fer chauffés au rouge qui s'avancent et se resserrent ; non ; il suffit à Villiers de l'Isle-Adam, pour tous moyens, d'une porte entr'ouverte, d'un corridor obscur, d'un jardin parfumé sans une nuit étoilée pour que nous frémissions avec le rabbin Aser Abarbanel dont le cœur se dilate à l'espoir de la liberté et de la vie. L'extase à laquelle l'arrache subitement le Grand Inquisiteur nous émeut peut-

être plus profondément que ces contes souvent mélodramatiques où Edgar Poë accumule l'horreur d'extraordinaires et surnaturels événements.

Villiers de l'Isle-Adam se rapproche par d'autres côtés encore, de Hoffmann et de Poë.

Le roman scientifique, alliant la fantaisie à la science, paraissait abandonné en France lorsque Villiers de l'Isle-Adam écrivit l'*Eve future*. Balzac, dans ses *Etudes philosophiques*, n'avait pas quitté le domaine du fantastique, de l'imaginaire, tandis que, dans *Eureka*, la science et la philosophie sont étroitement unies, tandis que, dans les *Aventures d'un certain Hans Pfaal*, la science sert de base aux curiosités imprévues de la fantaisie d'Edgar Poë, tandis enfin que, dans *l'Homme au sable*, Hoffmann utilisait déjà une hypothèse scientifique.

L'andréïde Hadaly d'Edison est de beaucoup supérieure à l'Olimpia de l'homme au sable Coppelius. Olimpia, qu'elle soit assise, les mains jointes, devant la petite table où l'admire Nathanaël, qu'elle joue du piano, fasse

des roulades brillantes, ou danse chez le professeur Spalanzani, ne fera jamais qne soupirer. « M'aimes-tu ? M'aimes-tu, Olimpia ? Rien que ce mot ! M'aimes-tu ? » murmurera Nathanaël... « Ah ! Ah !... Ah ! Ah ! » dira lentement, pour toute réponse, Olimpia en s'éloignant.

Nul esprit extérieur n'anime ce vulgaire automate ; ce n'est pas lui qui, comme la prodigieuse Hadaly, saurait toucher l'âme de lord Ewald et réveiller dans son esprit les espérances de joies pures et infinies.

La mystérieuse Hadaly, c'est le rêve réalisé, c'est l'être d'outre-humanité évoqué par Villiers de l'Isle-Adam dans ses songes enchantés. La pensée de Villiers de l'Isle-Adam est pareille aux cristaux d'Orient dont il parle à plusieurs reprises, à ces cristaux puissants où dort le pur esprit des roses mortes, et qui sont hermétiquement voilés d'une triple enveloppe de cire, d'or et de parchemin. « Une seule larme de leur essence suffit à pénétrer bien des mesures d'eau claire. Et celles-ci, à leur tour, suffisent à embaumer bien des demeures, bien

des tombeaux, durant de longues années !... »

Villiers de l'Isle-Adam dédaignait la littérature, lui qui disait ironiquement: « *Quoniam non cognovi litteraturam, introïbo in potentias Dei* », mais il expliquait à merveille son opinion lorsqu'il écrivait :«Si je pense magnifiquement, on trouvera littéraire ce que j'écris. Ce n'est pourtant que ma pensée clairement dite, et non point de la littérature laquelle n'existe pas et n'est que la clarté même de ce que je pense ».

V

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM CHRÉTIEN ET CATHOLIQUE

« *Avant tout, je suis chrétien*, et les accents qui vous impressionnent en mon œuvre ne sont inspirés et créés, en principe que de *cela seul* », fait dire à un de ses héros (1) Villiers de l'Isle-Adam.

Issu, on le sait, d'une vieille famille ayant compté parmi ses membres un grand-maître de l'ordre de Malte, Villiers de l'Isle-Adam naquit, vécut et mourut dans la foi catholique, apostolique et romaine, dans « sa croyance natale, qui avait fait ses preuves devant toutes les sagesses, dont les vieux mages, sous une étoile, adorèrent le Révélateur enfant et qui porte l'empreinte de Dieu ».

Le catholicisme est une religion de foi vive et ardente, d'une sainteté infinie pour Villiers de l'Isle-Adam,

(1) WAGNER, dans *Souvenir*.

ébloui par des visions inaccessibles, en ces temps de « zutisme induré », à l'insouciance de ceux qu'il appelle les amputés de la Foi et les décapités de la notion de Dieu. Combien son idéal d'un infini sacré est éloigné de la religiosité maniérée, paisible et plate des êtres vulgaires tels qu'Alicia Clary. Alicia Clary est mystique « non par le vivifiant amour d'un Dieu rédempteur, mais parce que cela lui semble de toute convenance et que c'est très *comme il faut.* » « Voyez-vous, dit lord Ewald, la manière dont elle tient son livre de prières en revenant de l'office du dimanche, ressemble, dans un autre ordre d'idées, à celle dont elle me dit que « je suis un gentilhomme » : cela cause une impression qui fait un peu rougir. — Ainsi, elle a foi dans un Dieu d'une sublimité éclairée, entendue : — elle peuple son Paradis de martyrs qui n'exagèrent rien ; d'élus honorables, de saints compassés, de vierges pratiques, de chérubins convenables. Elle croit à un ciel, mais à un ciel de dimensions rationnelles ! — Son idéal serait un ciel *terre à terre*, enfin, car le soleil

même, lui paraît trop dans les nuages, trop dans le bleu » (1).

Si Alicia Clary a des idées mystiques, les idées religieuses du docteur Tribulat Bonhomet se bornent à la conviction que Dieu à créé l'homme et réciproquement. Les chimères absurdes ont pour lui fait leur temps, et lorsque Claire Lenoir disserte éloquemment sur la Révélation chrétienne, il sourit : « Je te vois venir, toi ! pense-t-il. Voici poindre, à l'horizon, la tache originelle et la vallée de larmes. — Conséquences : en politique, sacerdoce et monarchie ; — en économie sociale, la propriété au présent basée sur la charité au futur ; — en histoire, les bollandistes ; — en science, Josué. — Sinon, mon très cher frère, je te séquestre, te torture, te tue et ferai buriner sur ta pierre, par tes partisans : « Ci-gît un martyr ». Système de dessert, à l'usage des dames : connu ! » (2).

La bêtise de Tribulat Bonhomet — l'Archétype de son siècle — n'admet pas que la Révélation chrétienne soit

(1) L'*Eve Future*, p. 67.
(2) *Tribulat Bonhomet*, p. 168.

nécessairement éternelle, inconditionnelle, immuable, comme l'établit Claire Lenoir. Pour lui, il ne faut pas se faire une trop grande idée de Dieu : « Il n'est qu'infini, que nécessaire, qu'inconcevable, — qu'étonnant ! Pourquoi toujours le faire intervenir dans la conversation ? Rappelez-vous que Kant avait un vieux domestique nommé Lamb, qui supplia son maître de reconstruire les preuves de l'existence *d'un* Dieu, radicalement détruites par le grand philosophe. — Nous avons, aussi, en nous tous, un vieux domestique qui demande un Dieu. Soyons plus sensés que Kant : méfions-nous du premier mouvement ; sachons répondre par un sourire... — mélancolique ? Et n'acceptons de telles données que sous bénéfice d'inventaire » (1)..... Et il parle de la science, de l'indépendance que l'homme doit se conquérir sur la nature, du progrès des Lumières...

Oui, nous vivons dans un siècle de lumières, mais si l'on insinue que la Religion doit s'éclairer *autour* du dogme,

(2) *Tribulat Bonhomet*, p. 174.

Villiers de l'Isle-Adam, par la bouche d'un duc ennemi de toute compromission, s'écriera : « Je suis de ces obscurantistes qui pensent que le christianisme n'a de leçons à recevoir de personne. Aucune épreuve — ni l'indifférence, ni les détresses — ni les nuls soucis de ceux-là qui donnent la mesure de leurs âmes en un clignement d'œil aussi vide que mensonger, — ne nous fera troquer jamais notre foi, ce droit d'aînesse, pour tous les plats de lentilles du progrès » (1).

Villiers de l'Isle-Adam est chrétien avant d'être homme (2) : son catholicisme se manifeste hautain et n'admet aucune compromission ; il est à la fois mystique et ultramontain.

La raison est pour Villiers de l'Isle-Adam une faculté qui s'égare toujours et nous avons vu que tout entier il s'abandonne dans la contemplation, la prière, l'extase où le plonge la recherche de l'Idéal.

Sa foi repousse le concours de la science ; elle dédaigne les injures de ses

(1) *Entre l'ancien et le nouveau.*
(2) *Id.*

démentis et ne reconnaît d'ailleurs, en n'importe quelle question, la valeur d'aucun point de vue autre que celui de la Foi chrétienne (1). Ils ont les yeux voilés, ceux qui ne connaissent ni l'exégèse, ni le sentiment, ni l'absolutisme de la Foi, ni la puissance rédemptrice des sacrements ! Rien ne peut étonner le chrétien : « L'Eglise a, de tout temps, permis, autorisé, — parfois même, *prescrit* aux fidèles la créance à de certaines légendes vénérables — (celle de Saint Denis, par exemple) — dont cette incertitude, presque affirmative, de la science moderne ne fait que corroborer, pour ainsi dire, la probabilité. L'épisode de l'Evêque-martyr, marchant, son chef mitré à la main, n'est-il pas sculpté au fronton de cent cathédrales, voire de Notre-Dame de Paris ? Le miracle n'est jamais tout à fait anti-naturel : tant d'animaux décapités marchent ou volent si longtemps encore, tant de reptiles, coupés en vingt morceaux, *cherchent* à se rassembler, que le plus sceptique sourire

(1) *L'instant de Dieu.*

s'éteint devant une réflexion, quant à ces sortes de mystérieuses légendes, aujourd'hui » (1).

Villiers de l'Isle-Adam, chrétien, ne s'étonne pas des miracles, mais il traite d'inconséquence, voire de blasphème, la représentation au Théâtre-libre de l'*Amante du Christ*, par Rodolphe Darzens. Pourquoi arranger, dénaturer, restreindre jusqu'à l'humain, l'Evangile « dont la lettre même est inviolable, à une virgule près, sous peine d'anathème, est-il écrit » (2). Notre Seigneur ne doit pas paraître sur la scène, héros de fantaisies mélo-évangéliques.

« Si vous n'êtes pas tout d'abord semblables à l'un de ces petits enfants, qui croient en moi, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux ! « a dit Jésus-Christ. Le côté « petit enfant » est un de ceux que l'on retrouve le plus souvent dans l'œuvre de Villiers de l'Isle-Adam, dont le regard est sans cesse attiré par la Croix et le Ciel, avec une étrange et touchante naïveté.

Les petits abbés d'autrefois avaient

(1) *L'instant de Dieu.*
(2) *N. S. J. C. sur les planches.*

des joues bouffies si rieuses que Viliiers de l'Isle-Adam leur pardonne la légèreté souriante de leurs mœurs : il goûte beaucoup moins les diacres demi-mondains qui, comme l'abbé Tussert (1), prennent part à un souper de viveurs, qu'ils poivrent du scandale énigmatique de leur présence, et pimentent de mystère.

L'abbé Maucombe (2), humble curé d'un petit village de Bretagne, est de ces chrétiens qui disent avec Joseph de Maistre : « Entre l'homme et Dieu, il n'y a que l'orgueil ». Il sait que nous devenons notre croyance, et a su choisir en conséquence sa foi. Il se croit sur la terre pour témoigner, par ses œuvres, ses pensées, ses paroles et la lutte contre la nature, qu'il *pèse le poids* ; il est austère.

L'austérité, le mysticisme de l'abbesse et de l'archidiacre, dans Axel, sont tout autres.

L'abbesse des trinitaires du cloître de Sainte-Apollodora connaît les tentations séduisantes du monde, et les

(1) *L'enjeu.*
(2) *L'intersigne.*

immondes fièvres de la terre qui dégagent de mornes fumées, « épaississent l'air de l'âme et cachent absolument tout à coup, la face de Dieu » ; elle connaît le désenchantement, le désespoir qu'amène l'expérience des voluptés et elle sait que les enfants qui lui ont été confiés sont libres aux regards des hommes.

Mais si ces enfants ne sont pas capables de discerner leur bonheur réel, l'abbesse, qui, selon Dieu, a charge de leur âme, ne doit-elle pas les retenir quand ils veulent se plonger dans les ténèbres ? « Quoi ! le vertige vous guette au bord du gouffre, et je n'aurais pas le droit de vous préserver de son attirance ! »

Si Sara de Maupers refuse de se consacrer à Dieu, l'abbesse fait prier pour elle, a recours à l'in-pace, aux privations sévères, aux mortifications ; elle prend sur elle de la pousser vers la joie, vers l'amour divin, vers l'extase, vers le Ciel. « Il faut la sauver ! d'elle-même! et si elle a dans le cœur quelque ivraie infernale, la lui déraciner pour son salut ! »

Car comme le dit Torquemada :

... Dieu permet du moins qu'on sauve l'avenir,

et pour cela tous les moyens sont bons.

..... Au secours ! pensez aux multitudes !
Pensez au genre humain ! ne dormez plus ! allez !
Ces petits enfants, ciel, être à jamais brûlés !
Toutes ces femmes, tous ces vieillards, tous ces hommes,
Tous ces esprits, tomber aux hurlantes Sodomes !
Courez ! sauvez à coups de fourche ces maudits,
Et faites-les rentrer de force au paradis !

Ainsi pensera l'archidiacre. L'abbesse en permettant à Sara de Maupers l'entrée de la bibliothèque, croyait l'avoir laissée « jouer à lire », mais elle s'est aperçue, trop tard, qu'elle n'avait eu besoin d'aucun secours pour saisir les arcanes même des mille ouvrages laissés jadis dans l'abbaye par une secte très ancienne des Rose-croix. « Je la crois douée du don terrible, l'intelligence » dit-elle à l'archidiacre, et l'archidiacre, pensif, grave, lui répond : « Alors, qu'elle tremble, si elle ne devient pas une sainte ! La rêverie a perdu tant d'âmes ! — Surtout en une femme, ce don devient plus souvent une torche qu'un flambeau ! »

De même que les lois inclinent ou obligent les hommes au devoir, de même Dieu, principe et fin de toute loi, de tout devoir et de toute force, peut plier et violenter — miraculeusement — les consciences et les libertés. Ainsi s'exprimera l'archidiacre : « Ecoute, et pèse bien mes paroles : notre Justice et notre Droit ne relèvent point de ceux des hommes. C'est nous qui, dans leur intelligence, essentiellement fratricide, avons fondé et allumé, pour leur salut, ces idées dominatrices. Ils l'ont oublié, je le sais : aussi en parlent-ils, à cette heure, comme ils parlaient dans la tour de Babel, sans pouvoir s'entendre les uns les autres sur le sens du verbe détourné ; c'est là le châtiment de leur vieil orgueil. Notre suprématie sur la terre est l'unique sanction d'une loi quelconque. Nul ne peut la contrôler, — car une conséquence ne peut révoquer son principe en doute ou en examen, — sous peine de cesser d'être, elle-même, une certitude ; et tout homme, esclave ou prince, ne peut nous reprocher notre nourriture qu'avec notre pain dans la bouche. Nous avons l'Autorité :

nous la tenons de Dieu, et nous la garderons, entre nos mains profondes, jusqu'à la consommation des siècles. Et cela, malgré les menaces de l'avenir, les illusions de la Science, et toute l'infecte fumée du cerveau mortel, afin que la parole soit accomplie : *Stat crux dum volvitur orbis*. Qu'on nous frappe, qu'on nous délaisse, qu'on nous oublie, qu'on nous haïsse, qu'on nous méprise, qu'on nous torture, qu'on nous tue, qu'importe ! Vanités que tout cela ! Rébellions stériles. Forts de notre conscience à jamais solide et introublée, nous serons de ceux que Saint Ambroise appelle : *Candidatus martyrum exercitus !* Enfin nous avons un Droit dont tout autre suppose la triple essence : ainsi le Fils est engendré du Père, et l'Esprit procède du Père et du Fils ! Et il n'est pas d'autre pensée initiale, sur la terre comme aux cieux » (1).

L'Eglise seule sait en quoi consiste le Droit, et elle s'érige bien au-dessus de toutes les lois humaines.

A côté de la vie terrestre, que l'on

(1) *Axel*, p. 51.

dépense en rêves, en vanités et en déceptions, à côté des mortels mensonges de la terre, il y a le Ciel, son évidence et sa sérénité. Analyser, c'est creuser la fosse de son âme, c'est retourner au néant ; croire, c'est, au contraire, s'élancer vers une espérance divine et l'atteindre d'un coup d'ailes. « Croire, dans l'attente et la prière ! et le cœur plein d'amour ! telle est notre doctrine.»

La méditation assombrit les esprits encore sensibles aux brillantes images du monde, et jamais l'étude, sans la foi, ne satisfera la raison. La Foi est l'unique preuve de toute chose. Dès lors, à quoi bon même chercher ? « De bons coups de discipline, de longues et humbles prières, de bonnes privations et de bons jeûnes, voilà ce qui donne de la substance à notre foi, voilà ce qui crée un droit et solidifie notre surnaturel. » Nous n'avons de mérite à croire à chacun des Trois Mystères, principes divins, que parce qu'ils apparaissent comme impossibles et absurdes à nos yeux d'argile et d'orgueil. « Et, s'ils étaient possibles et raisonnables, les accepterais-tu

pour divins, puisque toi, poussière, tu pourrais les mesurer d'une pensée ? Si donc ils sont absurdes et impossibles, ils sont précisément ce qu'ils doivent être, et, comme l'enseigne Tertullien, c'est tout d'abord par cela qu'ils présentent la première garantie de leur sérité : leur absurdité humaine est le seul point lumineux qui les rende accessibles à notre logique d'un jour, vous condition de la Foi. »

L'Eglise est le Droit, la Liberté ; elle a l'Autorité ; elle a le pouvoir de se servir de la *Force*, au nom de Dieu, pour assurer le salut des hommes et les sauver des pièges que leur tend leur misérable chair révoltée.

L'archidiacre a le cœur plein d'amour, il s'abîme en celui qui est l'amour même; Tomas de Torquemada (1), lui aussi, connaît l'amour, ses effusions, ses pleurs, ses anxiétés, ses tremblements célestes : « C'est d'amour que mon cœur se consume » dira-t-il « car l'amour c'est la loi de la vie ! c'est le sceau de la sainteté. »

(1) *Les amants de Tolède.*

L'un et l'autre, toutefois, se servent, pour enlever des âmes à l'enfer, pour les gagner au ciel, pour les contraindre à entrer dans la Vie, des plus sombres et des plus terribles moyens.

Saint Ignace de Loyola l'a d'ailleurs bien dit avec profondeur : « La fin justifie les moyens. »

Aussi l'archidiacre n'hésite-t-il pas à plonger Sara, la rebelle, dans un funèbre *in-pace* ; aussi, dans l'effrayant silence d'un immense palais, derrière les murs de granit où rêve Torquemada, se passe-t-il de tels drames que, si l'on entr'ouvre pendant deux secondes un escalier creusé dans la nuit, ces deux secondes suffisent « pour qu'une lueur rouge, réfractée par quelque souterraine salle, éclairât la chambre ! et qu'une terrible, une confuse rafale de cris si déchirants, si aigus, si affreux, — qu'on ne pouvait distinguer ni pressentir l'âge ou le sexe des voix qui les hurlaient, — passât dans l'entrebâillement de cette porte, comme une lointaine bouffée d'enfer. »

Les inquisiteurs de Villiers de l'Isle-Adam embrassent tendrement leurs

victimes, ils demandent leur pardon des supplices qu'ils leur ont fait subir pour les rédimer ; c'est les yeux en pleurs que le vénérable Pedro Arbuez d'Espila, sixième prieur des dominicains de Ségovie, troisième Grand-Inquisiteur d'Espagne, s'approche du rabbin Aser Abarbanel qui, quoique soumis, depuis plus d'une année, quotidiennement à la torture, se refuse à l'abjuration et s'exclut du salut ; c'est en frémissant d'une austère et mystique émotion qu'il lui dit : « Mon fils, réjouissez-vous : voici que vos épreuves d'ici-bas vont prendre fin. Si, en présence de tant d'obstination, j'ai dû permettre, en gémissant, d'employer bien des rigueurs, ma tâche de correction fraternelle a ses limites. Vous êtes le figuier rétif qui, trouvé tant de fois sans fruit, encourt d'être séché... mais c'est à Dieu seul de statuer sur votre âme. Peut-être l'infinie Clémence luira-t-elle pour vous au dernier instant ! Nous devons l'espérer ! Il est des exemples... Ainsi soit-il ! — Reposez donc, ce soir, en paix. Vous ferez partie, demain, de l'*autodafé :* c'est-à-dire que vous serez

exposé au *quemadero*, brasier prémonitoire de l'éternelle Flamme : il ne brûle, vous le savez, qu'à distance, mon fils, et la Mort met au moins deux heures (souvent trois) à venir, à cause des langes mouillés et glacés dont nous avons soin de préserver le front et le cœur des holocaustes. Vous serez quarante-trois seulement. Considérez que, placé au dernier rang, vous aurez le temps nécessaire pour invoquer Dieu, pour lui offrir ce baptême du feu qui est de l'Esprit-Saint. Espérez donc en la Lumière, et dormez ».

Il est écrit : « Forcez-les d'entrer », et les inquisiteurs ne peuvent hésiter devant les bûchers ; la *Torture par l'espérance* nous montre comment s'exerçait la subtilité de leur esprit pour tourmenter les prisonniers, et les *Amants de Tolède* comment Torquemada ramenait à la prière des esprits distraits.

Villiers de l'Isle-Adam n'avait pas le fanatisme de ses inquisiteurs, mais il avait une telle façon de comprendre la religion et la foi qu'il se rapprochait beaucoup plus des vieux confesseurs d'autrefois, sévères, rigides, que des

chrétiens modernes prêts à toutes les faiblesses et à toutes les compromissions.

Il était et voulait être orthodoxe ; à vingt ans, il songeait à Dieu :

En face de la Nuit aux profondeurs sublimes
Ne sentez-vous donc pas, ô mortels, — ô victimes, —
Des étourdissements en regardant le Ciel ?

La croix aveuglait nos ancêtres de ses lueurs profondes ; aujourd'hui on dissèque Dieu,

Ce siecle est un pourceau qui laisse sur sa route
Baver son souffle en rut sur le fumier qu'il broute !

Partout, le doute :

On ne s'assombrit plus devant l'Eternité :
On raille !...

Et cependant rien n'a pu

Déraciner la foi qui survit aux années,
Crucifié du Golgotha !

A l'âge mûr, Villiers de l'Isle-Adam ne manquait jamais de faire étalage de ses connaissances de l'exégèse, de l'Evangile, des Psaumes, de l'Ancien et du Nouveau Testament, des bulles,

du Talmud, des conciles, etc... Il citait entre autres saint Thomas, sainte Hildegarde, saint Paul, Lactance, Isidore de Damiette, saint Anselme, Clément V, Ignace de Loyola, saint Augustin, saint Ambroise, saint Chrysostôme, saint Bernard, saint Léon le Grand ; il plaçait dans la bouche de Lenoir (1) toutes les opinions des théologiens sur Dieu ; il discutait de délicates et subtiles controverses sur les points peu authentiques de l'Evangiles.

Non pas au point de vue purement littéraire, mais au point de vue de l'esprit évangélique, il trouve le saint Antoine de Flaubert un saint artificiel, en toc et qui, quoiqu'il marmotte le *Credo* semble sorti des ateliers de M. Renan.

S'il voit Jésus-Christ sur les planches, il s'empresse de comparer les épisodes de la pièce et les phrases de l'Evangile.

Grande discussion enfin dans le *Chant du Coq* sur les mots de l'Evangile : » *Le coq chanta* » ; un coq n'aurait pu chanter à Jérusalem, puisque la loi

(1) *Tribulat Bonhomet*, p. 153.

juive interdisait l'introduction de ces animaux dans la ville. Mais l'Evangile précise « le » coq et non pas « un » coq. En effet, il y avait un coq, un seul, à Jérusalem : c'était le grand coq solitaire du Temple, le veilleur sacré, l'Avertisseur.

Villiers de l'Isle-Adam était tourmenté du désir de l'orthodoxie ; plus catholique, plus croyant que son siècle, il avait peur de ne pas l'être assez, et c'est peut-être à des doutes inconscients que nous devons cette recherche de l'orthodoxie poussée à l'extrême.

...Tâchons de prier,

dit-il dans ses *Premières Poésies ;* il a acquis, il a conservé la foi ; certes, tout en méprisant les conquêtes de la science, le savoir de Villiers de l'Isle-Adam ne se limitait pas volontairement aux vérités dogmatiques ; Villiers de l'Isle-Adam était convaincu que l'esprit humain avait fait bien des progrès depuis la scolastique, mais néanmoins pour lui aucun étonnement, aucune objection, aucune raillerie ne pouvaient entraver la marche et les décisions du Christianisme ; la Croix était la Vérité.

Villiers de l'Isle-Adam eut l'intention de modifier toute la fin d'*Axel*, et l'on retrouva dans ses papiers un fragment transformant la dernière conversation d'Axel et de Maître Janus. Axel reconnait que Maître Janus ne lui offre qu'incertitudes et mirages : « Un ciel d'orgueil à jamais vide et à l'abandon, situé entre la prunelle et la paupière, ne suffit pas à l'envergure d'une âme assoiffée de l'immense, à mon humanité. Moi aussi, j'ai rêvé de Dieu ; vraiment, c'était plus beau. » Foi pour foi, s'il faut choisir, il choisit de rester chrétien.

Axel, dans une autre variante, adresse à la croix une invocation inspirée : « O croix ! je ne puis te dire adieu !... Voici que je le sens bien : l'amour de toi seule fermente en mon sang. Celui qui fit de toi ce qui tu es... m'attire. Que serait un Dieu, qui n'eût pas fait pour nous ce que sut accomplir le Fils de l'Homme ! Et que serait alors ce prétendu Dieu devant cet Infini, Jésus l'éternel mage ! Donc, c'est bien lui, Dieu le Verbe même, sinon personne. Et si le Fils de l'Homme s'est trompé, l'humanité n'est qu'un leurre ! Car il

ne saurait avoir menti pour nous donner l'espérance. Il faut, d'un cœur simple, le recevoir, ce qui est le comprendre, et nul ne peut le comprendre que par l'amour qu'il donne à ses élus. »

La foi ne doit pas oublier qu'elle est fille du miracle. Un condamné à mort, guillotiné, meurt dans l'endurcissement et l'impénitence ; il repousse le pardon et le crucifix ; son corps sert ensuite à des expériences scientifiques. Mais alors, si un prêtre juge que toute lueur de vie et de repentir n'est pas entièrement absente de cette tête grimaçante et crispée, s'il lui semble que les yeux hagards regardent et voient, ne peut-il encore absoudre ce mort, ou plutôt cet agonisant ? Il le doit « dédaigneux de tout respect humain et des plus éclairés sourires, fort, uniquement, de cette « FOLIE DE LA CROIX » que l'apôtre Saint-Paul lui a imposée du fond des siècles » (1).

« Quoi ! lorsque ta tête ne pouvait encore penser, elle a été jugée digne du sacrement du Baptême, et, lors-

(1) *L'instant de Dieu.*

qu'elle paraîtrait témoigner — peut-être — le repentir, je lui refuserais le sacrement de la Pénitence ! »

Si étrange que puisse sembler cette convention *ante gladium* entre le prêtre et le condamné, elle ne saurait choquer que de trop délicats incrédules, dit Villiers de l'Isle-Adam, car, en vérité, l'on peut affirmer qu'elle n'eût semblé que BANALE aux yeux et aux sentiments de ces vieux confesseurs d'autrefois, dont les actes ont cimenté l'édifice même de l'Eglise.

Villiers de l'Isle-Adam tenait de ces vieux confesseurs ; se souvenant que c'était à coups de fouet que Jésus-Christ chassait les vendeurs du Temple, il aurait fait un excellent dominicain. Un jour, créant une revue, il lui choisit pour titre : « *La Croix et l'Epée* », et ce titre seul prouve une fois de plus l'intellectualisme mystique de Villiers de l'Isle-Adam.

La foi qui courait dans ses veines, c'était celle de ses aïeux qui se croisèrent pour la gloire de Dieu, c'était celle de sa Bretagne, où, sous les hauts branchages des chênes, il avait si sou-

vent levé vers le ciel des regards pleins de mystiques espérances. « L'évangile » disait-il « est strictement, sans discussions ni réserves, notre unique doctrine. Et quand bien même, par impossible, comme nous en prévient le concile, un ange de Dieu descendrait du Ciel pour venir nous en enseigner un autre, nous resterions fermes et inébranlables dans notre foi » (1).

(1 *Les expériences du docteur Crookes*. La même phrase se retrouve dans *Axel*.

VI

L'OCCULTISME ET LA MAGIE DANS L'ŒUVRE DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Villiers de l'Isle-Adam obéissait-il à « une voix qui l'appelait au delà de l'être », selon l'expression de Barbey d'Aurevilly, lorsque, cédant à des préoccupations mystérieuses, il s'attardait souvent, en des rêves sombres et inspirés, à la recherche de ce qu'il appelait l'Irrévélé, l'Espérable, l'Incréée-Lumière.

Le monde occulte, par l'attrait de ses profondeurs inconnues, devait tenter l'esprit actif, l'imagination débordante de Villiers de l'Isle-Adam, dont malgré cela la foi ne fut jamais ni troublée ni ébranlée, car Villiers n'était pas semblable à ces enfants, dont parle Plutarque, qui voulaient sauter au delà de leurs ombres.

L'occultisme, la magie, tiennent une assez grande place dans l'œuvre de

Villiers de l'Isle-Adam, et il est permis de croire qu'il n'y a pas seulement là chez lui de la simple littérature ou une recherche vulgaire d'éléments dramatiques.

Les volumes étranges, où sont recueillis des révélations d'indianistes, des récits tirés d'œuvres disparues, et qui composent la bibliothèque de Tullia Fabriana, où ils s'accumulent à côté de sphères colossales, de bizarres instruments de chimie, d'astrologie et de médecine, ressemblent aux poudreux missels, aux gothiques parchemins que feuillette Sara de Maupers au couvent de Sainte-Apollodora, et aux recueils mystiques ou magiques dont le docteur Lenoir fait ses délices.

Dans *Tribulat Bonhomet*, Villiers de l'Isle-Adam cite Raimond Lulle, Eliphas Levi, Mesmer, Swedenborg, Crookes, Kardec, dont il semble avoir étudié les théories ; il a dans son cerveau les mirages d'impressions déjà vécues, de même que le héros de « *Souvenirs occultes* » porte dans son âme le reflet des richesses stériles d'un grand nombre de rois oubliés.

Cette idée d'impressions oubliées a toujours hanté Villiers de l'Isle-Adam. La mémoire de Tullia Fabriana, abîmée dans les domaines profonds du rêve, éprouve d'inconcevables souvenirs. N'entend-elle pas auprès d'elle des voix qui lui rappellent un impalpable passé, au milieu de pays frappés d'un silence terrible, dans un âge oublié dont elle ne peut concevoir la date ?

Déjà Samuel Wissler, en entendant Elen, avait eu un mouvement de la mémoire nerveux et sinistre..... « Nous nous étions déjà connus peut-être, et quelque chose se touchait au fond de nos destinées : le fluide inexpliqué du Commencement enveloppait notre mémoire de ses vagues foudres » (1).

Ainsi l'inconnue (2) et le comte Félicien de la Vierge sont, après un seul et premier regard, persuadés qu'ils ne datent pas de leur berceau.

Villiers de l'Isle-Adam semble avoir connu et étudié certains phénomènes psychiques sur lesquels, dans « Les Expériences du docteur Crookes » il

(1) *Elen.*
(2) *L'inconnue* (*Contes Cruels.*)

donne son opinion d'homme et de chrétien.

Pour le chrétien, la question est jugée « *ne varietur* » par des hommes qui s'appellent Saint Augustin, Saint Grégoire de Nazianze, Saint Louis, Saint Thomas d'Aquin. « Le chrétien, quoique puissent lui « écrire » d'apocryphes ou réels fantômes, est prémuni à tout jamais. L'art d'évoquer les morts en vingt-cinq leçons n'a aucune prise sur lui. Peu lui importent ces sombres commérages. Les révélations du transformisme ne lui semblent que des tentations misérables. — Diverses paroles précises, formelles, de l'Evangile, lui suffisent, qui déclarent cette vie aussi *sérieuse* que *définitive*. « *Voici la nuit où personne ne travaille plus ; — Où sera tombé l'arbre, il restera ; — Les enfants du siècle feront des prodiges capables de surprendre les Anges : ne vous laissez pas séduire ; — Celui qui veut sauver sa vie la perdra : celui qui veut la sacrifier, pour l'amour de moi, la retrouvera, car je suis la porte, la voie, la lumière, la vérité, la vie : nul n'entre que par moi dans la Vie éternelle* ». Tels

sont les dogmes immuables, divins, au sens infini.

« Les étoiles passeront, ces paroles jamais » (1).

Il n'en est pas moins certain que les faits de sorcellerie, d'envoûtements, de spiritisme, d'évocation, etc....., s'ils ne relèvent pas, ou pas encore, de l'autorité scientifique, même s'ils ne sont pas encore démontrés par des expériences régulières, sont du plus haut intérêt. L'inattendu, le fantastique de bien des phénomènes ont étonné et stupéfié Villiers de l'Isle-Adam qui a su utiliser dans ses œuvres l'hypnotisme, le magnétisme, les pressentiments, les visions prémonitoires, l'état radiant de la matière, la magie, et qui cite plusieurs exemples de survivance de l'esprit à la mort.

Un soir de 1871, pendant le siège de Paris, Villiers de l'Isle-Adam se trouvait chez Augusta Holmès avec M. Catulle Mendès et divers amis. C'était la veille du combat de Buzenval. Henri Regnault, qui se trouvait là, en casaque

(1) *Le secret de l'échafaud*, p. 150.

de soldat, chanta, vers minuit, une impressionnante mélodie de Saint-Saëns, dont voici les première paroles :

Auprès de cette blanche tombe
Nous mêlons nos pleurs.

« Et Regnault la chanta d'une manière qui nous émut profondément, nous ne savions pourquoi. Ce fut une sensation étrange, dont les survivants se souviendront, certes, jusqu'à leur tour d'appel.

« Lorsque nous rentrâmes, après le dernier serrement de main, nous y pensions encore. M. Mendès et moi. Bien souvent, depuis lors, nous nous sommes rappelés ce pressentiment.

« Regnault trouva chez lui l'ordre de partir le lendemain avec son bataillon.

« On sait ce qui l'attendait le lendemain soir » (1).

N'y a-t-il là qu'une de ces coïncidences extraordinaires, stupéfiantes, mystérieuses, qui surviennent dans l'existence de quelques personnes, com-

(1) *Chez les Passants*, p. 72.

me dans *L'Intersigne*, lorsque l'abbé Maucombe, par une brusque transformation, quelques jours avant sa mort, apparaît à son hôte, d'une pâleur de mort, les paupières baissées, toute sa personne revêtue d'une solennité soudaine, et lorsque, la nuit, l'œil fixe, il semble lui offrir avec lenteur un grand manteau noir, celui-là même qu'il avait rapporté de son pèlerinage en terre-sainte, et *qui avait touché* LE TOMBEAU.

Peut-être Villiers de l'Isle-Adam, en racontant l'hallucination de l'hôte de l'abbé Maucombe, songeait-il à l'extériorisation de l'abbé.

L'hypothèse est d'autant moins invraisemblable que *Véra* peut s'expliquer de la même façon.

Certes il est possible que M. d'Athol, grâce à sa profonde et toute-puissante volonté, à force d'amour, ait forgé la vie et la présence de sa femme dans cet hôtel où la mort avait désenlacé leurs bras ; mais comme, autour du comte, toutes choses étaient saturées de la conviction que Véra devait être là, comme il ne manquait plus que Véra

elle-même, elle était *nécessitée* dans la chambre, et il fallait bien qu'elle s'y trouvât.

Véra n'indique-t-elle pas qu'elle survit à la mort corporelle, lorsque, ayant murmuré tristement, le jour où brusquement son rêve s'évanouit : « Quelle est la route, maintenant, pour parvenir jusqu'à toi ? Indique-moi le chemin qui peut me conduire vers toi !..... » d'Athol entend, comme une réponse, un objet tomber du lit nuptial avec un bruit métallique..... « L'abandonné se baissa, le saisit et un sourire sublime éclaira son visage en reconnaissant cet objet : c'était la clef du tombeau ».

Le docteur Lenoir croit également à une seconde vie ; mieux encore, pour lui, le corps apparent n'est pas le réel ; comme il se renouvelle entièrement en diverses périodes, il n'est que du devenir dans le devenir. C'est sa forme, son idée, qui est, et sur laquelle se superpose son apparaître. « Vous-mêmes, Bonhomet » dit Lenoir « vous même, pourriez-vous me dire si *l'être extérieur, apparent, que vous nous offrez*, qui se manifeste à nos sens, est réellement

celui que vous savez être en vous ? » Le corps apparent est un voile que peut éclairer plus ou moins la translucidité de celui qui regarde : seule, l'expression des traits du masque mortel permet de deviner et de reconnaître l'être occulte.

Le corps apparent est si peu le réel que, pour Lenoir, fort souvent ce n'est pas un homme qui habite dans la forme humaine. « Quoi ! n'avez-vous jamais vu prédominer le type d'un animal, — de plusieurs animaux quelquefois, — sur une physionomie ? Eh bien ! observez avec attention les mouvements familiers, les instincts, les tendances de l'individu chez lequel dominera le type de l'*ours* par exemple, ou du *tigre*, et vous éprouverez l'obscure vision, en lui, d'on ne sait quel être fauve fourvoyé dans une enveloppe étrangère. Croyez-vous qu'il soit beaucoup d'hommes et de femmes conformes à leur notion dans l'humanité terrestre ? » Les villes sont semblables aux forêts, et il n'est pas difficile d'y retrouver les bêtes féroces, car la plupart des vivants sont des bêtes réelles, malgré leur forme

apparente : « De là leur natale haine pour la pensée ! leur soif, inextinguible, *organique*, foncière, d'abaisser, d'aniaiser, de profaner toute noble et pure tendance ! de là leur mépris *grotesque* de tout art sublime, de toute charité désintéressée, de tout ce qui n'est pas bas et impur — comme leurs préoccupations, leurs actes et leurs œuvres ! — De là leur façon de démontrer la justice de leurs opinions avec des coups et du sang ! de là leur impossibilité de comprendre l'homme véritable, issu de l'En-haut » (1).

Le docteur Lenoir n'est pas de ceux-là, mais quoique son âme reflète des espérances sublimes, il prétend quelquefois en riant qu'il y a en lui du *vampire velu* : « Et moi, et moi-même, tenez! le croiriez-vous jamais ? Je sens en moi des instincts dévorateurs ! J'éprouve des accès de ténèbres, de passions furieuses !..... des haines de sauvage, de farouches soifs de sang inassouvies, *comme si j'étais hanté par un cannibale !*..... Oui, c'est fou, mais c'est

(1) *Tribulat Bonhomet*, p. 201.

ainsi : et je connais bon nombre de docteurs aliénistes qui en pourraient avouer autant d'eux-mêmes, si leur gagne-pain ne les contraignait pas au calme, à la dissimulation et au silence. Et, lorsque je quitte le royaume de l'Esprit, je distingue très bien cette nature infernale, en moi !... C'est la *vraie* ! Et toutes les spéculations métaphysiques me paraissent alors comme une filiation de miroitantes billevesées, incapables non seulement de me racheter de cette horrible *forme* intellectuelle, — presque diabolique — mais de me donner un seul instant de stable espérance ! C'est pourquoi je redoute ce vestiaire qu'on appelle la mort. C'est pourquoi je ne suis pas tranquille, vous dis-je !... Non, je me connais trop pour l'être jamais » (1).

Lenoir a peur de la nature inquiétante et farouche qu'il sent en lui. Son thème favori de longues et sombres dissertations, c'est : « La forme que peut prendre le fluide nerveux d'un défunt, le pouvoir physique et tempo-

(1) *Tribulat Bonhomet*, p. 203.

raire des mânes sur les vivants ». Lorsqu'un individu meurt, il est rattaché aux être vivants qui lui furent familiers par mille et mille fils invisibles. Pour ce motif Lenoir croit à la force des suggestions que peut exercer, « du fond de la TÉNÈBRE » un mort vindicatif : « oui, je crois, dis-je, que cette force de suggestions peut, sur cet être qui lui fut familier, devenir oppressive, meurtrière, formidable, — *matérielle*, enfin — durant un temps indéterminé. Car il est des défunts vivaces ! en qui la mort, elle-même, n'abolit pas *immédiatement* les sentiments et les passions » (1).

L'idée de l'adultère affole Lenoir, lui suggère des idées d'une vengeance qu'il assouvirait, il le sent, même dans les régions de la mort.

Le docteur de La Pommerais, après sa mort sur l'échafaud, ne peut, par un acte de mémoire et de volonté permanentes, répéter le triple clin d'œil que le professeur Velpeau lui avait demandé (2) ; Lenoir au contraire, sur son

(1) *Tribulat Bonhomet*, p. 192.
(2) *Le Secret de l'échafaud.*

lit de mort, prouve vite combien il avait lieu de craindre en lui la présence d'un être féroce.

Lenoir était fier d'aimer à jamais l'être admirable de Claire, dont l'intelligence était « une glace profonde, limpide, où ne se reflètent que de sublimes vérités », mais sa femme, en des circonstances sur lesquelles Villiers de l'Isle-Adam ne donne aucun renseignement, l'avait trompé avec le lieutenant de vaisseau Henry Clifton.

Vivant, Lenoir n'a rien su ; mort, il apprit tout, et, tandis que sa femme et le docteur Bonhomet veillaient son cadavre, soudain, M. Lenoir rouvrit les yeux ! Il rejeta subitement le drap, se dressa, en silence, les poings crispés et levés sur sa femme, qu'il maudit « avec deux lueurs de l'enfer sous les sourcils. Puis il se réétendit, ramena, de ses deux mains, le drap sur sa poitrine, referma les yeux et son visage reprit le masque insensible que nous prendrons tous (1) .»

A ce moment, à la tête d'un groupe

(1) *Tribulat Bonhomet*, p. 242.

d'éclaireurs, le lieutenant Clifton explorait un archipel habité par une secte de pirates polynésiens, les Ottysors, guetteurs de naufrages : brusquement, un de ces indigênes l'assaillit, lui trancha la tête et s'enlisa dans les dunes, en agitant par les cheveux, avec des gestes affreux, la tête sanglante.

Et cet Ottysor-vampire apparaît à plusieurs reprises à Claire Lenoir, qui retrouve sur ses traits, contractés par la vengeance, la colère et la haine, la ressemblance inexprimable de Lenoir avant sa mort.

Ainsi se trouve justifiée la croyance de Lenoir en un fluide permettant aux morts d'agir physiquement et moralement sur les vivants qui leur furent familiers.

Il n'est pas sans intérêt de rapprocher le conte de Villiers de l'Isle-Adam où la fantaisie se mêle à des observations scientifiques, de tous les faits que le spiritisme établit et étudie si fréquemment aujourd'hui. Villiers de l'Isle-Adam a peut-être soupçonné et deviné

(1) *Akédysséril.*

des phénomènes que la science expliquera et démontrera bientôt : on voit bien, en tout cas, par les aventures posthumes de M. Lenoir, combien il s'intéressait aux mystérieuses questions de l'au delà ; il en donne d'autres preuves encore quand il nous montre, dans l'Eden sous terre d'Edison, Sowana animant de son esprit l'andréïde Hadaly et quand il parle des mages et de la magie, qu'il retrace l'imposante figure de Salomon sur son trône, les impassibles rêveries des brahmanes, ou la toute-puissante volonté de Maître Janus.

Le grand pontife de Siva est un de ces ascètes, à l'aspect glaçant, dont la volonté seule subsiste dans un corps spectral et émacié. Ses yeux semblent ne pouvoir distinguer que l'invisible, et son corps, à l'ossature décharnée, où flotte une peau blanchâtre aux bruissantes rides, paraît étranger à la Vie. En effet, le brahmane est affranchi des joies, des désirs et des douleurs humaines ; Akédysséril lui dira : « ... tes regards sont devenus lourds comme les siècles. Tu marches environné des brumes d'une légende divine. Un

pâtre, des marchands khordofans, des chasseurs de lynx et de bœufs sauvages t'ont vu, de nuit, dans les sentiers des montagnes, plongeant ton front dans les immenses clartés de l'orage, et, tout illuminé d'éclairs dont la vertu brûlante s'émoussait contre toi, sourd au fracas des cieux, tu réfractais, paisiblement au fond de tes prunelles, la vision du dieu que tu portes. Au mépris des éléments de nos abîmes, tu te projetais, en esprit, vers le Nul sacré de ton vieil espoir.

« Comment donc te menacer, figure inaccessible ! »

Immobile dans les solitudes du temple de Siva, l'ascète est perdu dans des songes sublimes, comme le roi Salomon qui, sur son trône de cyprès, semble prêter l'oreille aux cantiques lointains des lévites.

Si Azraël s'avance, au milieu d'une brusque nuit, sous les éclairs, au bruit du tonnerre, dans Sion où un vent violent d'orage renverse les statues et les monuments, tout alors s'ensevelit dans le silence et le mystère. Seul Salomon, le prédestiné, ne peut être

effrayé par la venue du Génie des Vallées futures : « ...le roi Salomon n'est, essentiellement, ni dans la Salle, ni dans la Judée, ni dans les mondes sensibles, — ni même dans le Monde.

« Depuis longtemps son âme est affranchie ;—elle n'est plus celle des hommes ;— elle habite des lieux inaccessibles, au delà des sphères révélées.

« Vivre ? Mourir ?... Ces paroles ne touchent plus un esprit passé dans l'Eternel.

« Le Mage n'est que par accident où il paraît être. Il ne connaît plus les désirs, les terreurs, les plaisirs, les colères, les peines. Il voit ; il pénètre. Dispersé dans les formes infinies, lui seul est libre. Parvenu à ce degré suprême d'inpersonnalité qui l'identifie à ce qu'il contemple, il vibre et s'irradie en la totalité des choses.

« Salomon n'est plus dans l'Univers que comme le jour est dans un édifice (1).

C'est un Mage aussi que Maître Janus.

Par une habileté de Villiers de l'Isle-Adam, il n'apparaît, en un costume

(1) *Contes Cruels* (L'annonciateur), p. 338.

d'une simplicité sévère, qu'à la page 196 d'Axel, comme Tartuffe que Molière ne met en scène qu'au troisième acte de sa pièce ; comme Tarfuffe aussi il est annoncé et présenté bien avant son apparition.

Déjà, lorsque dans le chœur claustral de la chapelle de la vieille abbaye de Sainte-Apollodora, l'archidiacre prononce le nom « d'un médecin de Hongrie, le docteur... Janus », les Sept-Flammes autour de la lampe du sanctuaire jettent une lueur très vive, puis s'éteignent toutes à la fois.

Gotthold, Miklaus et Hartwig, les serviteurs d'Axel, craignent Maître Janus ; ils trouvent qu'il y a en lui quelque chose qui glace, met mal à l'aise et retient l'affection.

Gotthold a remarqué que Maître Janus ne vieillit pas, quoiqu'il soit au burg d'Auersperg depuis bien des années.

Nous savons enfin qu'il étudie les astres, l'hermétique et la Kabbale.

Un soir de tempête, Villiers de l'Isle-Adam nous le présente illuminé par les éclairs : « Le survenant est d'une stature élevée et de proportions admi-

rables. Sa physionomie, aux traits purs, ne semble pas celle d'un homme de nos siècles, ni de nos contrées ; elle rappelle étrangement ces effigies hiératiques ou royales en relief sur les très anciennes médailles des Mèdes. Il paraît être en sa cinquantième année, bien que le rayonnement de ses yeux graves atteste une sorte de puissante, d'éternelle jeunesse corporelle. L'austère beauté de toute sa personne, la lumineuse pâleur de sa face, l'expression magnifique de son regard, semblent devoir opprimer à jamais la mémoire de ceux-mêmes qui ne les contempleraient qu'une seule fois.

« Ses cheveux bruns, ondulés, dont quelques-uns à peine, sont d'argent, se partagent — un peu plus longs, seulement, qu'il n'est d'usage aux armées — sur un front mystérieux dont les plénitudes imposent le recueillement. Sa barbe brune rappelle celle des figures que l'on retrouve burinées sur les airains ninivites. Les éclairs l'illuminent(1) .»

(1) *Axel*, p. 196.

Un jour, comme songeur et mélancolique, après le meurtre du commandeur Kaspar d'Auërsperg, il se sent troublé par la vision des torrentielles richesses radieuses enfouies sous les rochers moussus de sa forêt, Axel dit à Maître Janus : « ...Deviendrai-je pareil à ces magiciens des veillées, dont les génies, en secouant des torches sous terre, éclairent de confuses pierreries ? Pourrai-je transmuter les métaux, comme Hermès ? disposer les aimants, comme Paracelse ? — ressusciter les morts, comme Apollonius de Tyane ? Trouverai-je, moi aussi, les pentacles contre les circonstances fatales et contre les terreurs de la nuit ? les électuaires qui contraignent ou détruisent l'amour ? le Magistère du soleil, par qui l'on gouverne les éléments ? l'Elixir de longue vie ? comme Raimond Lulle, la poudre de projection ? comme le cosmopolite, — la Pierre philosophale ? Serai-je pareil aux mages de la grande légende ? (1) »

Et, impassible, Maître Janus lui

(1) *Axel*, p. 209.

répond : « Les « Mages » réels ne laissent point de nom dans la mémoire des passants et leur sont à jamais inconnus. Leur nombre, depuis les temps, est le même nombre : mais ils forment un seul esprit. Les songeurs que tu viens de nommer furent d'utiles, de sages mortels.—Ce ne furent pas des Délivrés. Les Mages réels, s'ils dédaignent de vivre — se dispensent aussi de mourir ».

Quand la tempête fait rage autour du burg d'Auërsperg, quand d'effrayantes rafales fouettent sans relâche les vieilles croisées, quand les éclairs illuminent les salles, quand l'effroyable fracas de la tourmente semble étreindre les hauteurs du burg, l'idée même ne vient pas à Axel de croire Maître Janus menacé, lui aussi, de ce danger qui passe autour d'eux. Serait-il un Mage ? Bref, il dit à Axel, qui le lui demande : « Je suis un homme que est devant toi »

Mais il est de ces hommes dont les yeux sont vivants, dont les pieds sont libres : il observe et avance. Il est de ceux qui peuvent concevoir la Lumière-Increée. Délivré de toutes les pensées terrestres, il dédaigne les vils espoirs,

toujours déçus, et les mirages dont vivent les vivants. Pour jamais il est libre : « Et voici que ceux-là qui ont osé, qui ont voulu, qui ont, en confiance natale, embrassé la loi du radical détachement des choses et conformé leur vie, tous leurs actes, et leurs plus intimes pensées, à la sublimité de cette doctrine affranchissant leur être dans l'ascétisme, — voici que, tout à coup, ces élus de l'Esprit sentent effluer d'eux-mêmes ou leur provenir de toutes parts, dans la vastitude, mille et mille invisibles fils vibrants en lesquels court leur volonté sur les événements du monde sur les phases des destins, des empires, sur l'influente lueur des astres, sur les forces déterminées des éléments ? Et, de plus en plus, ils grandissent en cette puissance, à chaque degré de pureté ! C'est la sanction de l'Espérable. C'est là le seuil du monde occulte (1) ».

Nulle incertitude pour Maître Janus; et aucune volonté néfaste ne peut troubler la pureté de sa trop romantique figure.

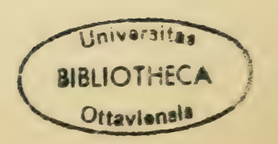
(1) *Axel*, p. 222.

Les éclairs de génie qui illuminent Axel et les œuvres de Villiers de l'Isle-Adam suffiraient amplement à expliquer leurs succès, si ces succès n'avaient été dûs aussi en grande partie à une violente réaction contre le naturalisme triomphant, vers 1880. C'est surtout sur les jeunes que, à cette époque, l'influence de Villiers de l'Isle-Adam a été, comme celle de Barbey d'Aurevilly, considérable : « M. Joséphin Péladan, alors investi du titre de « sar merodack » et grand maître de l'ordre des Rose-Croix, plaçait Villiers de l'Isle-Adam au niveau de Balzac et de Chateaubriand. M. Charles Morice disait à M. Jules Huret : « Nos maîtres... ce sont Villiers de l'Isle-Adam, Malarmé et Verlaine.» M. Maurice Mœterlink disait aussi : « Tout ce que j'ai fait, c'est à Villiers que je le dois.» M. Lucien Descaves, énumérant les maîtres dont se réclame le roman moderne, citait Balzac, Hugo, Flaubert, Goncourt, puis Daudet, Huysmans, et les *grands sacrifiés*, Barbey d'Aurevilly, Villiers de l'Isle-Adam (1)».

(1) Gaston DESCHAMPS. *Le Temps*, 18 février 1906.

Aujourd'hui Villiers de l'Isle-Adam semble trop et injustement oublié : ses idées, le style surtout de quelques-uns de ses ouvrages, de ses contes, méritent cependant qu'une place lui soit réservée à côté des meilleurs auteurs de la seconde moitié du XIX[e] siècle, quoique Villiers de l'Isle-Adam ait été incapable de créer une œuvre vraiment complète, vraiment achevée, semblable ainsi à ces demi-génies auxquels l'a comparé Catulle Mendès (1), l'ami de sa jeunesse: « L'équilibre de leurs puissantes facultés intellectuelles, la continuité de l'inspiration leur font malheureusement défaut. Ils peuvent très souvent vous sembler admirables ; très souvent ils le sont. Regardez de plus près ; vous changerez d'avis quelquefois. S'ils n'avaient que du talent, ils sauraient ne pas paraître inférieurs. Mais ils ont du génie, et pas assez ».

(1) *La légende du Parnasse contemporain.*



OUVRAGES CONSULTÉS

Von Kræmer (Alexis). — *Villiers de l'Isle-Adam, en litteraturhistorisk studie.* Helsingfors, 1900.

Du Pontavice de Heussey. — *Villiers de l'Isle-Adam, l'écrivain, l'homme.* Paris, Savine 1893.

Charbonnel (Victor). — *Les mystiques dans la littérature présente.* Paris, *Mercure de France*, 1897.

Wyzewa (Téodor de). — *Nos Maîtres.* Paris, Perrin et Cie, 1895.

Bordeaux (Henry). — *Ames modernes.* Paris, Perrin et Cie, 1895.

Tiercelin (Louis). — *Bretons de lettres.* Paris, Champion, 1905.

Kahn (Gustave). — *Le roman chimérique. Nouvelle Revue*, 1er février 1904.

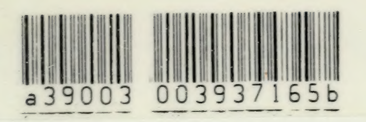
Collins. — *La philosophie d'Axel. Chronique des livres*, 10 octobre 1904.

Guiches (Gustave). — *Villiers de l'Isle-Adam. Nouvelle Revue*, 1er mai 1890.

Roujon (Henry). — *Villiers de l'Isle-Adam. Le Temps*, 20 avril et 24 mai 1904.

TABLE

Impressions Artistiques L.-M. FORTIN et Cie,
6, Chaussée d'Antin, Paris.


a39003 003937165b